



National Library of Canada
Collections Development Branch

Canadian Theses on
Microfiche Service

Bibliothèque nationale du Canada
Direction du développement des collections

Service des thèses canadiennes
sur microfiche

NOTICE

The quality of this microfiche is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us a poor photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this film is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30. Please read the authorization forms which accompany this thesis.

**THIS DISSERTATION
HAS BEEN MICROFILMED
EXACTLY AS RECEIVED**

AVIS

La qualité de cette microfiche dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de mauvaise qualité.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, examens publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de ce microfilm est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30. Veuillez prendre connaissance des formules d'autorisation qui accompagnent cette thèse.

**LA THÈSE A ÉTÉ
MICROFILMÉE TELLE QUE
NOUS L'AVONS REÇUE**

L'ITINERAIRE SPIRITUEL DE MERE MARIE THOMAS D'AQUIN
FONDATRICE DE LA CONGREGATION DES SOEURS DE
L'INSTITUT JEANNE D'ARC D'OTTAWA
(1877-1963)

par Marguerite Charron, i.j.a.

Thèse présentée à la Faculté de
Théologie de l'Université Saint-Paul
en vue de l'obtention de la
Maîtrise en Théologie

Ottawa, Canada, 1981

© M. Charron, i.j.a., Ottawa, Canada, 1981.

RECONNAISSANCE

Nous remercions très chaleureusement le père Pierre Hurtubise, o.m.i. qui nous a conseillés dans l'élaboration de cette thèse. Nous remercions également les autorités de la Congrégation des Soeurs de l'Institut Jeanne d'Arc d'Ottawa qui nous ont encouragés à poursuivre ces recherches sur leur Fondatrice.

CURRICULUM STUDIORUM

Marguerite Charron naquit à Hull, Québec, le
18 novembre 1942. Elle obtint son B.A. de l'Université
d'Ottawa en 1968 et son B.Th. de l'Université Saint Paul
en 1977.

SIGLES

F: Dossier "Fondation"
MST: Mère Marie Thomas d'Aquin
RJA: Revue Jeanne d'Arc
RO: Reflets d'Opales
SC: Dossier "Statut canonique"
VB: Vers le Bien
VBE: Vers le Beau
VV: Vers le Vrai

TABLE DES MATIERES

Chapitres

pages

INTRODUCTION.....	vii
I.- APERCU BIOGRAPHIQUE.....	1
1. Une famille malheureuse	1
2. Prendre le large: nature, étude et ... bourgeoisie	3
3. Dans l'attente du cloître	7
4. Vie dominicaine: un rigorisme oppressif	9
5. L'Etat contre l'Eglise: exil congréganiste	12
6. L'Amérique: naissance d'une vocation missionnaire	15
7. Une œuvre pionnière: l'Institut Jeanne d'Arc à Ottawa	19
8. Conflit avec les Dominicains d'Ottawa	23
9. Fondation d'une congrégation nouvelle	25
10. Rayonnement apostolique	27
11. Gouvernement de la congrégation: graves limites	29
12. Années de déclin	30
II.- LA PERSONNALITE SPIRITUELLE DE MERE MARIE THOMAS D'AQUIN AVANT LA FONDATION DE L'INSTITUT JEANNE D'ARC (1877-1913).....	42
1. La famille: blessure affective	42
2. Nature: premier signe de l'amour de Dieu	43
3. Au pensionnat: culture, estime et vocation religieuse	47
4. Le cloître: un grand amour ... une grave mélancolie	51
5. L'exil: un "salut" providentiel	60
6. Le Nouveau-monde: La Française se fait Américaine	63
7. Deux visions apostoliques s'affrontent	68
8. Une amitié à l'heure du grand tournant	73
9. Rupture définitive	77
III.- LA PERSONNALITE SPIRITUELLE DE MERE MARIE THOMAS D'AQUIN PENDANT LA FONDATION DE L'INSTITUT JEANNE D'ARC (1914-1919).....	110
1. Partie pour fonder	110
2. Emergence d'une personnalité apostolique	112
3. L'Apostolat de la solidarité par l'accueil universel	118
4. Des "frères" contre elle: enquête canonique	131
5. Marie d'Aquin à son meilleur	139

TABLE DES MATIERES

Chapitres

pages

IV.- LA PERSONNALITE SPIRITUELLE DE MERE MARIE THOMAS D'AQUIN APRES LA FONDATION DE L'INSTITUT JEANNE D'ARC (1919-1963).....	166
1. Une nouvelle famille	166
2. Une intuition prophétique: l'oecuménisme	168
3. Fille de l'Eglise	172
4. Jeanne d'Arc: identification spirituelle	175
5. Un idéal absurde? Epreuve de l'espérance	181
6. Tragique dichotomie	184
7. La Prédication de la Fondatrice à ses religieuses	187
8. Lutte pour la "vie" de l'Institut: la Fondatrice contre la dissidence	192
9. La "Perdante" entre dans la kénose chré- tienne	198
10. Un Dieu fidèle, une femme fidèle	203
CONCLUSION.....	215
BIBLIOGRAPHIE.....	224

INTRODUCTION

La présente étude constitue la première jamais élaborée sur Mère Marie Thomas d'Aquin, fondatrice de la Congrégation des Soeurs de l'Institut Jeanne d'Arc, décédée en 1963 à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Son histoire est celle d'une jeune Française qui vint en Amérique, y découvrit une vocation apostolique et chercha à vivre cette vocation pendant presque un demi-siècle dans une ville qu'elle n'avait pas choisie, qui lui avait été en quelque sorte imposée par les circonstances, mais avec laquelle elle avait fini par s'identifier: Ottawa, capitale du Canada. Puisqu'elle laissa à la postérité une famille religieuse et de riches archives personnelles, nous avons pensé qu'il y aurait intérêt à suivre l'itinéraire spirituel de cette contemporaine pour en dégager les traits principaux et en vérifier l'authenticité à partir d'une des données-clé de la spiritualité chrétienne: l'Agapè.

Ce terme est, en effet, de plus en plus utilisé de nos jours pour désigner l'épanouissement de l'amour de Dieu dans le coeur du chrétien ou de la chrétienne, de préférence au terme plus traditionnel de perfection ou d'état de perfection. Notre définition de l'Agapè est empruntée à deux auteurs, Louis Bouyer et Jean-Marie Tillard¹ qui, tous deux, se sont intéressés à cette notion et ont cherché à expliciter les principales

caractéristiques, surtout en termes de théologie spirituelle.

La spiritualité chrétienne se fonde sur une relation interpersonnelle avec un Dieu Trinitaire qui s'est révélé comme tel dans l'histoire d'Israël et éminemment dans Jésus de Nazareth. A cause de cette initiative divine d'amour absolument gratuit, l'homme peut entrer dans la vie même de Dieu et aimer de Son amour. C'est par la foi que l'homme accueille Dieu et se laisse transformer par lui pour aimer en Lui et par Lui. Il aime alors au-delà du désir qui marque tout amour humain sans le nier pourtant, car l'Agapè, loin de le désincarner, comble et évangélise cet amour. Par ailleurs, l'Agapè ne peut se répandre dans le coeur du croyant en dehors d'une participation au mystère pascal de Jésus Christ.

Le chrétien aime Dieu en Lui-même. Il aime l'autre en faisant de lui le prochain, celui chez qui il découvre une pauvreté reflétant la sienne propre. Cette reconnaissance d'une misère commune graciée par l'amour de Dieu engendre la compassion. Mieux encore, le chrétien découvre dans son prochain le visage même de Dieu qui s'est fait pauvre afin d'enrichir toute l'humanité pécheresse de Sa pauvreté (2 Cor. 8,9). Dès lors, à son frère devenu précieux à ses yeux, le chrétien apporte (et accueille dans un amour de soi vrai) la joie d'être aimé dans la gratuité de l'amour de Dieu. L'Agapè crée des liens d'amour qui rassemblent les hommes dans la famille de Dieu,

l'Eglise, en marche vers la plénitude de la Parousie.

A la lumière de ces données essentielles du christianisme, nous nous interrogerons, en termes plus concrets, sur la qualité de la vie spirituelle de Mère Marie Thomas d'Aquin; nous chercherons à cerner les dimensions de la Bonne Nouvelle qu'elle sut mettre en relief; nous tâcherons, enfin, de voir jusqu'à quel point elle réussit à communiquer son message et son dynamisme aux autres, en particulier, aux membres de sa communauté.

Notre étude adoptera un caractère fortement biographique pour deux raisons. Mère Marie Thomas d'Aquin n'a fait l'objet d'aucune étude sérieuse et systématique; il importe donc de la situer dans le temps et dans l'espace. Sa personnalité spirituelle est née en grande partie de sa manière d'assumer les événements qui ont tissé sa vie. Un peu "artisane de sa fortune", elle n'adhéra ni à un maître, ni à une doctrine, ni à une méthode particulière de spiritualité.

Notre approche consistera principalement en une analyse de textes ou de témoignages laissés par la Fondatrice, éclairés les uns les autres soit par le contexte historique dans lequel ils se situent, soit par des textes parallèles, soit par les témoignages de contemporains recueillis presque tous sous forme d'interview. Toute la documentation appartient aux archives de l'Institut Jeanne d'Arc à moins d'indication contraire.

INTRODUCTION

Dans l'analyse, nous nous intéresserons surtout au contenu du texte ou du témoignage quitte à mentionner, lorsque nécessaire, les problèmes d'interprétation posés par le genre littéraire du texte ou du témoignage invoqué.

La fondation de l'Institut Jeanne d'Arc est l'œuvre par excellence de Mère Marie Thomas d'Aquin. Pour cette raison, nous avons construit le plan de la thèse autour de cet événement-clé. Le Chapitre II (La Personnalité spirituelle de Mère Marie Thomas d'Aquin avant la fondation) aborde sa jeunesse et sa vie dominicaine; le Chapitre III (La Personnalité spirituelle de Mère Marie Thomas d'Aquin pendant la fondation) décrit la naissance de l'Institut ainsi que l'enquête canonique entreprise pour élucider son statut au sein de l'Ordre de Saint-Dominique; le Chapitre IV (La Personnalité spirituelle de Mère Marie Thomas d'Aquin après la fondation) examine son apostolat, son gouvernement et ses années de déclin. Tous ces chapitres reprennent de l'intérieur l'aperçu biographique présenté dans le Chapitre I.

Note de l'Introduction

xi

1 Louis Bouyer, Introduction à la vie spirituelle; précis de théologie ascétique et mystique, Paris, Desclée, 1960, 320 p., et Jean-Marie Roger Tillard, Amour humain et Evangile, cours donné au Collège dominicain de philosophie et de théologie, Ottawa, automne 1979, 107 p.

Ces auteurs s'inspirent du père Ceslas Spicq qui initia les recherches contemporaines sur l'Agapè surtout dans son ouvrage: Agapè dans le Nouveau Testament, Paris, J. Gabalda, 1958-1959, 3 vol.

CHAPITRE PREMIER

APERCU BIOGRAPHIQUE

1. Une famille malheureuse

Jeanne Lydia Branda naît le 31 août 1877 à Saint-Romain-la-Virvée¹, à quelques vingt-cinq kilomètres au nord-ouest de Bordeaux, dans la Gironde française. Il s'agit d'une région viticole habitée, semble-t-il, par ses ancêtres paternels et maternels depuis des générations². Son père, François Jules Branda, appartient à une famille de cultivateurs³ et sa mère, Eugénie Catherine Disclos, à une famille de tuilliers ruraux⁴. Lydia s'enracine donc dans le petit peuple méridional, sensé et bon vivant,

Après son mariage le 28 juillet 1875, Jules Branda amène son épouse habiter Saint-Romain où il tient un café⁵ semblable à tant d'autres établissements du genre qui pullulent dans les bourgs de l'époque. Les affaires n'étant probablement pas très bonnes, il s'engage, en 1880, comme régisseur au service de Madame Victorine Fuinel sur ses propriétés des châteaux de La Rivière, à La Rivière et de Carles, à Saiyon⁶. Lydia n'a que trois ans⁷. Le déménagement d'à peine sept kilomètres trace une première fissure dans son univers clos puisque Lydia va découvrir le monde des bien nantis.

Lydia passe toute sa jeunesse à La Rivière. Enfant unique pendant dix ans (son frère, Maxime, naît le 19 décembre 1887)⁸, elle reçoit l'attention excessive d'une mère qui l'aime, certes, mais qui l'aime mal. Les remarques des témoins au sujet de Madame Branda convergent sans exception vers l'image d'une personnalité et d'une existence dont "pathétique" constitue le qualificatif le mieux approprié. Cette femme peu évoluée souffre d'un profond complexe d'infériorité par rapport à son mari et à sa fille, tous deux doués de charme et d'intelligence. Son agressivité éclate dans un autoritarisme sans jugement. "Elle avait des idées bien arrêtées; elle ne raisonnait pas comme tout le monde", rappelle un témoin⁹. Son comportement provoque l'exaspération. Toute sa longue vie, cette pauvre se débattrait, malade, dans l'angoisse et le malheur.

Quant à Jules Branda, les contemporains évoquent avec unanimité le portrait du Girondin affable et sensible. C'est un homme d'un raffinement inné. Tous sympathisent avec sa situation conjugale qui l'isole du reste de sa famille et le rend silencieux dans son propre foyer. Sa patience étonne: "Si c'était ma femme, je lui tordrais le cou!", dit son cousin¹⁰. Puis, Maxime, son fils, résume ainsi l'histoire de Monsieur Branda: "Mon père était un brave homme et il avait une femme pénible"¹¹.

Lydia subit les conséquences du déséquilibre de sa mère et de la passivité de son père qui, malgré l'amour très fort qu'il éprouve pour sa fille, lui retient quelque peu sa tendresse à cause de la jalousie de Madame Branda. Chez Lydia se crée donc une insécurité affective, porteuse de grandes souffrances. Cet handicap influencera sa vie spirituelle et même l'évolution de la congrégation qu'elle fondera en 1919. Lydia supporte sa mère sans pour autant se laisser conduire par elle car, bien qu'elle ait hérité des qualités de coeur et d'esprit du père, elle a aussi hérité de l'obstination maternelle: "On lui (Lydia) disait n'importe quoi, elle avait réponse à tout et faisait ce qu'elle voulait [...]. Quand elle avait décidé quelque chose, elle le faisait, mais contrairement à sa mère, c'était des choses qu'on pouvait comprendre, c'est-à-dire des choses sensées"¹². Voilà le témoignage de son amie d'enfance.

2. Prendre le large: nature, étude et ... bourgeoisie

Si Lydia ne se laisse pas écraser par son problème, elle ne peut pas non plus le résoudre. Elle doit parfois s'en évader. Elle s'enfuit dans la superbe nature qui entoure le château.

Je me trouvais là, avec mes parents et les domestiques, sans compagnie de mon âge, mais je

APERCU BIOGRAPHIQUE

4

n'en sentais pas le besoin, car, toute la nature était à moi. Comme jamais personne n'osait s'aventurer sur les terrains du château, je parcourais sans crainte les allées des bois, sachant où poussaient les tapis de violettes odorantes, les orchidées qui ressemblaient à un bâton de sucre d'orge sur lequel s'étaient posées des abeilles roses au corselet de velours bruns, les grottes tapissées de capillaires, les taillis de houx. J'errais le matin, à midi, ou le soir près de l'étang où l'on m'avait dit qu'Odette de Chândivert se promenait aussi au temps du roi Charles VI, notre pauvre roi fou qu'elle avait le secret d'apaiser en jouant de la harpe et en chantant¹³.

La nature la calme, la protège et la fortifie. Jusqu'à sa mort, Lydia ne connaîtra jamais amie plus fidèle. L'emprise de la nature sur Lydia s'explique du fait que sa beauté lui révèle un Dieu-Amour:

Tout est magnifique dans l'univers. C'est comme si les bras de Dieu nous entouraient et nous portaient [...] Oui, c'est mieux comprendre Dieu que de comprendre la nature. C'est dans ce milieu de vastes horizons que l'âme s'agrandit, que les voix humaines cessent de se faire confuses et sont remplacées par des accents surnaturels¹⁴.

Lydia se réfugie également dans l'étude. De sept à dix-huit ans, elle fréquente le Pensionnat Sainte-Marie à Saint-André-de-Cubzac, fondé en 1852 par la Congrégation des Soeurs de la Charité et de l'Instruction chrétienne de Nevers¹⁵. Madame Fuinel, la châtelaine, finance l'éducation de Lydia dans cet établissement bourgeois¹⁶. Ce privilège trace dans l'existence de la jeune fille une deuxième fissure, celle de franchir, de fait, les limites de sa condition sociale.

Elle avait depuis longtemps d'ailleurs le goût de les franchir:

Je vivais mes jeunes années à l'ombre de ces grandeurs, sachant bien qu'elles n'étaient pas miennes [...] Le château était fermé la plus grande partie de l'année; seulement, entre juillet et octobre, sa vie commençait et finissait presque aussitôt, mais alors défilaient dans la cour d'honneur les beaux équipages des châtelains et des châtelaines du Bordelais, presque tous barons, comtes, marquis de la vieille noblesse de France...¹⁷.

Il faut se rappeler, toutefois, que Lydia grandit dans la France de la III^e République défaite par les Allemands, dans cette France tiraillée entre les monarchistes nostalgiques et les républicains impatientes à façonner pour de bon la vie nationale dans l'esprit révolutionnaire de liberté, d'égalité et de fraternité. Lydia porte en elle cette tension entre la mentalité monarchiste qu'elle affiche et l'esprit républicain séculier qu'elle repousse - avec tant d'autres catholiques pratiquants - mais dont, inévitablement, elle subit l'influence.

Nous devons retenir des longues années estudiantines, l'excellente formation intellectuelle et religieuse que Lydia reçoit à Sainte-Marie¹⁸. Les élèves bénéficient non seulement de l'instruction de professeurs de calibre parmi les religieuses mais aussi des services du personnel du collège voisin pour garçons, le Collège Saint-André¹⁹. C'est ainsi, par exemple, que le futur conseiller spirituel de Lydia, l'abbé Jean-Joseph Millac donne aux jeunes bourgeoises des cours de littérature,

d'histoire et de philosophie²⁰.

Lydia passe pour l'élève-modèle, c'est-à-dire l'élève sage et intelligente, aimable et pieuse²¹. Les Soeurs ont l'oeil sur elle pour le Noviciat²². Ses compagnes, pour leur part, l'aiment et l'admirant sans pour autant lui rendre l'hommage de la "popularité". Et bien qu'elle se montre gentille avec toutes, Lydia restreint ses relations à un petit nombre de camarades. Elle laisse, dans l'ensemble, une impression de simplicité.

Lydia vit heureuse au pensionnat: l'activité intellectuelle la comble; le régime stable et équilibré la calme; le climat religieux l'inspire; les témoignages d'amitié la libèrent. Pour toutes ces raisons, l'école contrebalance l'influence néfaste du milieu familial. Lydia ne sort pas indemne de son enfance, mais en lui permettant de transcender ses limites sociales, le pensionnat l'aide à transcender aussi ses limites affectives. Elle accède à un monde plus vaste, mieux armée qu'elle est pour en assumer le défi. En 1895, elle quitte Sainte-Marie munie du brevet supérieur²³, grade académique le plus élevé auquel peut prétendre une femme dans la France du XIXe siècle.

APERÇU BIOGRAPHIQUE

7

3. Dans l'attente du cloître

Depuis sa première communion, Lydia songe à s'engager dans la vie religieuse²⁴, mais à cause de l'opposition de ses parents, elle devra attendre l'âge de la majorité. Au terme de ses études, quatre longues années la séparent encore de la réalisation de son rêve. Quant à ses activités entre 1895 et 1897, nous n'avons que des hypothèses. Lydia ne demeure ni au château, ni à Saint-André, ni à Bordeaux. Elle demeure peut-être à Libourne, à sept kilomètres de La Rivière, avec la tante Angèle, sa marraine célibataire et dame de chambre chez une famille aisée. La nièce a pu s'y engager à son tour comme gouvernante ou avoir enseigné dans la ville et s'être logée chez eux. La première solution nous paraît plus probable puisque, selon les témoignages, elle n'a travaillé que deux ans comme institutrice laïque. Un autre facteur appuie la théorie d'un séjour à Libourne, celui du soutien qu'apporte Mademoiselle Disclos à la vocation de sa filleule.

Par ailleurs, pour les années 1897-1899, il y a certitude: Lydia occupe un poste de professeur de mathématiques au Pensionnat Barré, 49 Allées d'Amour (aujourd'hui, rue des Martyrs de la Résistance) à Bordeaux²⁵. Il s'agit d'un établissement privé situé dans la vieille paroisse de Saint-Seurin où l'abbé Millac exerce son ministère depuis le 1er octobre 1895²⁶. Lydia s'y plaît. Elle remplit si bien sa

tâche qu'après son départ, la directrice la citera encore en exemple à ses subordonnés²⁷. Dans ses heures libres, Lydia peint et fréquente les musées²⁸. C'est donc à travers ce quotidien des occupations académiques et des loisirs culturels que Lydia attend le jour de son entrée en religion.

Bien qu'elle ait discerné depuis longtemps sa vocation à la vie conventuelle, Lydia ne découvre qu'à cette époque la forme concrète que prendra sa réponse. Elle se fera dominicaine de la Congrégation de Saint-Dominique du Tiers-Ordre enseignant de Nancy. Le 25 juillet 1898, cette communauté avait ouvert une maison dans Saint-Seurin à 15, rue de la Croix Blanche. La prieure-fondatrice l'avait dédiée à son saint de prédilection, Thomas d'Aquin²⁹. Le contact s'établit entre la communauté et Lydia par l'entremise de l'abbé Millac qui admire beaucoup les nouvelles venues dans sa paroisse³⁰. Quel facteur détermine le choix de l'Ordre?

Nous pouvons croire que c'est l'activité intellectuelle.

Millac, un grand érudit, reconnaît les talents de sa chère Lydia. Les Dominicaines pour leur part se consacrent à l'étude et à l'apostolat de l'éducation tandis que les Soeurs de Nevers s'adonnent à une variété d'oeuvres charitables. Lydia risquerait peut-être de s'y voir assignée à une charge non-académique et son talent "gaspillé". L'abbé Millac doit penser aussi que le cloître conviendrait fort bien à la nature contemplative

de sa dirigée. Enfin, quelle que soit l'initiative du conseiller spirituel, nous pouvons être certains que c'est de son plein gré que Lydia prend la route indiquée.

Arrive l'heure du départ. Tout se passe en cachette, à l'insu de sa famille. S'étant préparée au couvent Saint-Thomas d'Aquin, c'est de là aussi qu'elle entreprend le voyage à Nancy, le 26 juillet 1899³¹.

Rendue à destination, la postulante écrit à ses parents. Ils étaient au courant de ses intentions mais non du projet précis, d'où le choc. Affolés, ils empruntent de l'argent du voisin pour se rendre à leur tour à Nancy chercher leur fille; en vain. Ils reviennent brisés. Leur peine les pousse au reniement total: aucune lettre, aucune visite, aucun pardon. "Ma fille est morte pour moi", pleure Monsieur Branda. Par amertume, il délaisse la pratique religieuse (quoique sa ferveur manquât toujours)³² et Madame Branda s'empoisonne de colère contre l'abandon et l'indépendance de sa fille unique. Seule tante Angèle maintient le contact familial avec la "fugitive"³³.

4. Vie dominicaine: un rigorisme oppressif

La congrégation qui accueille Lydia fut fondée par Mère Marie de Sainte Rose Lejeune en 1853 avec le soutien du grand restaurateur de l'Ordre en France, après la Révolution, le père Jean-Baptiste Henri Lacordaire³⁴. Nancy s'inspire de

la riche tradition dominicaine dont les devises "Veritas" et "Contemplare et contemplata alius tradere" expriment toute l'âme. Nous lisons dans les Constitutions les commentaires suivants sur ces deux mots d'ordre:

Découvrir la Vérité en façonnant les âmes [...] dans la droiture, la charité, la fidélité virile, l'esprit de foi. Faire resplendir la Vérité par toute notre vie et toute notre action.

Esprit missionnaire ouvert à tous les peuples, compréhensif de toutes les mentalités, accessible à tous les milieux, aimant toutes les âmes.

L'amour des voies droites et simples, une modération forte et ennemie des extrêmes, une union sage de la raison et de la foi avec un grand épanouissement de l'âme³⁵.

Et Nancy, la première congrégation dans l'Ordre, veut particulariser ainsi l'esprit dominicain: "Elle s'oriente vers le double souci et contemplatif et apostolique, et sa caractérisation sera la fusion dans un équilibre sans cesse voulu, de l'élément proprement monastique et contemplatif avec l'activité enseignante et la force apostolique"³⁶. Voilà l'orientation de la communauté de Nancy, voilà, par conséquent, l'orientation de la vie religieuse de Lydia Branda.

Néanmoins, à la fin du XIXe siècle, les communautés religieuses portent le poids d'un rigorisme négatif qui colore d'une teinte très sombre toutes les facettes de la vie. La religieuse doit vaincre le naturel pour faire triompher le surnaturel, devenir rien pour laisser Dieu devenir tout. Cet immense effort spirituel se déploie en union avec le Christ

crucifié, dans un amour rédempteur de toutes les âmes, en particulier de celles dont elle a la charge. Choisir le plus pénible, le plus désagréable, le plus humiliant, c'est ainsi que la religieuse imite son Seigneur. Il y a quelque chose de très beau dans le spectacle de cette armée de femmes livrées à un combat acharné contre l'égoïsme. Par ailleurs, nous avons le triste sentiment d'observer la mise en oeuvre d'un vaste projet de désincarnation où le danger autodestructeur de la personne n'est que trop réel. Que dire de cet article du coutumier de Nancy? "Les soeurs regarderont les repas comme un assujettissement humiliant et par leur attention à la lecture feront en sorte d'alimenter leur âme pendant que le corps prend sa nourriture"³⁷. Et dans les carnets intimes de Lydia, nous lisons:

Je me suis examinée sur les rapports que peut offrir ma vie avec celle d'une religieuse fervente telle que N. Rde Mère Prieure l'a dépeinte dans sa conférence de dimanche. Comme je suis loin de ressembler à la petite Sr. Marie-Commode! Est-ce que je considère comme rien ma volonté, mes aises, mes satisfactions, mon plaisir, mes goûts, mes fatigues, mon intérêt personnel³⁸?

Elle essaie; elle n'arrive pas à s'approprier cet esprit. Elle sombre dans une inquiétante mélancolie. Le cloître l'étouffe autant que le foyer, voire davantage puisque l'obéissance l'empêche de se révolter ou de s'évader. Ses échecs constants la culpabilisent; son rang social inférieur

l'humilie; la chaleur humaine lui manque; la réserve des gens du Nord accepte mal l'exubérance méridionale d'une Bordelaise, la seule dans toute la congrégation. A cela vient s'ajouter le silence des siens; c'est alors que la douleur l'envahit au point où elle verrait volontiers venir la mort³⁹.

Son drame intérieur se reflète dans son enseignement. Elle perd son efficacité. Les élèves la trouvent aimable et fervente mais triste. Elle n'attire pas; on a même un peu pitié d'elle⁴⁰.

En dépit de toutes les angoisses qu'elle y éprouve, Lydia, maintenant Marie d'Aquin (Marie de Saint-Thomas d'Aquin), aime sa vie religieuse. Elle trouve de la fraîcheur dans l'étude et la méditation de l'Ecriture ainsi que dans la prière liturgique. Inconsciemment sans doute, elle fait sien l'accueil simple et universel qui caractérise l'Ordre malgré la couche négativiste qui à l'époque en couvre la grande tradition. Jusqu'à sa mort, Lydia saura s'identifier à l'Ordre⁴¹.

5. L'Etat contre l'Eglise: exil congréganiste

Pendant que Marie d'Aquin s'initie à la vie dominicaine, une crise terrible ébranle les relations entre l'Eglise et l'Etat en France⁴². Depuis 1801, l'Eglise gallicane fonctionne selon les articles du concordat signé par Napoléon Bonaparte et le Pape Pie VII. L'entente redonne à l'Eglise une certaine

liberté après les persécutions de la Révolution de 1789.

La loi, à vrai dire, reste discriminatoire mais la tolérance concrète dans un pays encore très religieux permet à l'Eglise de reprendre vigueur. Ainsi, bien qu'une congrégation n'ait aucune existence légale, le XIXe siècle connaît un incroyable essor de communautés religieuses, restaurées ou nouvellement fondées et vouées, pour la plupart, à l'éducation.

Vers la fin du siècle, les administrations successives de l'Etat, solidement républicaines et libre-penseurs entreprennent de séculariser enfin le pays dans l'esprit de la Révolution. L'Eglise, trop liée à l'Ancien Régime, est perçue comme l'adversaire par excellence du monde nouveau. C'est un fait qu'en général être catholique signifie être monarchiste. Il va sans dire que pour changer la mentalité d'un peuple le domaine de l'éducation devient le terrain privilégié de la transformation et voilà que l'Etat constate avec stupéfaction l'emprise congréganiste sur la formation de ses citoyens. Cette influence s'est infiltrée dans toutes les couches de la société pour façonner l'esprit des jeunes. Les collèges et pensionnats préparent l'élite de demain.

Par conséquent, de 1877 - l'année des élections qui installent les Républicains au pouvoir à tous les échelons - jusqu'en 1905 lorsqu'est décrétée la séparation de l'Eglise et de l'Etat - l'Assemblée Nationale promulgue des lois de plus

en plus sévères contre les communautés qui toutes devront obtenir une autorisation gouvernementale pour légitimer leur existence dans le pays; chaque couvent aura à se faire légaliser comme établissement d'éducation; chaque religieux devra répondre à de nouveaux critères de qualifications pédagogiques. Obtenir de telles permissions, répondre à de telles exigences devient affaire de prouesse inouïe jusqu'au jour où Emile Combes accède au pouvoir en 1902 et "règle" le problème. Il refuse toute autorisation en bloc et ferme toutes les maisons congréganistes. Les religieux peuvent se séculariser ou s'exiler. Après avoir tout fait pour se conformer aux lois, Nancy choisira l'exil⁴³.

Marie d'Aquin, qui tient un journal à cette époque, ne parle que de son drame intérieur; elle ne fait aucune mention du drame extérieur sauf quand il finit par bouleverser sa vie personnelle. En 1903, elle assiste à la fermeture du grand couvent de Neuilly où elle enseigne depuis 1901. Elle fait un autre séjour déprimant à Nancy. Sa mélancolie, encore une fois, provient de ses problèmes psychologiques et spirituels et non des événements politiques⁴⁴. En février 1904, elle part pour Chiavari, près de Gênes en Italie⁴⁵. L'exil lui fait mal mais en même temps la libère⁴⁶. Aussi est-ce dans la joie qu'elle passe deux mois sous le radieux soleil de la Méditerranée⁴⁷.

6. L'Amérique: naissance d'une vocation missionnaire

Tout à coup, ses supérieures la choisissent pour la nouvelle mission d'Amérique⁴⁸. Elle fera partie du premier contingent destiné à la fondation du couvent de Lewiston dans le Maine⁴⁹. Le 21 mai 1904, elle débarque à New York avec ses compagnes et arrive le jour même à Fall River dans le Massachusetts⁵⁰ où les Dominicaines-américaines de St. Catherine of Siena leur offrent une merveilleuse hospitalité⁵¹. Les Françaises y passent l'été pour s'initier à la langue et aux programmes scolaires du pays. Cette immigration au Nouveau-monde trace la troisième fissure qui ouvre tout grand et pour de bon l'univers autrefois clos de la petite fille de Saint-Romain-La-Virvée.

Pour l'année scolaire 1904, la communauté de Lewiston compte vingt-huit soeurs⁵². Elles viennent servir la population canadienne-française qui augmente très rapidement. Depuis 1860, des paysans quittent le Québec pour gagner leur vie dans la construction des chemins de fer, puis dans les filatures, entreprise d'envergure qui mérite à Lewiston le sobriquet de "Spindle City"⁵³. Ils sont pauvres et les conditions de travail y sont pénibles. Bien des jeunes, parfois victimes de familles désunies, sont laissés à eux-mêmes, ignorants et indisciplinés⁵⁴.

En 1881, la paroisse Saint-Pierre et Saint-Paul à

laquelle appartiennent ces Canadiens français et qui jusqu'ici était dirigée par des prêtres séculiers, passe à la direction des Dominicains dont le curé, le père Alexandre Mothon, dominera la scène pendant de nombreuses années. Il privilégie l'apostolat des écoles: en 1886, il engage les Frères Maristes pour l'instruction des garçons; en 1893, les Dames de Sion s'installent à leur tour dans la paroisse. Hélas, en 1904, n'ayant plus de dispense pour faire la classe aux groupes mixtes, elles se retirent subitement et retournent en Europe. C'est alors que le père Mothon sollicite l'aide des Dominicaines déjà sur le chemin de l'exil⁵⁵.

Pour la nouvelle communauté, tout fait étrange: le pays, la langue, le programme scolaire, les classes mixtes, le milieu ouvrier. Aussi les religieuses doivent-elles succéder aux Dames que les gens avaient beaucoup aimées pour leur simplicité, leur proximité et leur humanité. Les pionnières se montrent vaillantes. Toutefois, l'adaptation est lente parce qu'il y a chez elles un refus de la mentalité américaine. C'est ce refus qui changera radicalement la destinée de Marie d'Aquin.

Pendant la première année, un échange professoral s'effectue entre les Dominicaines de Lewiston, de Fall River et de Columbus Ohio pour faciliter l'enseignement de l'anglais et du français. Une des résidentes venue à Lewiston de

Columbus, Sister Damian⁵⁶, se lie d'amitié avec Marie d'Aquin. Un jour sa supérieure générale, Mother Vincentia, lui rend visite. Elle rencontre la jeune Française et un rapport cordial et fraternel s'établit immédiatement entre elles. En 1913, elles se retrouveront ... à Columbus⁵⁷.

Marie d'Aquin étudie l'anglais avec avidité. Elle s'américanise très vite, trop vite au goût de ses compagnes⁵⁸. Toujours mal à l'aise dans le cloître, elle glisse peu à peu vers un dilemme: la liberté du Nouveau-monde l'attire trop et l'empêche de vivre en paix dans une communauté qui perpétue à l'étranger le régime conventuel de la France et qui refuse toute expansion missionnaire⁵⁹ dans l'espoir d'un retour prochain dans la patrie. Encore inconsciente de l'impasse dans laquelle elle est engagée, Marie d'Aquin, dont la demande de profession avait été acceptée à l'unanimité par les membres du Conseil général, prononce ses derniers vœux le 14 mars 1906⁶⁰.

L'enseignement met Marie d'Aquin en contact avec des adolescentes marquées par des souffrances familiales; elle perçoit un champ apostolique bien au-delà de l'instruction à l'école et elle est chagrinée de ne pas pouvoir leur venir en aide à cause de l'observance conventuelle⁶¹. Elle prend néanmoins le risque de créer des liens avec des élèves et de les rejoindre en dehors de la salle de classe. En demandant

de plus en plus la permission de s'absenter de la récréation pour s'entretenir avec elles, Marie d'Aquin se rend compte que l'écart entre les deux mentalités se creuse. Elle en a peur mais elle n'y peut rien⁶².

En 1909, le père Thomas Maria Gill devient prier des Dominicains à Lewiston⁶³. Une grande amitié naît entre lui et Marie d'Aquin. Type bohème, il comprend facilement ses malaises dans les cadres; missionnaire, il comprend aussi ses aspirations apostoliques. Dans la confiance que lui inspire l'écoute approbatrice du père Gill, Marie d'Aquin peut articuler ses aspirations, en découvrir les motivations et, les jugeant bonnes, passer à l'action. Elle ose d'abord certaines désobéissances; par exemple, lors d'une promenade réglementaire avec les élèves, elle s'arrête chez des amis, ou encore, elle fait parvenir des billets au père Gill par l'entremise de quelques-unes de ses protégées⁶⁴. Elle agit ainsi jusqu'en 1913 lorsqu'elle décide qu'en conscience elle ne peut plus résister à ce qu'elle discerne comme un appel du Seigneur à s'engager dans un service missionnaire selon les besoins de la nouvelle Eglise des Etats-Unis.

En juillet 1913, Marie d'Aquin écrit à Monseigneur Louis Walsh, évêque de Portland⁶⁵, le suppliant d'user de ses bonnes grâces pour lui obtenir la translation dans la communauté dominicaine de Columbus Ohio d'où elle a déjà reçu

promesse d'hospitalité de la part de Mother Vincentia, la prieure générale qu'elle avait rencontrée en 1904⁶⁶. Le père Gill appuie Marie d'Aquin dans sa requête⁶⁷. L'indult tarde à venir. Alors la prieure de Lewiston, la douce Marie Patrice, lui accorde la permission de se rendre quand même à Columbus préparer ses cours car elle devra dès septembre enseigner le français dans le grand pensionnat de St. Mary's of the Springs⁶⁸. Marie d'Aquin quitte le couvent de Lewiston vers 16 heures, le 31 juillet 1913⁶⁹.

7. Une oeuvre pionnière:
l'Institut Jeanne d'Arc à Ottawa

Le 6 août⁷⁰, elle arrive auprès de ses amies, Mother Vincentia et Sister Damian. L'indult de translation parvient à Columbus en décembre⁷¹. Ainsi rassurée, la jeune Française partage son temps entre les cours, la vie communautaire et la planification de son futur apostolat: elle correspond avec des filles de Lewiston qu'elle considère comme d'éventuelles collaboratrices de son oeuvre⁷². Elle cherche aussi un diocèse qui accepterait ses services. En avril, par exemple, elle découpe une annonce de journal sollicitant de l'aide dans l'organisation du nouveau diocèse de Mont-Laurier au Canada⁷³. Elle songe davantage à Burlington (Vermont, U.S.A.) et surtout à Montréal⁷⁴.

En juin 1914, Marie d'Aquin accompagne de Columbus à Montréal les trois nièces orphelines du père Gill⁷⁵. Dans la métropole canadienne-française, elle loge chez les parents d'une compagne dominicaine sortie de la communauté de Lewiston⁷⁶ et attend le retour de l'archevêque en voyage "ad limina" à Rome. Elle a trouvé une école dans une paroisse pauvre où elle pourra travailler auprès des défavorisés⁷⁷. Tout s'annonce bien. Monseigneur Bruchési approuve le projet; son chapitre le désapprouve et Marie d'Aquin doit chercher ailleurs. Elle se rend chez Monseigneur François-Xavier Brunet à Mont-Laurier. Lui non plus n'a pas besoin de ses services, mais fortement impressionné par sa personnalité et sa ferveur, il lui suggère de prendre en mains le foyer de l'Institut Jeanne d'Arc à Ottawa, foyer qu'il avait fondé avec l'aide de quelques demoiselles alors qu'il était secrétaire de Monseigneur Gauthier, archevêque du lieu⁷⁸. Cette oeuvre menace de s'écrouler faute de personnel⁷⁹. Munie d'une lettre de Monseigneur Brunet⁸⁰, Marie d'Aquin arrive le 7 août chez Mademoiselle Aubry, directrice du foyer. Etrange rencontre: une minuscule religieuse, là, à la porte, venue prendre ni plus ni moins la direction de l'Institut⁸¹. Trois jours plus tard, Mademoiselle Aubry lui cédera volontiers la charge de la résidence et acceptera d'y rester comme collaboratrice sous les ordres de la jeune Dominicaine⁸². Mais il

reste à celle-ci d'obtenir la permission de l'archevêque pour travailler dans le diocèse.

Monseigneur Gauthier revient de voyage le 15 septembre et après un échange avec Monseigneur Brunet rejette la proposition⁸³. Terriblement déçue et angoissée par sa situation itinérante qui se prolonge au-delà de l'ouverture des classes, Marie d'Aquin décide de plaider sa cause en personne⁸⁴. Monseigneur Gauthier la reçoit le 20 septembre. Tout à fait séduit, il lui accorde la permission sollicitée⁸⁵ et à partir de ce jour, jamais il ne l'abandonnera⁸⁶. La missionnaire ravie assume sa charge le 30 septembre 1914⁸⁷.

L'oeuvre moribonde ressuscite grâce au dynamisme et à l'ingéniosité de Marie d'Aquin. Elle se met, dès le 6 octobre, à la publication mensuelle de la Revue Jeanne d'Arc qui connaîtra une carrière de quarante-trois ans⁸⁸. Au Foyer, elle offre une variété de cours selon la disponibilité des professeurs: anglais, français, couture, dactylographie. Elle inaugure des cours du soir pour adultes à l'Ecole Guigues. Le nombre de résidentes augmente sans cesse. Rien à son épreuve. Le personnel vient-il à manquer, elle supplée à toutes les tâches: lavage, cuisine, accueil, cours. Ainsi se répand dans la ville la réputation de son dévouement et ... de son charme⁸⁹.

En effet, son don des relations se manifeste très tôt

dans la Capitale. A peine installée, elle se lie d'amitié avec Sir Charles Saunders, scientifique de renom ainsi qu'avec son épouse. Sir Charles Fitzpatrick, juge-en-chef de la Cour suprême, se dit prêt à réunir des hommes d'affaires pour former avec elle une corporation en vue d'assurer l'avenir de l'oeuvre. La directrice obtient sans difficulté l'appui des commerçants⁹⁰. Au coeur du drame du "Règlement 17" qui prive les Franco-Ontariens de leurs droits scolaires et attise l'animosité ethnique, linguistique et religieuse, elle sait manoeuvrer avec doigté à travers les disputes et les partis en cause. Elle veut promouvoir la fraternité humaine dont la source est Dieu, Père de tous les hommes⁹¹. C'est le grand motif de son apostolat. Le fait qu'elle soit Française et donc un peu étrangère au conflit lui permet, par ailleurs, une certaine marge de liberté d'action. De plus, elle désire à tel point le progrès de l'oeuvre qu'elle accepte volontiers de l'aide de tous les milieux⁹².

A cette époque, Marie d'Aquin réfléchit sur Jeanne d'Arc, patronne de l'Institut. Depuis quelques années, par motif et nationaliste et religieux, le culte de Jeanne se répand en France. L'Eglise la béatifie en 1909. Marie d'Aquin, la romantique et la patriote, vibre à la merveilleuse épopée de la petite bergère faite soldat. Cependant, dans le contexte de la fondation, la rencontre consiste en une

identification spirituelle: Marie d'Aquin voit dans le cheminement de Jeanne quelque chose du sien. Penser à Jeanne l'éclaire sur le sens de la mission que Dieu lui confie à Ottawa. Cette communion s'approfondit à mesure que s'actualise le projet de l'Institut.

La nouvelle missionnaire vit heureuse à Ottawa. Elle déborde d'enthousiasme et l'action de grâce s'échappe sans cesse de ses lèvres et de sa plume⁹³. Son intégration délibérée dans le Nouveau-monde finit par la situer là où son désir l'entraînait, dans la pâte humaine, dans le grouillant quotidien des hommes et des femmes. Son amour de Dieu s'épanouit enfin en un authentique amour fraternel.

8. Conflit avec les Dominicains d'Ottawa

Dès l'arrivée de Marie d'Aquin à l'Institut, le prier du couvent dominicain de la rue Empress, le père Langlais, avertit les membres de sa communauté de se tenir loin d'elle⁹⁴. Le 2 octobre, ce religieux à caractère sévère, expédie des lettres à Lewiston et à Columbus au sujet de l'obédience accordée à Marie d'Aquin pour Ottawa⁹⁵. Une Dominicaine seule peut-elle se trouver en règle? On la considérera très bientôt comme fugitive. En plus de craindre le scandale, les Dominicains s'offusquent du fait que l'archevêque l'ait admise dans son diocèse sans les avoir consultés⁹⁶.

A leur demande tenace, Monseigneur Gauthier ouvre une enquête sur le statut canonique de Marie d'Aquin au sein de l'Ordre⁹⁷. Les Dominicains d'Ottawa la condamnent à priori; la prieure de Lewiston se durcit et dépeint sa sujette comme une insoumise, une mondaine et une orgueilleuse, au mieux, comme une religieuse sincère mais sans jugement⁹⁸; Mother Vincentia coupe toute correspondance avec sa protégée⁹⁹; le père Gill - quand on peut le rejoindre - la soutient mollement, presque distraitement; le chanoine Plantin, au contraire, la défend de toutes ses forces. Ce vieux prêtre français représente l'archevêque dans l'enquête et "veille" sur la directrice et sur le foyer depuis l'automne 1914¹⁰⁰.

L'enquête révèle que l'indult de 1913 n'avait pas été mis en vigueur, c'est-à-dire qu'on n'avait pas obligé la jeune soeur à faire un deuxième noviciat¹⁰¹. La faute, si faute il y a, est d'abord celle de la curie romaine qui avait omis d'inscrire une date limite sur le document; puis celle de Mother Vincentia qui avait accueilli Marie d'Aquin en termes d'hospitalité et non d'appartenance définitive; enfin celle de la communauté de Lewiston qui, après novembre 1913, ne s'était pas préoccupée de la mise en application de l'indult sans quoi Marie d'Aquin demeurerait encore sous leur juridiction. En dernière analyse, le coeur du problème consiste en une interprétation stricte tenue par les Dominicains d'Ottawa, et une interprétation large tenue par l'Ordinaire de Columbus.

La plus innocente dans cette affaire parce que la moins renseignée sur le Droit Canon c'est Marie d'Aquin elle-même. La conclusion pratique de l'enquête? Marie d'Aquin appartient à la Congrégation de Nancy/Lewiston de qui elle n'a reçu aucune obédience pour l'Institut Jeanne d'Arc. Comment va-t-elle régulariser son cas? Nous sommes à la fin de 1916.

9. Fondation d'une congrégation nouvelle

Entretemps, dès février 1915, Monseigneur Gauthier essayait de faire ériger l'Institut en communauté dominicaine autonome¹⁰². Rome avait rejeté la supplique du 12 avril 1915, suggérant à l'archevêque de trouver une communauté déjà établie qui prendrait le foyer en mains¹⁰³. Depuis, il cherche en vain. Quel dommage de laisser tomber une oeuvre florissante, ce qui arrivera si Marie d'Aquin retourne aux Etats-Unis. Le résultat de l'enquête et l'échec de Monseigneur Gauthier font tomber la directrice dans un dilemme qu'elle seule peut résoudre: la réintégration dans l'Ordre et la fermeture du foyer ou la sécularisation et la fondation d'une congrégation distincte, non-dominicaine. Elle opte pour la seconde alternative. Elle se voit donc laïcisée le 12 février 1917¹⁰⁴. La douleur l'envahit tout entière.

Les autorités ecclésiastiques avaient admis Marie d'Aquin au diocèse parce qu'elles avaient interprété la lettre

de recommandation de Mother Vincentia¹⁰⁵ que la jeune soeur leur présentait comme un mandat de Columbus pour entreprendre un nouvel apostolat. Mademoiselle Aubry explique en rétrospective:

On l'avait laissée venir mais on ne l'avait pas envoyée, ce que Monseigneur Brunet (et moi) n'avait pas compris lorsqu'elle s'est présentée à lui, car, par la teneur de sa lettre, je vois qu'il croyait confier l'oeuvre aux religieuses dominicaines de Columbus représentée par celle que nous avons reçue¹⁰⁶.

Puisque Marie d'Aquin aboutit seule à l'Institut et que Mother Vincentia ne lui promet que du soutien moral¹⁰⁷, la directrice doit voir immédiatement à la formation d'une communauté. C'est pour cette raison que, dès octobre 1914, l'Institut connaît un va-et-vient d'aspirantes. Personne ne reste. Le 29 octobre 1916, Juliette Forgues se joint à la petite Mère Saint-Thomas (les gens de la ville l'appellent ainsi)¹⁰⁸ en vue de la nouvelle congrégation. Le 1er février 1917, la directrice et ses pensionnaires déménagent au 489 de la rue Sussex dans une maison qui permet d'accueillir deux fois plus de résidentes¹⁰⁹. C'est dans cette maison que Mère Saint-Thomas se dévoue avec l'aide de ses compagnes (sept, éventuellement) et c'est là qu'elle passera le reste de sa vie.

Le 7 octobre 1919 a lieu l'érection officielle de la Congrégation des Soeurs de l'Institut Jeanne d'Arc d'Ottawa

en la Cathédrale Notre-Dame¹¹⁰. La fondatrice doit consolider l'oeuvre et la communauté naissante. Elle possède maintes qualités pour accomplir la tâche; pourtant une faiblesse fondamentale existe déjà qui va miner la croissance de la congrégation: la supérieure générale se trouve sans conseiller ni conseillère. D'abord, ses compagnes sont trop jeunes: aucune de son âge, personne d'autre à qui se confier. Puis, l'agonie de l'enquête canonique creuse en elle une méfiance insurmontable vis-à-vis du clergé canadien-français qu'elle taxe d'étroitesse d'esprit. Elle apprend donc à consulter l'Esprit-Saint et Lui seul. Cette attitude d'isolement lui réserve de grandes épreuves dans le gouvernement de son Institut.

10. Rayonnement apostolique

Toutefois, à l'aube de la vie nouvelle, Mère Saint-Thomas et ses soeurs vibrent de joie. La besogne pèse lourdement sur les épaules des pionnières mais l'entr'aide si fraternelle les soutient. Les pensionnaires bourdonnent partout dans la maison. La Fondatrice s'adonne de plus en plus à l'enseignement privé du français aux gens issus de tous les milieux et de toutes les professions. Elle exercera cette tâche jusqu'à sa mort en 1963. Le foyer, les cours aux adultes, l'école primaire, les kermesses, les réceptions

sociales, les fêtes religieuses tiennent l'Institut Jeanne d'Arc en haleine¹¹¹. D'autres maisons s'ouvrent à Ottawa et ailleurs.

Le rayonnement de Mère Saint-Thomas aux plans religieux, culturel et éducatif fait merveille. Elle sait rassembler les personnes les plus diverses et sans le moindre effort s'adapter à chacune d'entre elles. Sa présence est charmante et profondément chrétienne. C'est ainsi qu'elle circule à l'aise sur le marché By parmi les petites gens, dans les ambassades parmi les diplomates, dans les clubs littéraires parmi les écrivains¹¹².

Dans ses contacts continuels avec les non-catholiques, les non-chrétiens et non-croyants, elle ne recourt jamais au prosélytisme. Au contraire, elle aime apprendre d'eux et grandir avec eux. Et sereine dans l'affirmation de sa foi, elle les aide à son tour à s'élever dans la commune recherche de l'amour et de la vérité. Son esprit d'ouverture inaugure dans la région un authentique dialogue oecuménique¹¹³.

Au sein de l'Union Nationale Française (association des immigrants français à Ottawa qu'elle aide à fonder en 1919)¹¹⁴, Mère Saint-Thomas est considérée et respectée comme une femme sage. Elle écoute les échanges, parfois même les disputes, puis s'exprime avec calme sur le propos. Son intervention règle souvent le conflit. Son patriotisme concrétisé dans sa promotion infatigable de la langue et de la culture française

dans la capitale canadienne ainsi que son service de secours à la France Libre pendant la deuxième guerre mondiale lui méritent en 1956 la décoration de la Légion d'honneur¹¹⁵. Ce signe de reconnaissance de la part de sa patrie constitue sans doute la consolation de ses années de déclin.

11. Gouvernement de la congrégation:
graves limites

Le dynamisme spirituel de la communauté provient de la personne même de la Fondatrice. Les soeurs admettent ses dons remarquables, son esprit de service et la vitalité de sa relation interpersonnelle avec Dieu. Dans les conférences qu'elle leur donne à partir de textes bibliques, elle sait stimuler l'élan et le courage¹¹⁶. Les soeurs accueillent volontiers son message et continuent la route.

Par ailleurs, la congrégation éprouve de graves limites et des souffrances aiguës. Mère Saint-Thomas occupe tous les postes d'autorité. A mesure que la communauté prend de l'envergure, elle révèle son incapacité de déléguer cette autorité. Elle se montre femme d'affaires lamentable; sans conseiller financier, elle se fait facilement "jouer" par des gens malhonnêtes et glisse dans des déboires qui poussent l'Institut au bord de la banqueroute.

Déjà dans les années trente, quelques soeurs - dont

certaines qu'elle estimait particulièrement - exprimaient leur vive inquiétude au sujet de l'administration. L'enjeu affectif - Mère Saint-Thomas se sent trahie par ses amies - aggrave le conflit d'opinions. L'attitude inflexible des contestataires provoque une réaction autoritariste de la part de la supérieure générale. Pis encore, ces mêmes religieuses, ayant à coeur elles aussi les intérêts de la congrégation, présentent d'autres revendications touchant d'autres aspects de la vie communautaire. A part ce groupe de "dissidentes", plusieurs soeurs adonnées à un travail excessif sentent le besoin d'un régime plus équilibré qui favoriserait une intériorité plus intense. Le climat est tendu¹¹⁷.

Le Chapitre de 1943 approche. Mère Saint-Thomas doit envisager la fin de son mandat. Elle ne peut pas gouverner à vie car le Droit Canon l'interdit¹¹⁸. Mais ne voyant pas de succession valable, elle espère continuer à diriger la Congrégation. Le 28 juin, une compagne de la fondation est élue supérieure générale. Mère Saint-Thomas prend le rang d'assistante¹¹⁹.

12. Années de déclin

Avec la nouvelle supérieure générale, un autre personnage entre en scène; il s'agit du supérieur ecclésiastique. Cet homme se dévoue sans calcul au relèvement financier de la

congrégation. Il la sauve. Cependant, des difficultés surgissent du côté de la vie commune. Plein de bonté mais étroit d'esprit, il impose des règlements jamais connus et qui cadrent bien mal avec l'esprit de l'oeuvre de la fondation. Il en résulte une impression de recul. Mère Saint-Thomas voit confirmées ses pires craintes au sujet du clergé¹²⁰. Impuissante, elle doit assister à ce qu'elle considère comme la destruction de l'âme de l'Institut.

En même temps que sa "défaite" conventuelle, la Fondatrice atteint au sommet de sa réputation apostolique. Heureusement, puisque la vie avec les soeurs lui est extrêmement pénible bien qu'elle se montre "sujette" admirable¹²¹.

Hélas, son apostolat diminue nécessairement avec le temps et l'âge. Ses vingt dernières années se passent ainsi; vie communautaire triste, vie apostolique gratifiante, vieillesse annonçant la mort. Elle regimbe contre la vieillesse et contre la mort et avec une extraordinaire tenacité, elle reste "jeune"¹²².

Le soir du 17 mars 1963, après une journée exceptionnellement bonne et joyeuse, où elle s'est plu à raconter maints souvenirs, Mère Saint-Thomas, quoique ne se sentant pas très bien, se rend à l'Université d'Ottawa assister à un concert de piano donné par la fille d'une ancienne élève. Elle craint la décevoir en n'y allant pas. Et c'est dans le hall

de la Salle académique qu'elle meurt foudroyée par une hémorragie cérébrale. Pendant la célébration du sacrement des malades, elle trace un grand signe de croix et murmure: "Take me home". Elle s'affaisse aussitôt dans les bras de sa compagne, une pionnière de la fondation¹²³.

Les funérailles ont lieu le 22 mars en la Cathédrale Notre-Dame où quarante-quatre ans plus tôt avait été proclamée la naissance de la congrégation. Sa dépouille mortelle repose dans le cimetière Notre-Dame d'Ottawa sous la pierre tombale où elle avait fait inscrire le verset 2 du psaume 122: "Nous irons dans la maison du Seigneur".

1. Acte de naissance, registres d'état civil de la mairie de Saint-Romain-la-Virvée.
2. Les renseignements généalogiques sont tirés des registres d'état civil des mairies de Cadillac-en-Fronsadais, de Saint-Romain-la-Virvée, d'Asques, de Lalande-de-Fronsac, de Saint-Aubin-de-Médoc.
3. Extrait d'acte de mariage, no 3, mairie de Lalande-de-Fronsac; registres des décès, mairie de La Rivière.
4. Extrait d'acte de naissance de Pierre Disclos, grand-père de Lydia, mairie de Saint-Aubin-de-Médoc, 1817; mention de la tuilerie de Greney et de l'emploi de Pierre Disclos comme ouvrier-tuillier dans la lettre du maire de Cadillac-en-Fronsadais à Marguerite Charron, i.j.a., 14 juillet 1974.
5. Acte de mariage, no 3, mairie de Lalande-de-Fronsac.
6. MST, "Souvenirs de voyage (suite)", RJA, mai-juin 1949, p. 15; interview de Marie-Thérèse Hervé, amie d'enfance, Riberac, 29 septembre 1973, DM-M-16.
7. Idem, récit du dernier voyage en France, 1956, (bande sonore).
8. Registres de baptêmes, paroisse de La Rivière.
9. Interview de Marie-Thérèse Hervé, Riberac, 29 septembre 1973, loc. cit.
10. Interview de Jacques Létourneau, cousin, Jonzac, 27 septembre 1973, DM-M-21.
11. Ibid.
12. Interview de Marie-Thérèse Hervé, Riberac, 29 septembre 1973, loc. cit.
13. MST, "Souvenirs de voyage (suite)", RJA, juillet 1949, p. 14-15.
14. Idem, "La jeune fille et la poésie", RJA, octobre 1940, p. 9-10.

15. Annales de Nevers, Congrégation des Soeurs de la Charité et de l'Instruction chrétienne, t. 2, p. 201.
16. Interview de Marie-Thérèse Hervé, Riberac, 29 septembre 1973, loc. cit.
17. MST, "Souvenirs de voyage (suite)", RJA, mai-juin 1949, p. 16.
18. Interview de Marie-Louise Gachet, compagne de classe et professeur au Pensionnat Sainte-Marie, Saint-André-de-Cubzac, 28 septembre 1973, DM-M-10.
19. "M. le chanoine Millac", dans L'Aquitaine (Bordeaux), 12 novembre 1948, p. 367.
20. MST, "Souvenirs de voyage (suite)", RJA, septembre 1949, p. 12.
21. Interview de Marie-Louise Gachet, Saint-André-de-Cubzac, 28 septembre 1973, loc. cit.
22. Chanoine Millac à MST, Bordeaux, 13 décembre 1946, DM-J-292.
23. Extrait du registre, Personnel enseignant de la Congrégation de Saint-Dominique du Tiers-Ordre enseignant de Nancy, 1874-1903.
24. MST, notice autobiographique préparée en vue de son passage à l'émission télédiffusée, "Chacun son métier", 10 novembre 1961.
25. Idem, cahiers de cours, Pensionnat Barré, DM-F-1.
26. Notice biographique de Jean-Joseph Millac, archevêché de Bordeaux.
27. Chanoine Millac à MST, Bordeaux, 7 août 1904, DM-J-292.
28. MST, "Fille d'artiste", RJA, vol. 20, no 7, avril 1933, p. 15.
29. Mémorial de la Maison-Mère, Nancy-Namur, 1901-1913, p. 47.
30. Mémorial du Couvent de Saint-Thomas de Bordeaux, p. 74.

31. Ibid., 26 juillet 1899.
32. MST, Retraite de Prise d'Habit et de Profession, p. 16, DM-A-2.
33. Interview de Marie-Thérèse Hervé, Riberac, 29 septembre 1973, loc. cit.
34. "Coup d'oeil sur les origines", dans Sillage dominicain, vol. 11, no 1, octobre-novembre 1956, p. 9.
35. Constitutions de Nancy, chapitre I, "De l'esprit de la Congrégation".
36. "Coup d'oeil sur les origines", op. cit.
37. Directoire de Nancy, p. 61.
38. MST, carnet intime, 28 septembre 1902, p. 25, DM-A-1.
39. Ibid., note à la Mère Prieure, 22 janvier 1903, p. 34-35.
40. Interview de Soeur Cécile de Jésus, pensionnaire à Nancy et élève de MST, Pithiviers, 23 octobre 1973, DM-M-28.
41. MST, remerciement à l'occasion de sa fête patronale, 10 mars 1963 (bande sonore).
42. André Latreille, Histoire du catholicisme en France, Paris, Editions Spes, 1957-1962, t. 3.
43. Mémorial de la Maison-Mère, p. 337, 339, 26 février 1903, 15 avril 1903.
44. MST, carnet intime, p. 46-51.
45. Ibid., p. 53.
46. Idem, récit de voyage, manuscrit incomplet.
47. Mémorial du Couvent du Saint-Sacrement de Chiavari, p. 33.
48. MST, carnet intime, 20 avril 1904, p. 57.
49. Petit Mémoire de nos fondations et des 25 premières années de nos couvents d'Amérique, 1904-1929, p. 3.

50. MST, carnet intime, 21 mai 1904, p. 57.
51. Mémorial du monastère du Sacré-Coeur de Lewiston; Soeur Madeleine de Jésus, compagne de MST, journal.
52. Mémorial du monastère du Sacré-Coeur de Lewiston, p. 6.
53. Antonin Plourde, o.p., "Les Dominicains à Lewiston", dans Le Rosaire, août-septembre 1970, p. 8.
54. Soeur Madeleine de Jésus, op. cit.; interview de Soeur Marie de l'Eucharistie, remplaçante de MST à Lewiston, Lourdes, 1er octobre 1973, DM-M-30.
55. Antonin Plourde, op. cit., p. 15, 18, 33-34, 37.
56. Petit Memorandum de nos fondations et des 25 premières années de nos couvents d'Amérique, p. 6.
57. MST, carnet, feuille détachée en date du 14 mars 1905, DM-A-3, et sur cette feuille une transcription de sa lettre à Sister Joseph, 18 mars 1905, DM-K-33.1.
58. Idem, à Sister Joseph, Lewiston, 18 mars 1905, loc. cit.; interview de Soeur Victoria Hardy, compagne, Valleyfield, 3 janvier 1973, DM-M-15; MST à Monseigneur Louis Walsh, évêque de Portland, Lewiston, 8 juillet 1913, SC. 3.
59. Idem, à Monseigneur Walsh, Lewiston, 8 juillet 1913, loc. cit.
60. Extrait du Registre des délibérations du Conseil de la Congrégation des religieuses cloîtrées du Tiers-Ordre enseignant, 5 février 1906, p. 95.
61. Interview de Sister Mary Gonzaga, élève, Portland, 19 janvier 1973, DM-M-32; interview de Soeur Antonin Caron, compagne, Sabattus, 16 janvier 1973, DM-M-4.
62. MST, l'ensemble de son carnet intime, (1910-1913).
63. Pie-Marie Gaudreault, Nécrologie du Père Thomas-Maria Gill, o.p., Montréal, 21 mars 1941.
64. Interview d'Aurore Paré, élève et pensionnaire, Lewiston, 15 janvier 1973, DM-M-29.

65. MST à Monseigneur Louis Walsh, Lewiston, 8 juillet 1913, loc. cit.

66. Ibid.

67. Mother Vincentia au père Gill, Columbus, 20 juin 1913, SC. 1.

68. Soeur Marie Patrice à Mother Vincentia, Lewiston, 26 juillet 1913, SC. 5.

69. MST à Mother Vincentia, Montréal, 4 août 1913, F.6.

70. Ibid.

71. Indult de translation, 25 novembre 1913, SC. 11.

72. Thomas-Maria Gill, lettre de recommandation, juin 1914, SC. 15; Soeur Marie Patrice au père Langlais, Lewiston, 6 octobre 1914, SC. 26.

73. Coupure de presse, DM-D-1.

74. MST à Sister Damian, Montréal, 21 juin 1914, SC. 17.

75. Interview de Mademoiselle Mabel Gill, Montréal, 1974, DM-M-13.1.

76. MST à Sister Damian, Montréal, 21 juin 1914, loc. cit.; Soeur Marie Patrice au père Langlais, Lewiston, 6 octobre 1914, loc. cit.

77. Ibid.

78. Marguerite Charron, " Marie d'Aquin et le nouveau départ de l'Institut Jeanne d'Arc (1914-1919)", dans Société canadienne d'histoire de l'Eglise catholique, sessions d'étude, vol. 44, 1977, p. 63-80.

79. Mademoiselle Albina Aubry à Monseigneur François-Xavier Brunet, janvier 1913-août 1914, 11 lettres.

80. Idem, historique du Foyer, 7 août 1917; dans ce texte, transcription de la lettre de Monseigneur Brunet à Mademoiselle Aubry, 5 août 1914, F.1.

81. MST à Monseigneur Brunet, Montréal, 18 septembre 1914, F.4.

82. Mademoiselle Albina Aubry à MST, Montebello, 10 août 1914, F.3.

83. Monseigneur Brunet à MST, Mont-Laurier, 16 septembre 1914, SC.20.

84. MST à Monseigneur Brunet, Montréal, 18 septembre 1914, loc. cit.

85. Mademoiselle Albina Aubry, historique du Foyer, loc. cit.

86. MST à Mother Vincentia, Ottawa, 26 février 1915, SC.35.

87. MST à Monseigneur Brunet, Ottawa, 2 octobre 1914, F.4.

88. Idem, à Monseigneur Brunet, Ottawa, 26 octobre 1914, F.4.

89. Idem, RJA (1914-1919); interview de Rebecca Mathieu, jeune fille aidant MST au Foyer, Ottawa, 14 février 1974, DM-M-23.

90. Idem, à Sister Damian, Ottawa, 26 février 1915, SC. 36; plusieurs mentions dans sa correspondance avec Monseigneur Brunet.

91. MST (Marie Sylvia), "Fraternité", VB, Ottawa, 1916, p. 17-18.

92. Interview de Séraphin Marion, ami et littérateur, Ottawa, 1973, DM-M-22.

93. MST, RJA, premiers numéros (1914-1915).

94. Père Langlais à sa communauté, lettre circulaire, [automne 1914], SC. 26.

95. Idem, à Soeur Marie Patrice et à Mother Vincentia, Ottawa, 2 octobre 1914, SC. 24.

96. Père Hage au père Langlais, Saint-Hyacinthe, 28 septembre 1914, SC. 22.

97. Père Langlais à Monseigneur Gauthier, Ottawa, février 1915, SC. 32.

98. Soeur Marie Patrice au père Langlais, Lewiston, 6 octobre 1914, loc. cit.

99. MST à Mother Vincentia, Ottawa, 4 mars 1915, F.6.

100. Le dossier complet de l'enquête canonique, SC.

101. Chanoine Plantin au père Rouleau, Ottawa, 25 mars 1915, SC. 49.

102. Humble Supplique en vue d'ériger en fondation diocésaine du Tiers-Ordre régulier de Saint-Dominique l'Institution des Jeunes Filles établie à Ottawa sous le nom de l'Institut Jeanne d'Arc, 12 avril 1915, SC. 10.

103. Chanoine Plantin au père Theissling, Ottawa, 19 novembre 1915, SC. 93.

104. Rescrit de sécularisation, 12 février 1917, F. 8.

105 Mother Vincentia, lettre de recommandation, Columbus, 20 juin 1914, SC.15:

Sister Marie d'Aquin, O.S.D., formerly connected with the Nancy Congregation of French Dominican Sisters of the Third Order which established an American foundation at Lewiston, Me in 1904, resided as a guest at our Mother House, St. Mary's of the Springs, Shepard Ohio, from August 1913 to June 1914 following our community life in all details and conducting classes in the Academy. It gives me unqualified pleasure to testify not only to her general ability and thorough efficiency as a teacher, but also to the exemplary character of her religious life. It is my conviction that she will prove herself fully deserving of any confidence and trust that may be placed in her.

106. Monseigneur Brunet à Mademoiselle Albina Aubry, Mont-Laurier, 5 août 1914, loc. cit.:

Je vous écris à la hâte pour vous présenter une soeur dominicaine de Columbus, Ohio, qui s'occupe d'oeuvres de jeunes filles un peu comme celle de l'Institut. Cette communauté accepterait, je crois, la direction de l'Institut Jeanne d'Arc,

si vous aviez l'intention de la leur confier [...]
Personnellement, je serais intéressé à ce que ces
soeurs prennent charge de la maison, vu les dé-
boursés que je fais chaque année.

107. Mother Vincentia à MST, Columbus, 30 septembre
1914, SC. 23.

108. MST, "Notre Journal", RJA, vol. 3, no 2,
novembre 1916, p. 11.

109. Idem, "Actualités", RJA, vol. 3, no 4, janvier
1917, p. 3-4; Idem, "Actualités", RJA, vol. 3, no 5,
février 1917, p. 3-4, 10-11.

110. Rescrit de fondation, 15 juin 1919, SC. 117.1;
MST, "Notre Journal", RJA, vol. 6, no 1, octobre 1919, p. 12.

111. MST, RJA, (1914-1919); Marguerite Charron, i.j.a.,
"Marie d'Aquin et le nouveau départ de l'Institut Jeanne
d'Arc (1914-1919)", op. cit.

112. Interviews des religieuses et des laïcs qui ont
vécu cette époque, DM-L; DM-M.

113. Ibid.

114. MST, "Notre Journal", RJA, vol. 5, no 8, juin 1919,
p. 10; interview d'Henri Gauthier, Ottawa, 22 février 1973,
DM-M-11; de Gérard Toutain, Ottawa, 1973, DM-M-36; d'Olivier
Bilodeau, Ottawa, 1973, DM-M-1.

115. MST, "Légion d'honneur", RJA, juin-juillet 1956,
p. 10; Idem, "Notre Journal", RJA, avril-mai-juin 1957, p. 11-12.

116. Idem, conférences spirituelles, DM-D.

117. Interviews des religieuses de l'Institut Jeanne
d'Arc, DM-L.

118. Emile Jombart, Manuel de droit canonique conforme au
Code de 1917 et aux plus récentes décisions du Saint-Siège,
nouvelle édition révisée et complétée, Paris, Beauchesne,
1958, p. 169.

119. Registre des comptes rendus de cérémonies religieuses
de la communauté, 1919-19-. Inséré dans ce registre, le compte
rendu du chapitre de 1945 qui a duré une journée.

NOTES POUR LE CHAPITRE PREMIER

41

120. Interviews de religieuses de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-L.

121. Interviews de religieuses de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-L, et d'amis, DM-M.

122. Interview d'une religieuse de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-L-27.2; de Monsieur et Madame Rex LeLacheur, Ottawa, 5 avril 1973, DM-M-20; du père Auguste Morisset, Ottawa, 28 mars 1973, DM-M-27.

CHAPITRE II

LA PERSONNALITE SPIRITUELLE DE MERE MARIE THOMAS D'AQUIN AVANT LA FONDATION DE L'INSTITUT JEANNE D'ARC, (1877-1913)

1. La famille: blessure affective

Dès son enfance, la vie s'offre à Lydia Branda dans un saisissant contraste d'âpreté et d'exquise beauté, âpreté dans la famille, beauté en dehors de la famille. Ce contraste foyer/monde extérieur constitue l'articulation de base de la dynamique existentielle de Lydia Branda.

L'âpreté se manifeste surtout dans le caractère "exécration"¹ de Madame Branda. Son ombre enténébre les années de Lydia jusque dans sa vieillesse car Eugénie Disclos ne meurt qu'en 1945² alors que sa fille a déjà soixante-huit ans. Lydia sait qu'elle est marquée par le déséquilibre de sa mère; cependant, elle en parle peu. La seule mention explicite qu'elle fait de sa première éducation date de la période dominicaine; en 1903, elle écrit:

Je ne suis pas capable de gaieté communicative et entraîante. Je crois que cela tient à sa nature et à ma première éducation, à la contrainte que j'ai longtemps subie, à l'habitude de l'isolement [...] Qu'ai-je donc? J'ai honte de m'avouer cela, de sentir encore si vivant, si fort le besoin de recevoir des marques d'affection³.

Elle avoue un besoin affectif exagéré. Elle avoue une inhibition, un manque de naturel. Elle croit même que ses limites relèvent non seulement de son éducation mais aussi de son caractère alors que d'autres circonstances plus favorables

révéleront une personnalité ouverte, passionnée et exubérante⁴.

La présence maternelle accuse et culpabilise. Dans son carnet intime de novice, Lydia fait parler le Seigneur:

Pour le passé, je te reproche surtout d'avoir manqué de condescendance pour ta pauvre mère. Tu avais à défendre ta vocation, mais crois-tu que je t'aurais abandonnée si tu avais su t'oublier; tu aurais acquis de plus grands mérites au lieu de cela tu t'es raidie contre la volonté qui s'opposait à toi [...] Tu vois, mon enfant, quel abîme de misère est ton âme! Et cependant, j'oublie, j'efface tout dans mon sang parce que tu te repens et tu m'aimes⁵.

S'agit-il d'un repentir qui grandit la personne ou d'un remords qui estompe sa croissance? A l'égard de sa mère, Lydia essaiera de maintenir un équilibre spirituel entre une lucidité qui ne se transmue pas en dureté et une charité qui ne trahit pas la vérité⁶. A la maison, elle se dispute avec Madame Branda, orageusement parfois, mais elle évite les querelles autant que possible et cherche à prendre le large⁷.

2. Nature: premier signe de l'amour de Dieu

Dans son contexte de vie, le large pour Lydia consiste dans les dimensions existentielles qu'elle énumère ci-dessous et où nous rejoignons le deuxième pôle de son expérience, la beauté et la joie:

Ce qui m'attirait le plus c'était de revoir le Château où s'était déroulé la plus belle partie de ma vie, celle où Dieu lui-même s'était révélé à moi par la beauté de la nature, les mystères de la solitude, les charmes des sentiments, les magnificences de l'étude et la sainteté de la religion⁸.

Nous acceptons ce témoignage de 1949 en tenant compte de la vieillesse qui enjolive le passé. Nous acceptons qu'elle connaît un bonheur réel parce qu'elle découvre Dieu qui prend l'initiative de se révéler à elle. La vie se transforme en joie et en beauté et tout dans la vie "épiphanise" Dieu. Eclairons la citation par un passage tiré d'un récit autobiographique, sous forme fictive, paru dans la Revue Jeanne d'Arc:

Ce n'était pas par elles (les personnes de son entourage) que l'enfant avait été grandie ... mais par la solitude, par ce regard attentif sur les beautés de la création, par ces promenades dans les sentiers en fleurs; par ces pensées et ces réflexions qui se faisaient aussi vastes que l'immense horizon des bruyères au-delà duquel s'étendait un autre horizon plus immense encore: l'Océan. Elle s'était habituée à cette communion avec la nature. Elle avait senti Dieu dans le poème merveilleux et Dieu s'était plu à l'attirer, à la former, à la mûrir sous le soleil de son Intelligence et de sa Bonté⁹.

La rencontre avec Dieu, l'éclosion de son intimité avec Lui ne se produisent pas par l'intermédiaire des personnes. Au contraire, sa fuite des humains l'amène à Le découvrir ailleurs, dans la nature, la solitude, l'étude, la religion. Si nous pensons au double commandement de l'amour - noyau de

l'Evangile - la dichotomie entre l'amour de Dieu et l'amour des hommes peut nous étonner, voire même nous inquiéter.

La nature constitue le premier signe de la présence de Dieu dans la vie spirituelle de Lydia: "C'est comme si les bras de Dieu nous entouraient et nous portaient, comme s'il se penchait vers nous pour nous dire: 'J'ai fait tout cela pour toi, je t'aime puisque je t'entoure de beauté'"¹⁰. Ce Dieu est Amour, tendresse, protection. En termes psychologiques, Dieu remplace les parents. C'est Lui qui devient facteur d'équilibre affectif et de maturation, car Il éduque à travers ce signe de la nature, " ... l'attirer, la former, la mûrir". Arrêtons-nous au verbe "avait été grandie" qui paraît maintes fois dans ses écrits tout au long de sa carrière et qui évoque un autre verbe: se dépasser. En effet, les témoins des différentes phases de son itinéraire soulignent son goût du défi et du progrès personnel¹¹. L'usage fréquent du passif signifie qu'elle comprend qu'elle ne peut y arriver sans la force de Dieu.

Si le contact avec la nature lui apporte une telle richesse de vie, c'est que Lydia jette un regard "attentif sur les beautés de la création". Autrement dit, elle se laisse interpeller. Elle cherche et finit par "voir" Dieu en tout et, Le voyant, elle Le cherche toujours pour Le voir plus lumineusement encore. Pour elle, cette quête de Dieu définit l'existence humaine.

Lydia assume le défi du quotidien avec toutes ses exigences et dans toutes ses tristesses. Ce quotidien, elle semble le fuir, c'est vrai, mais sa fuite devient ressourcement: Un texte tardif articule ce qu'elle vit déjà enfant et jeune fille; voici un extrait du poème, Le Jardin clos:

[...]

Pourtant, si je t'habite, ô chère solitude

[...]

Ce n'est pas pour donner à mon âme trop lasse,
A mon esprit vaincu par la lutte et l'effort,
Le suave repos des champs et de l'espace
Et cet apaisement qui ressemble à la mort;

C'est pour te contempler en ton éclat sublime,
O vie; et te grandir d'un idéal béni;
Pour remplacer l'attrait du mal et de l'abîme
Par ce souffle d'amour qu'exhale l'Infini;

C'est pour me dégager de l'emprise des choses,
Laisser flotter mon rêve au-delà du ciel bleu,
Puis revenir à vous, comme l'abeille aux roses,
Amis, sentant mon cœur tout pénétré de Dieu¹².

Oui, Lydia veut vivre son quotidien ... puissamment;

[...]

O vie, avec transport, je t'admire et je t'aime!
J'adore en ta grandeur, unie à ta bonté,
Le reflet glorieux de la divinité
Sur le vaste univers comme au fond de moi-même.

O bonheur de penser, de vouloir et d'agir!
Vibrer à l'unisson de la famille humaine,
Soutenir le combat que chaque jour ramène¹³.
Et s'ouvrir à l'espoir au seuil de l'avenir¹³.

Si elle tient tant à la vie, c'est parce qu'elle la perçoit
comme un merveilleux don de Dieu offert à l'homme créé à Son
image avec une intelligence et une volonté, d'où sa dignité

sans prix. L'homme a donc la tâche de combattre le bon combat de l'espérance qui trouve sa première expression dans l'accueil de la Vie. Et, pour Lydia, c'est la nature qui sans cesse la contraindra à cet accueil quel qu'en soit le prix.

3. Au pensionnat: culture, estime
et vocation religieuse

A l'âge de sept ans, "les magnificences de l'étude" au Pensionnat Sainte-Marie, l'acheminement vers un plus-être tant désiré et pressenti comme un bonheur et une libération. Une compagne remarque: "Lydia est une enfant qui nous a laissé un tel souvenir de quelqu'un qui veut faire parfaitement ce qu'elle a à faire"¹⁴. Nous avons vu que par le savoir Dieu la rejoint¹⁵. En développant ses talents, Lydia ne croit pas Lui déplaire et ses professeurs l'encouragent à aller au bout de ses capacités¹⁶. Celui qui exerce le plus d'influence sur elle dans cette optique humaniste c'est le chanoine Millac, son professeur et conseiller spirituel. Grand érudit, il est convaincu que la culture sert la foi chrétienne¹⁷. Dans un climat aussi favorable, Lydia, "philosophe" et artiste, s'épanouit dans l'expression poétique et la peinture¹⁸. Exception faite de la période du cloître où la culture passe, avec tout le reste, au crible de l'ascétisme

religieux¹⁹, Lydia saura garder une vue positive de l'activité humaine "humanisante". Ne dit-elle pas dans son âge mûr?

Il n'est pas de plus grande influence que celle que l'homme acquiert par ses qualités, ses vertus, son savoir, le gouvernement qu'il exerce sur lui-même²⁰.

La personne qui va au bout d'elle-même dans toutes les dimensions de son être glorifie Dieu.

Avec son avidité pour l'étude, Lydia fait preuve d'une profonde piété dans les exercices religieux du pensionnat. Rien ne montre, en effet, qu'elle ait jamais vécu une crise de la "pratique". Le Dieu qu'elle rencontre dans la nature, elle Le rencontre sans difficulté dans la "sainteté de la religion". Le Dieu de Jésus-Christ, de l'Eglise, des sacrements est le Dieu vivant qui l'aime. La suavité intérieure jaillie de cette conviction se reflète dans une attitude d'amabilité, de sérénité et d'harmonie²¹.

Un regard jeté sur la vie de Mère Saint-Thomas montre qu'elle étouffe dans les cadres. Une exception confirme la règle: le séjour au Pensionnat Sainte-Marie. Pourquoi? Le seul point distinctif se trouve dans le témoignage d'un respect et d'une affection qui lui permettent d'être elle-même. Elle est bien là où elle se sent aimée²². Quoi de plus normal? Mais alors pourquoi les structures la brimeront-elles toujours? Est-ce parce qu'elle y revit l'expérience douloureuse du foyer

où elle ne se sent pas aimée? Et alors, pourquoi le pensionnat n'évoque-t-il pas lui aussi ce même foyer? Est-ce parce que Lydia vit l'expérience de Sainte-Marie simultanément avec celle de la famille? Si oui, le pensionnat constituerait, par rapport au foyer, un "en dehors" libérateur. Disons ici qu'en parcourant le chemin de Lydia, nous constaterons chez elle à la fois une peur viscérale de la famille et une quête presque pathétique d'un substitut, c'est-à-dire d'un réseau d'amour rassemblant des personnes dans une communion d'être et d'avoir. Nous pouvons même conjecturer que son choix de la vie religieuse s'explique un peu par cette dialectique du subconscient. Une cousine nous éclaire sur ce problème:

Lydia était allée voir sa mère une fois pour deux jours. Elle a gardé silence et n'a rien dit, mais au moment de partir, Lydia a laissé sortir tout ce qu'elle avait sur le coeur, ses raisons d'entrée en religion et dont sa mère était en somme responsable moralement parce qu'elle l'avait dégoûtée de la vie de famille²³.

Dans la vie religieuse et dans l'apostolat, Lydia cherchera la joie familiale dont elle fut privée à cause de la maladie de Madame Branda.

Lydia songe à se faire religieuse et nul ne s'en étonne. Elle situe l'éveil de sa vocation à la première communion, phénomène assez fréquent, et encore moins remarquable

si l'on considère l'attrait qu'exerce sur les petites la personnalité de leur responsable, Soeur Joseph. Elle leur paraissait angélique: "Quand elle se fermait les yeux elle ressemblait à la Sainte Face"²⁴. Elle était si bonne et le fait qu'elle ait été compagne de noviciat de Bernadette Soubirous la leur rendait sans doute plus fascinante et plus mystérieuse²⁵.

Quelles raisons motivent l'entrée de Lydia au couvent? Un jour elle confie à son amie, Marie-Thérèse Hervé: "Le bon Dieu m'appelle, je me fais religieuse"²⁶. Après son arrivée à la maison-mère de Nancy, elle lui écrit qu'elle se sent en paix ayant répondu à l'Appel²⁷. Il y a donc obéissance à la volonté de Dieu telle qu'elle la discerne. Ailleurs, elle s'exclame: "Oh, qu'elles étaient douces vos paroles lorsque vous m'appeliez, lorsque vous me montriez le bonheur de vos Vierges, et ce titre de Fiancée que je devais porter un jour"²⁸. Il y a amour. Plus tard, comme fondatrice, elle dira: "Pour mieux comprendre tous ces appels et bien y répondre, il faut les inspirations, les forces et les puissances de l'amour"²⁹. Parmi ses motifs, nous ne trouvons pas de référence à un idéal apostolique. Même son choix de la congrégation de Nancy semble jaillir plus d'un amour de la contemplation et de l'étude que du désir d'évangéliser par l'enseignement³⁰.

Lydia croit fortement à l'authenticité de son appel. Quel en est l'indice? "Cette voix quand elle vient de Dieu est à la fois douce comme un murmure et forte comme le souffle des tempêtes... il faut la suivre quand même on devrait en mourir"³¹. Hélas, l'attente pour suivre cette Voix éprouve sa patience. Avec Marie-Thérèse, elle s'irrite: "J'attends d'être majeure mais il y a longtemps que je serais partie"³².

4. Le cloître: un grand amour ...
une grave mélancolie

Dès son entrée au noviciat en juillet 1899, Lydia se jette totalement dans sa réponse au Seigneur, réponse qui doit se traduire dans le langage rigoriste et désincarné de l'époque. Elle tient un journal intime où elle verbalise tout son drame intérieur mais rien de la vie autour d'elle. Nous ne pouvons pas, en lisant les carnets, connaître le régime conventuel de Nancy, ni l'organisation du Pensionnat, ni les personnes qui y circulent. Nous n'apprenons rien de la vague anticléricale et les secousses politiques qui conduisent à la dissolution de toutes les congrégations françaises. Le journal intime est donc littéralement "intime". Nous osons dire qu'un tel journal appartient à un individu pris tout entier par ses problèmes personnels. Ce n'est pas bon signe.

Les premières notes datent de la retraite de Prise

d'Habit, au terme de huit mois de vie cloîtrée. Le défi majeur
entrevu par Lydia se résume dans le texte suivant:

Il faut que je trouve naturel d'être reprise,
corrigée, blâmée et que je l'accepte sous n'im-
porte quelle forme, de n'importe qui. Il faut
que je l'accepte avec joie et reconnaissance et
que loin de se resserrer mon coeur s'ouvre da-
vantage après une humiliation³³.

Il s'agit du chemin connu de l'humilité par l'humiliation.
Plusieurs ont grandi à travers cette formation. Lydia essaie
à son tour; elle n'arrive pas du tout à trouver l'amoindris-
sement "naturel". Pourtant, elle ne met pas en doute le
bien-fondé de cette méthode et déploie des efforts inouis
dans ce sens jusqu'en 1913 lors de son départ de Lewiston.

Si Lydia confond humilité et humiliation, elle confond
tout autant fierté et orgueil. Elle est fière; elle n'est
pas orgueilleuse³⁴, mais parce qu'elle ressent vivement la
morsure des réprimandes, elle s'accuse d'orgueil et de lâ-
cheté. Ses "mea culpa" s'enchaînent comme une litanie à
travers tout le carnet:

Et puis que doit être le partage d'une âme pé-
cheresse sinon la pénitence et l'humiliation? Je
les embrasse donc de toutes les forces de mon âme -
Je les veux, je les aime, je les mérite, et si par-
fois mon courage faiblit à l'épreuve, je me rappelle-
rai que le nom de "Lydia" est écrit dans l'enfer!
Mon Jésus, n'est-il pas écrit aussi dans votre Coeur?
N'ai-je pas eu avec vous des embrassements divins?
des heures de véritable amour³⁵?

Dans son zèle de postulante, elle évoque l'enfer. Le mot paraît quatre fois³⁶ dans ses notes de retraite de 1900 et jamais plus par la suite. Dans le cas présent, elle veut sans doute se stimuler à une certaine ferveur, mais même là, quel élan prédomine? "Mon Jésus, n'est-il pas écrit aussi dans votre coeur". Le texte est clair: Dieu est Amour. Lydia n'aura jamais à craindre Dieu. Au contraire, c'est Lui qui l'accueillera toujours, la comprendra, la consolera, la protégera. D'autres - et elle-même - pourront être ses adversaires, mais non pas Dieu. Son Dieu ne sera jamais contre elle. Or, en ce début de vie dominicaine, Lydia exprime son appartenance à ce Seigneur par cette résolution: "Il faut que le fruit de cette retraite soit une énergie indomptable dans le bien, dans la ruine du moi, dans le travail incessant pour immoler ma nature"³⁷. Elle se meut désormais dans un cercle vicieux: pour aimer, elle va se mâter; en se mâtant, elle va se rendre presque incapable d'aimer.

Parmi les humiliations qu'elle subit, celles qui touchent à son infériorité sociale semblent lui faire le plus de mal. Dans son carnet intime, elle y fait souvent allusion:

M'attacher à faire beaucoup d'actes de dévouement [...]. Je les ferai en esprit d'humilité sachant bien que je suis la dernière de toutes ici, et que je devrais en toute justice me faire la servante de mes soeurs, moi, qui par ma situation n'aurais pas osé m'approcher d'elles si j'étais restée dans le monde³⁸.

Et au sujet de ses parents:

J'unis ma volonté à la vôtre, je vous bénis de tout. Je vous confie les âmes des miens [...] Leur condition est humble, vulgaire aux yeux du monde. Peut-être y trouverai-je q.q. humiliations - je les accepte et je m'en réjouis, afin que vous soyez glorifié par ma bassesse puisqu'il vous a plu de tirer votre humble servante d'un milieu bien obscur et d'en faire l'objet de vos misérables³⁹.

Elle a honte de ses origines. Elle se sait admise à Nancy par privilège, sans dot, à cause de ses talents intellectuels⁴⁰. Forte du prestige de son intelligence et de son instruction, elle envie le prestige de naissance dans un pays où la lignée fait l'essentiel de l'honneur.

Cette dépréciation mine sa confiance en elle-même et dans les autres. Elle se trouve loin d'une affirmation qu'elle fera en 1939 et qu'elle aurait pu faire, à notre avis, lorsque jeune fille, libre et indépendante: "La confiance en soi et le respect de soi-même, joints à une modestie sincère et à la bonté pour tous, suscitent une force que rien ne peut ébranler"⁴¹. Oui, au couvent, Lydia régresse. Dans un long texte de son carnet intime en date du 2 mars 1902, elle s'analyse avec simplicité et lucidité: "... il faut que j'aille jusqu'au fond de mon coeur":

Plusieurs fois n'ai-je pas été triste parce qu'il me semblait n'être pas aimée de nos soeurs?... plus que cela, je me suis crue méprisée... J'ai

conscience d'être bien inférieure à toutes, à tous points de vue... et quand je me vois si insignifiante, si peu utile, si peu vertueuse, je sens bien que je mérite le mépris et m'imagina qu'on me le donne.

On saisit qu'elle veut se blâmer pour son malaise et excuser ses compagnes. Il reste que la mentalité des classes - mentalité de condescendance de la part des privilégiés, mentalité de gêne de la part des inférieurs - l'écrase. Il faut comprendre cette expérience-clé de Lydia pour voir clair dans le phénomène de son futur apostolat à Ottawa, en particulier dans l'enjeu de ses relations avec "l'Establishment" canadien.

Poursuivons l'analyse entamée. Qui dans son milieu accueillera vraiment Lydia?

Oh! qu'importe que j'y sois la plus petite de toutes, la plus misérable? Vous aimez les pauvres, les petits, les malades... Vous m'aimez et vous me demandez seulement de me livrer à Vous! Oui, je le veux [...] Toute imparfaite que je suis, je sais que vous aurez toujours pitié de moi, que vous ne me rebuterez jamais, malgré mes défaillances.

Le Seigneur l'accueillera telle qu'elle est. Et elle continue:

Oh! j'ai besoin de me confier [...] d'être conduite à ce Jésus qui me tend les bras et qui recule toujours, toujours, à mesure que je crois le saisir⁴².

Fatiguée de vivre en individu isolé, Lydia cherche une relation interpersonnelle authentique et grandissante. Sa

sensation de solitude est rendue plus aiguë par la découverte de la transcendance de Dieu. Si immanent soit-Il à son être et à son expérience, Dieu reste le Tout-Autre inaccessible à toute emprise. Nous pouvons croire que le Dieu qui habite la vie de Lydia est donc le vrai Dieu et non pas une fausse image de Lui.

Son besoin d'affection⁴³ la laisse avec l'interrogation plus ou moins explicite mais non pas moins réelle et fondamentale, celle de l'amour chrétien.. Le commandement évangélique de l'amour comporte une double problématique pour le chrétien: 1) Qui aimer? aimer l'Être de Dieu et les êtres humains? 2) Comment aimer? comment en tant qu'être humain aimer humainement à la manière de Dieu?

Marie d'Aquin (le nom religieux de Lydia) se confie, dans ces années de formation, à Mère Marie Emmanuel, maîtresse des novices, à Mère Marie Dominique, prieure de Nancy, à Mère Marie Agnès, prieure de Neuilly. Selon les témoins et les chroniques, ces femmes manifestent de grandes qualités d'esprit et de coeur. Elles ne manquent pas de fermeté dans l'exercice de leur charge toutefois. A propos de Mère Emmanuel, par exemple, on raconte: "Si elle nous aimait, elle ne nous ménageait point et nous laissait guère de répit à nos défauts"⁴⁴. De ces trois supérieures, Mère Agnès possède

l'attribut d'une exquise tendresse et c'est elle que Marie d'Aquin préfère à toutes les autres⁴⁵. Quels conseils ces femmes donnent-elles à la jeune religieuse? Marie d'Aquin nous les indique:

Aller à Notre-Seigneur par une voie plus simple, sans contrainte, sans tristesse ... Le laisser faire! Me donner à Lui et Lui demander d'agir ... Ne pas chercher la perfection pour la perfection, désirer une seule chose, être fidèle à N.S. Etre toujours large, joyeuse, et simple avec N.S.

Ces paroles qui m'étaient dites par ma bonne Mère-Maîtresse sont maintenant celles de ma bonne Mère Prieure⁴⁶.

De bons conseils évangéliques et dominicains. Ces femmes semblent atteindre à cette vitalité qu'expriment les Constitutions de Nancy⁴⁷ et que l'on peut corroborer par un commentaire de la Mère Fondatrice, Mère Marie de Sainte-Rose Lejeune: "Appelons sans cesse en nous le Verbe de Dieu et l'abondance de l'Esprit de Jésus-Christ, sans effort, sans contention, un simple regard de l'âme suffit, tous les moments sont favorables, tous s'y prêtent"⁴⁸. Marie d'Aquin ne parvient pas à cette simplicité:

La simplicité extérieure m'a toujours manqué: je suis grimacière, je n'ai pas d'aisance naturelle... Mon Dieu, que puis-je y faire? Est-ce que cela est provoqué par le désir d'être remarquée, de me singulariser? Je ne le crois pas.

Mais il est une autre simplicité... la simplicité de l'enfant heureux entre les bras de sa mère⁴⁹.

[...] je ne puis prier... ce sont les ténèbres complètes dans mon âme, et ne trouvant aucune vie intérieure, je me jette avec exagération dans les pratiques extérieures⁵⁰.

Marie d'Aquin, dans son anxiété, "complique" sa vie spirituelle. Ses supérieures l'appellent au dégagement, à la confiance filiale en Dieu. On voudrait aussi que son calme intérieur se reflète dans une allure de grâce naturelle. Or Marie d'Aquin ne possède ni l'une ni l'autre. Pourquoi? Avant son entrée au cloître, on la percevait précisément comme une jeune fille simple et naturelle. Plus tard, dans son apostolat, son charme et sa fraîcheur lui attireront tant de personnes. Encore une fois, pourquoi? Est-ce parce que, en dépit des exhortations de ses supérieures et de l'esprit dominicain comme tel, le "système" en place la paralyse: être simple alors qu'elle essaie de maîtriser sa sensibilité; être simple alors qu'elle essaie de se rendre digne des bien nanties, bref, être simple alors qu'elle essaie de nier qui elle est, profondément. Elle se contraint à vivre une contradiction (chose impossible) puisque la simplicité d'une personne suppose qu'elle soit à l'aise avec son être, qu'elle s'accepte, qu'elle vive dans le respect de son unicité. Marie d'Aquin se détruit.

Dans une lettre pathétique adressée à Mère Agnès, Marie d'Aquin s'effondre:

Vous m'avez dit à 3 heures que j'ai un air contrainct, composé - Il ne saurait en être autrement. Le bon Dieu est seul témoin de l'état pénible de mon âme. Il sait tous les efforts

que je m'impose pour lutter contre cette tristesse irrésistible qui m'envahit, et ne pas trop la laisser paraître. J'y ai réussi pendant quelques jours, dans une certaine mesure, mais je subis en ce moment une sorte de nouvelle crise et je ne suis pas étonnée que cela paraisse à l'extérieur. D'où vient ce chagrin? Je suis incapable de le dire, de citer un fait. C'est une impression générale d'abandon, d'isolement, d'accablement. J'ai parfois de folles envies de pleurer. Il me semble que tout le monde me déteste, que je suis à charge à tout le monde et de plus je me déteste moi-même.

On me dirait que je vais mourir demain, j'en serais contente. Aucune joie ne me sourit.

Ma bonne Mère, c'est affreux [...] ayez un peu pitié de votre pauvre petite enfant qui a tant besoin d'un peu d'affection et qui ne demande qu'à être éclairée, guidée⁵¹.

"Suis-je malade" se demande-t-elle ensuite. Il faut répondre "oui", un "oui" conditionné néanmoins par un facteur de santé: sa lucidité. Son mal et sa lucidité atteignent au paroxysme dans le texte suivant:

Je ne suis plus moi-même. Je suis sans enthousiasme, sans vie, sans pensée. Je m'annihile. Je travaille à m'oublier, à m'anéantir, à me donner, et en même temps, je me détruis.

Suis-je dans la bonne voie, dans cet état de mort spirituelle, de détachement, qui est la corruption demandée à l'origine avant de devenir nourriture. Ou plutôt mon âme est-elle desséchée par l'orgueil, par l'égoïsme, par la jalousie, par la recherche d'elle-même? Je ne sais. Dois-je avancer ou reculer? O Jésus vous qui me privez de tout secours humain, laissez-moi m'abandonner à Vous.

Je suis bien misérable, je me hais, je me fais horreur à moi-même et il me semble que j'inspire autour de moi la même aversion [...]. On se plaint de ne pas savoir ce que je pense - et moi-même je souffre de ne pouvoir épancher les sentiments de mon coeur et ne plus vivre de cette vie intérieure qui faisait mes délices.

[...] Jésus, rendez-moi la simplicité et la liberté de l'esprit, la confiance en ceux qui m'entourent.

[...] Je vais me jeter plus que jamais dans le cœur de mon Bien-Aimé⁵².

Dieu ... son Amour ... sa protection toujours.

5. L'Exil: un "salut" providentiel

Marie d'Aquin en est là lorsque le gouvernement frappe d'interdiction le pensionnat de Neuilly où elle enseigne depuis un an⁵³. Les autorités l'assignent au couvent de Bordeaux où on tente la "sécularisation" d'une communauté locale avant d'opter définitivement pour l'exil.. Il s'agit pour ces religieuses de paraître et de travailler en séculières et de vivre la vie commune clandestinement. Si, dans ce projet, elles réussissent à sauvegarder l'observance, il y a espoir de rester en France; sinon, la congrégation tout entière s'exilera. Pour un bref instant, Marie d'Aquin éclate en cris d'ardeur:

O Jésus! quel moment touchant, et comme nos actes d'abandon, nos serments de fidélité ont dû vous être agréables! Gardez-nous ferventes et unies, bon Maître, et puisque vous me donnez une des parts les plus pénibles, celle qui demande le sacrifice de ma chère vie religieuse (enlever l'habit), en vous remerciant, je vous supplie d'accorder à votre pauvre rien les grâces qui lui seront nécessaires. Aidez-nous à faire votre oeuvre dans ce cher couvent de Bordeaux. Soyez-nous à toutes, force, lumière, vie, amour! J'ai confiance en Vous, Jésus, je me laisse guider par Vous, je vous aime!⁵⁵

Le ton change du tout au tout. Force, élan, énergie découlent de ce texte. Marie d'Aquin ne se réjouit pas des persecutions mais, dans son cas et sans qu'elle s'en rende compte, tragédie signifie libération. Voici un des passages les plus révélateurs de son journal. Elle vient d'apprendre qu'elle n'ira pas à Bordeaux mais plutôt à Nancy préparer des examens d'Etat:

J'ai dit avec la Ste-Vierge, "Voici votre petite servante, Seigneur, faites en moi votre volonté".
[...]

Toute ma vie d'autrefois m'était apparue et j'avoue que la perspective de sortir en ville, d'avoir quelques allures de liberté, de goûter de douces satisfactions près de la Mère Thérèse et M. M(illac), papa, ma tante, etc. s'alliant un peu à mon bonheur de travailler du matin au soir, d'avoir ma classe à moi.

Il m'a semblé que je faisais le plus grand sacrifice de ma vie. J'avais rêvé faire de grandes choses pour ma Congrégation éprouvée et je ne ferais rien du tout! Je reviendrais au noviciat pendant que de petites novices le quitteraient⁵⁶.

Aucun texte n'exprime mieux son besoin de prendre le large. Il fait aussi ressortir pour la première fois son goût du travail dans lequel elle désire l'autonomie, l'initiative et, pour employer un terme anglais fort évocateur, "l'excitement". Surtout, ces paragraphes esquissent le portrait de la religieuse que Marie d'Aquin espérait devenir à Bordeaux, celle qu'elle deviendra à Ottawa onze ans plus tard.

Marie d'Aquin retourne déçue à Nancy et "l'intellectuelle" n'a pas envie d'étudier⁵⁷. Là, chose à signaler, elle vit quelques heures de fraîcheur intérieure. Hélas, on lui demande de se retenir: "Je vais travailler aussi à corriger ce défaut de jugement qui me pousse souvent à l'extrême - à me posséder moi-même, me tenir dans le juste milieu, même dans les plus forts enthousiasmes, les plus intenses dilatations d'âme et de coeur"⁵⁸. Quel souci à l'heure où le gouvernement annihile les congrégations! Des textes de Marie d'Aquin se dégagent une étrange impression d'irréel.

Comme un éclair, Marie d'Aquin reçoit l'ordre de partir pour Chiavari en Italie. Saisie par cette nouvelle tout à fait inattendue, elle s'écrie: "Vous êtes tout pour moi, c'est-à-dire amis, patrie, père, mère, tout. O Maître, O Amour, O Epoux, je vous aime"⁵⁹. Le "large" de l'exil - paradoxe⁶⁰. Rendue à destination, elle crayonne dans son carnet intime, "Adsum, je suis la servante du Seigneur"⁶¹. Elle n'écrit pas durant son séjour en Italie. Cela peut signifier que tout va bien et, de fait, tout va très bien⁶².

Lorsque lui parvient deux mois plus tard l'obédience pour l'Amérique, la future missionnaire jette sur papier: "Je suis mon Epoux partout où il va [...] Ma vie est belle"⁶³. Cette aventure pour laquelle elle avait été choisie à cause de son jeune âge et de sa maîtrise relative de l'anglais⁶⁴.

constitue, à notre avis, la troisième grande fissure qui fait éclater son univers et la conduit sur les chemins de l'universalité. Ce processus déclenché par l'assignation aux Etats-Unis sera lent et long mais irréversible.

6. Le Nouveau-monde: La Française se fait Américaine

Le premier contingent de Dominicaines arrive à New-York le 21 mai 1904. Avec fièvre et lyrisme, Marie d'Aquin note:

Marchons les yeux fixés sur le soleil
Nous ne verrons pas l'ombre
Mon soleil, c'est l'amour de Jésus et de ma
chère congrégation; ce que je peux souffrir,
c'est de l'ombre...
Je ne le regarde pas. Tout pour Jésus! Il
est ~~ici~~ comme là-bas et je suis à Lui⁶⁵.

D'une entrée à l'autre, le contraste bouleverse le lecteur. La peur et la tristesse de Marie d'Aquin s'évanouissent et cèdent à un optimisme indomptable. Il faut s'émerveiller de la puissance de caractère de cette jeune religieuse brimée depuis si longtemps. Au-delà des contrastes, il reste qu'une idée commune unifie les textes du journal, la primauté de l'appartenance au Seigneur, appartenance aucunement liée à un temps et à un espace particuliers.

Les Françaises passent trois mois à Fall River, (Massachusetts) chez les Dominicaines de St. Catherine of Siena⁶⁶. Elles doivent s'initier aux moeurs et aux programmes

scolaires du pays avant de prendre leur poste à Lewiston. Durant cette période d'adaptation, le père Mothon, curé de Lewiston, leur répète sans cesse un seul et unique conseil que Soeur Madeleine de Jésus, compagne de Marie d'Aquin, nous rapporte:

... suspendre notre jugement sur les habitudes, les moeurs du pays: ne pas blesser, ne critiquer jamais les usages, l'accent des enfants de manière à les froisser et ... remercier Dieu de l'honneur qu'il nous fait; nous avons à former des populations. Si nous ne le faisons pas, personne ne le ferait⁶⁷.

Le mot d'ordre: s'adapter. Cette tâche difficile⁶⁸, les soeurs l'assument avec courage mais elles échouent. Vaillantes dans leur service, elles résisteront de toutes leurs forces à l'esprit du Nouveau-monde.

Contraintes à vivre autrement leur apostolat, les Dominicaines essaieront du moins de vivre à la française en communauté sous la direction de la prieure-fondatrice, Mère Emmanuel (l'ancienne maîtresse des novices de Marie d'Aquin). Malgré son amour des gens simples de Lewiston, cette femme ne saura jamais saisir et accepter leur mentalité⁶⁹. La présence de soeurs américaines venues enseigner l'anglais aux élèves et aux Françaises complique le problème. Cette présence "étrangère" est accueillie comme une intrusion au lieu d'une grâce. Et les soeurs visiteuses doivent se sentir "de trop" parfois⁷⁰.

Marie d'Aquin dans ce nouveau contexte de vie? Le journal pourtant fort détaillé de Soeur Madeleine de Jésus mentionne à peine le nom de sa compagne. Nous nous demandons alors: Est-elle peu intégrée parce qu'elle envisage autre chose ou cherche-t-elle autre chose parce qu'elle ne peut s'intégrer? Ainsi se pose la problématique de la phase lewistonienne.

Retournons au carnet intime de Marie d'Aquin.

Deux des premières entrées méritent notre attention:

Manifestez-vous à moi pour que je sente que je n'ai pas quitté l'Ami, l'Epoux, le Dieu à qui j'ai consacré ma vie [...] Vivez en moi, embrassez-moi de votre amour afin que je n'aie plus horreur de ce tourbillon d'activité qui emporte ma vie⁷¹.

Je pratiquerai cet amour non pas en mettant toute mon activité, toute ma personnalité, tous mes désirs de bien et de dévouement dans des oeuvres difficiles qui favorisent mon amour-propre⁷².

Les passages paraissent contradictoires car, d'une part, Marie d'Aquin déplore l'activité trépidante et d'autre part, elle s'y jette. Elle a peur tout à coup de son élan et de son dynamisme que le nouvel apostolat lui permet de déployer. Elle a l'impression de ne plus se recueillir, de ne plus prier Dieu. Elle doit trouver à quel rythme harmoniser action et contemplation. Nous croyons qu'elle le trouve car le problème ne se présente plus dans ses écrits, ni à

Lewiston, ni après la fondation de l'Institut Jeanne d'Arc. En effet, dans sa maturité, elle révélera - selon les témoins - un don remarquable d'équilibre entre prière et service, entre l'intériorité et l'extériorisation de l'Amour. Ce don caractérise fortement sa personnalité spirituelle.

Quant à la présence dans le couvent des Soeurs anglophones, Marie d'Aquin s'en réjouit. Aussi aime-t-elle l'anglais et l'étudie-t-elle avec avidité⁷³. Ces faits, minimes en soi, dénotent déjà un écart entre Marie d'Aquin et la communauté. Dans une lettre adressée à une religieuse de Fall River, très tôt après son arrivée à Lewiston, elle avoue cette divergence de vues et du même coup démontre sa capacité d'adaptation à une culture autre que la sienne.

Voici ce qu'elle dit à Sister Joseph:

S. Sr. Th. veut savoir si, moi aussi, je suis patriote américaine. Mes propres soeurs répondraient: "Oui, elle est plus américaine que les Américains!" Je ne le crois pas mais, en effet, je m'adapte facilement au pays où Dieu m'amène, tout en gardant pour ma patrie un amour intense qui me fait pleurer parfois lorsque je songe à la France.

Par ailleurs, son évaluation de l'école et des élèves cadre avec le témoignage de Soeur Madeleine de Jésus, comme on peut le constater dans la même lettre adressée à Sister Joseph:

Chère soeur, vous serez contente d'apprendre que mes élèves aiment beaucoup le dessin. Je décore parfois le tableau noir de calendriers ou

de citations et ils copient tout ce que j'affiche. J'ai donné plusieurs leçons de dessin mais les enfants ont tant besoin des cours élémentaires et le temps passe si vite que je ne peux pas leur offrir un cours régulier.

Le Bloc Dominicain prend tout mon temps. Chère soeur, si vous voyiez nos grandes filles folâtres! Elles ne sont pas méchantes mais légères comme des plumes! D'ailleurs, elles ont été si dorlotées auparavant qu'elles se passent difficilement de ces attentions. Nous semons et nous récoltons dans les larmes souvent. Il est certain que nos prières, épreuves et croix, et non la somme calculable du bien accompli, constituent le fondement de notre avenir que Dieu a choisi. Pourtant, notre vie est heureuse à Lewiston. Je suis fort intéressée au Nouveau-monde dont on parle tant dans notre vieille Europe. Les Américaines sont très gentilles et sans l'excentrisme qu'elles manifestent à l'étranger [...]. Les enfants sont droits et loyaux. Je ne vous parlerai pas des points d'intérêt de la ville de Lewiston car je ne les connais pas beaucoup⁷⁴.

Malgré les limites qu'elle perçoit chez ses élèves, elle semble les aimer avec spontanéité, peut-être à cause de leur manque d'artifices, de malice aussi. Les élèves de Nancy et de Neuilly se montraient plus malignes⁷⁵. Puis, elle aime les dames américaines, ce qui indique déjà un plaisir dans le contact. Enfin, cette lettre nous communique son charme, son naturel, sa fraîcheur. Marie d'Aquin subit une transformation.

Nous croyons que dans cette expérience d'adaptation des Dominicaines françaises à la langue et aux moeurs des Etats-Unis, ce qui distingue Marie d'Aquin de ses compagnes, ce n'est pas le jugement porté sur la situation dans laquelle

elles se trouvent, ni l'attitude spirituelle à prendre face au défi de la mission, c'est le goût de l'Amérique.

7. Deux visions apostoliques s'affrontent

Le fait de vivre cette aventure avec goût et non par pure abnégation stimule son enthousiasme et l'entraîne vers une certaine "singularisation". La peur de trop se mettre en évidence fait le sujet de ses analyses dès les premières entrées du journal de Lewiston:

Jésus, anéantissez ma personnalité [...]
je pratiquerai l'amour ... en devenant humble [...]
Je suis bien loin de ces sentiments intérieurs; j'en ai eu hier soir la preuve⁷⁶.

Je vous remercie de m'avoir humiliée; donnez-moi le courage de me connaître et d'accepter d'être connue et peu estimée des autres. [...] Je fais le sacrifice de mon bonheur, de ma réputation, de tout succès⁷⁷.

Que sous-entend cette dernière remarque? Y a-t-il jalousie de la part de ses compagnes? Est-elle plus populaire auprès des élèves que les autres religieuses? La réponse reste difficile⁷⁸. Bien qu'elle soit portée au favoritisme et à l'autoritarisme, en général, on l'aime; elle se fait proche des élèves et des parents, et tous s'accordent pour dire qu'une qualité indéfinissable la rend "autrement des autres". Mais on n'arrive pas à cerner son originalité⁷⁹.

Les années passent et, en 1907, Marie d'Aquin constate le fossé qui se creuse entre elle et la communauté:

Mon Dieu, n'ai-je pas été comme le prodigue dans la région lointaine; moi qui longtemps n'ai pas senti la fusion de coeur et d'âme avec ma chère communauté! Et pourtant, il n'y a point d'obstacles en dehors de moi-même. Chacune de mes soeurs est meilleure que moi, et c'est une miséricorde que je sois en leur compagnie. Mon plus grand désir, mon plus grand bonheur, ma plus grande perfection sera dans la fusion complète. Je me considérerai comme prêtée à tous, et au lieu de tirer tout à moi, je tirerai tout de moi pour le donner, sans rien demander en retour⁸⁰.

Son éloignement se situe au niveau de la mentalité car dans l'activité, elle se dévoue avec ses compagnes, autant qu'elles et peut-être davantage: elle doit composer les adresses et les poèmes de circonstances pour les nombreuses fêtes⁸¹; elle veille le soir pour travailler⁸²; elle participe avec ferveur à la prière communautaire; elle s'humilie dans des pratiques extérieures volontaires⁸³. Pourtant, l'inquiétude qui l'habite se justifie; elle a raison de craindre le danger que court une religieuse dont l'esprit s'écarte sensiblement de celui de la communauté dans laquelle elle s'est engagée. Par conséquent, Marie d'Aquin doit discerner si cette expérience s'enracine dans l'action de l'Esprit ou résulte d'une subtile infidélité à Son appel initial.

La divergence de vue concerne l'apostolat. Un jour, en réponse à une élève qui veut se faire Sister of Mercy,

Marie d'Aquin s'exclame: "Une soeur de la merci, voilà ce que je veux devenir, une soeur de la merci, faisant des oeuvres de miséricorde, allant parmi les gens..." Ailleurs, selon le même témoin, elle se plaint: "J'ai pitié de ces filles (ses élèves avec leurs problèmes personnels); je souhaiterais tant faire quelque chose pour elles, mais je ne peux pas"⁸⁴. Peu à peu, Marie d'Aquin s'interroge sur sa manière de vivre son apostolat:

J'ai essayé de donner la doctrine, mais j'ai manqué de cet habile discernement qui l'approprie à tous. Sous prétexte de désintéressement, je n'ai pas cherché à me faire aimer de toutes les âmes; j'ai bien accueilli celles qui venaient à moi avec confiance; j'ai laissé libres celles qui ne semblaient pas attirées vers moi. Il me semblait que j'aurais plus de mérite à donner sans recevoir rien en retour⁸⁵.

On voit percer le principe d'universalité et celui d'amitié: s'attirer les gens, gagner leur confiance pour que la Parole passe avec amour.

Malgré son élan apostolique et son intérêt fasciné pour le Nouveau-monde, la solitude guette sans cesse Marie d'Aquin. Son analyse s'explicite à mesure qu'elle avance en âge:

Il y a en moi du trop plein que j'ai besoin d'épancher. Entourée d'un fond d'affection maternelle et fraternelle - j'en suis moralement convaincue - j'ai besoin de le sentir davantage et d'en goûter quelques joies sensibles. Oh! je ne veux pas de ces joies malsaines et passionnées,

mais ce qui provient de l'union surnaturelle des âmes, de la confiance, de l'intimité, de la tendresse.

Je cache autant que possible autour de moi et je me cache à moi-même ces folles idées. Cette nuit, défaite complète. M'étant éveillée, je me suis mise malgré moi à pleurer très amèrement. Jésus [...]

Dilataz donc dans la voie de la charité simple et commune ce pauvre coeur qui a tant besoin d'aimer et d'être aimée, et pour qui sont si pénibles ces sensations d'isolement.

Bien que ma souffrance soit causée par mes propres défauts, je l'accepte et je vous l'offre désireuse de vivre entièrement pour vous et de me donner à tous pour l'amour de vous⁸⁶.

Elle accepte encore les principes de sa formation religieuse selon lesquels on doit supprimer la sensibilité humaine pour aimer à la manière de Dieu même si toutes les forces de son être crient: Non, il n'en est pas ainsi, le contraire est vrai!

Mon Dieu, je le sais bien, vous voulez tout me prendre. Vous voulez me dépouiller de tout. Vous voulez que toute chose sur laquelle j'essaie de m'appuyer soit ce roseau qui se ploie, se brise, et perce la main. O Jésus, je remets, je recule, je m'écorche aux ronces du chemin et vous m'attendez toujours avec patience et amour. J'ai cru mille fois me donner à vous sans retour, sans partage et mille fois je me suis trompée.

Trouverai-je donc l'idéal trop aride, moi éprise de perfection? Ne rien demander aux créatures et ne rien en attendre; faire mon devoir entièrement de tout mon coeur, de toute mon âme, de toutes mes forces, et ne chercher aucune jouissance dans les résultats, ni même dans ces enfants si chères pour lesquelles je me serai dévouée.

O solitude, isolement complet, dépouillement! Vous paraîtriez bien amers si Jésus n'était pas là. Mais Lui! Lui pour tout! Lui pour Epoux et Ami.

Lui pour douceur, Lui pour force, Lui à moi,
Lui, abîme d'amour, Lui, mon Dieu!
O Jésus, prenez-moi par n'importe quel moyen,
et, soyez-moi tout⁸⁷.

Cette douleur si intense et si durable est riche du courage de l'interrogation. Le dessein de Dieu est toujours à découvrir. Malgré son image d'elle-même si ternie (dans son langage en tout cas) elle sait qu'une aspiration à l'Absolu l'habite qui détruit toute médiocrité et toute mollesse. Ainsi, elle ne cesse d'espérer.

Ses cris d'espérance se multiplient au rythme de ses angoisses:

Tout cela apparaîtra dans sa pleine lumière quand il me faudra répondre de l'emploi de ma vie. Je le verrai bien mieux que maintenant. Je mesurerai la différence entre ce que j'aurais pu être et ce que j'ai été ... entre une vraie religieuse, une vraie Dominicaine, et une lâche, une infidèle, une insensée, qui a fait de sa vie un mensonge et un parjure.

Non, mon Dieu, il n'en sera pas ainsi parce que je reviens à vous, et que je veux mieux faire. Vous m'aimez infiniment, et je vous aime. Vous voulez tout, tout; vous aurez tout. Vous voulez vivre en moi, vous vivrez. Vous voulez que je sauve des âmes; j'en sauverai le plus possible. Vous voulez que je sois sainte, je le serai. Et tout cela parce que moi, qui ne suis que néant, moi si coupable, j'ai confiance en Vous, je compte sur Vous, je me sens forte de Vous-même⁸⁸.

Dans cet élan lyrique, Marie d'Aquin exprime son horreur du mensonge, son amour du Seigneur et sa résolution de vivre selon Sa Volonté. Tout est possible si elle Lui livre sa

faiblesse. Nous touchons à un aspect saillant de l'expérience spirituelle de cette femme.

8. Une amitié à l'heure du grand tournant

Durant cette période critique, Marie d'Aquin découvre un ami; il s'agit du père Thomas Maria Gill, prieur du couvent dominicain de Lewiston à partir de 1909. Cet homme joue un rôle dont on ne saurait exagérer l'importance puisqu'il sert de catalyseur dans la croissance affective et l'orientation apostolique de Marie d'Aquin.

Marie d'Aquin ne parle jamais du père Gill dans son carnet, pas même de l'existence anonyme d'un conseiller spirituel. Les seules indications venant de sa plume nous parviennent sous forme de poème⁸⁹ et d'un pacte par lequel les deux s'engagent devant Dieu à s'aimer et à se soutenir dans leur service du Seigneur et de l'Eglise:

Sous le regard de Dieu, notre Père, de la
Sainte Vierge Marie, notre Mère, des Saints et
des Anges du ciel, sans vouloir manquer en rien aux
obligations de notre saint état, nous nous donnons
l'un à l'autre jusqu'à la mort. Nous jurons
de n'avoir toujours qu'un coeur et qu'une âme,
de mettre en commun nos peines et nos joies, de
nous dévouer l'un pour l'autre, de nous encourager
à mener une sainte vie et à la rendre la plus
féconde qu'il sera possible pour la gloire de Dieu
et le salut des âmes. Nous déposons cette consé-
cration et ces promesses dans les Coeurs Sacrés de
Jésus et de Marie, qui seront toujours le centre
et le modèle de notre amour, et nous les supplions

de nous bénir, de nous garder unis dans la plus
grande charité et de nous faire jouir du bonheur
d'être ensemble dans le ciel.) 22 juillet 1913⁹⁰.

Et sur une carte garnie du dessin des coeurs de Jésus et de Marie, le père Gill ajoute: "Usque in aeternum. Thomas M., die 22 julii 1913". Ce document surprenant suscite plus de questions qu'il n'en résout. Ce très beau texte affirmerait, il nous semble, la réalité d'une amitié consommée et impérissable. Or, celle-ci ne durera guère au-delà des circonstances qui l'ont vue naître. Nous ne pouvons que conjecturer sur cette relation. Gill, cet homme de douze ans son aîné, remplit un immense vide affectif chez Marie d'Aquin⁹¹. Et puisque chacun voit l'autre bon et intègre, ils s'impliquent dans l'amitié sans craindre probablement de danger à leur vocation respective.

Nous comprenons l'attrait réciproque. Gill est bohème et missionnaire, il doit raconter des histoires passionnantes qui stimulent l'élan de la cloîtrée vers l'extérieur. Puis, il se fait très compréhensif dans la souffrance qu'elle éprouve au sein de la communauté. Quant à Marie d'Aquin, elle entre dans la vie de cet homme comme une femme jeune, ardente, pieuse et très intelligente. Elle se montre pleine de sollicitude pour lui et pour son ministère. Ils s'aiment beaucoup. Ensemble, ils vont vivre pendant quatre ans les phases dramatiques qui aboutiront au transfert de Marie d'Aquin

de Lewiston à Columbus, Ohio. C'est à l'occasion de ce départ que le pacte est conclu.

Ce pacte reflète la nature passionnée de Marie d'Aquin ainsi que sa droiture et son romantisme; il reflète la très haute conception qu'elle se fait de l'amitié; il reflète sa naïveté. Elle surestime sans doute la communion qui existe entre eux. Le père Gill signe le pacte mais jusqu'à quel point il comprend les devoirs qui découlent de ce geste, nous n'en savons rien. Nous savons seulement que les événements vont bientôt mettre à l'épreuve son amour et sa solidarité⁹². Le père Gill, si bon soit-il, se montrera au-dessous de l'idéal sublime dont vibre Marie d'Aquin.

Même si l'amitié ne connaît guère de suite après Lewiston, quel fut l'impact de cette rencontre sur le développement affectif de Marie d'Aquin? Nous savons que dans son apostolat de Soeur de Jeanne d'Arc, elle a constamment fréquenté les hommes, plusieurs devenant ses amis, et, dans ses rapports avec eux, elle a fait preuve d'équilibre et de transparence. Elle était très dégagée et très à l'aise en leur compagnie qu'elle trouvait fort agréable, d'ailleurs⁹³. Est-ce son expérience avec le père Gill qui l'a libérée? Ou est-ce tout simplement son naturel qui a pu s'épanouir dès qu'elle s'est trouvée en dehors du cloître? Pour répondre

à cette question, il faudrait savoir comment, jeune fille, elle se comportait avec les hommes. Là-dessus, nous n'avons qu'une indication: son amie d'enfance, Marie-Thérèse Hervé, mentionne que Lydia assistait aux fêtes villageoises mais ne dansait pas comme le faisaient ses compagnes au grand désespoir de ses parents qui voulaient qu'elle se cherche un mari⁹⁴. Est-ce parce qu'elle avait déjà opté pour la vie religieuse et devait s'y préparer par ce genre de renoncement? Aurait-elle eu le goût de danser? Une soeur de l'Institut Jeanne d'Arc rapporte que Mère Saint-Thomas lui avait dit qu'elle considérait ces activités comme "frivoles"⁹⁵. Malgré tout, nous sommes portés à penser que la sortie du cloître et non le père Gill explique son naturel dans ses relations ultérieures. Il reste que nous nous trouvons devant plus de questions que de réponses.

Ce qui nous paraît clair c'est d'abord que cette amitié marque la fin chez Marie d'Aquin de la répression craintive de son immense sensibilité; ensuite que le père Gill joue un rôle dans la prise de décision qui fait passer Marie d'Aquin de la vie semi-cloîtrée à la vie missionnaire; cette influence s'exerce surtout par la force du lien affectif voire émotif qui les unit. Il nous paraît clair aussi - le fait le plus important - que même l'impétuosité de cette relation et le souffle de liberté qu'elle apporte n'empêcheront pas Marie d'Aquin

d'agir avec une extrême prudence face à son orientation apostolique. Elle va explorer toutes les possibilités d'intégration dans sa communauté. C'est ainsi que dans la dernière étape de la période lewistonienne, le drame de Marie d'Aquin se déroulera au rythme de deux mouvements intérieurs: une adhésion quasi de panique à la Règle et à l'obéissance et une audace accrue dans l'activité apostolique.

9. Rupture définitive

Son effort pour vivre en religieuse obéissante se résume ainsi: "J'obéirai à la lettre"⁹⁶. Elle élabore:

Je suis donc résolue avec la grâce de Dieu, de combattre dans les plus petits détails mon esprit propre, mes idées d'indépendance et d'originalité par un sacrifice complet à mes saintes Règles, à la vie commune, l'intention de mes supérieures. Puissé-je ainsi être sauvegardée de bien des dangers et des écueils⁹⁷.

Elle croit indispensable l'ouverture à ses supérieures, en l'occurrence, Soeur Marie Patrice, une religieuse douce et disponible⁹⁸.

Ma Révérende et Bonne Mère,

Permettez-moi de vous dire simplement que je me confie à vous et que dans un véritable esprit de foi je vois en vous Notre-Seigneur.

Je vous supplie de prendre en mains les intérêts de mon âme pour l'amour de ce même Notre-Seigneur et de m'aider à aller à Lui.

○ [...]

Je n'ai qu'un désir: être à Notre-Seigneur et répondre à l'appel si pressant qu'Il a daigné me faire. Ma grande souffrance est justement la certitude de n'y pas répondre.

Les défauts contre lesquels je lutte sont

l'amour-propre, l'attachement à mes idées, et
une tendance à voir tout dans une sorte d'idéal
sans m'attarder au pratique⁹⁹.

Nous ne connaissons pas la réaction de la Mère Patrice. Elle
dut s'inspirer du directoire destiné aux prieures où on lit
par exemple:

Qu'elle cherche d'abord à se rendre compte où
en est l'esprit surnaturel dans les âmes. Telle
soeur est-elle vraiment religieuse, etc. ou
montre-t-elle un trop grand désir de plaire aux
créatures, de réussir en ce qu'elle fait, une trop
grande crainte d'être reprise et humiliée?
Si l'on rencontre une soeur de ce caractère, il
faut s'efforcer de l'élever peu à peu au-dessus
de ses vues humaines et terre-à-terre; si l'on
n'y parvient pas, il y a lieu de veiller à ce
qu'elle ne propage pas autour d'elle les idées du
monde dont elle est encore rempli¹⁰⁰.

Marie d'Aquin doit laisser perplexes les autorités parce
que, d'une part, elle semble répondre à la description qui
précède et, d'autre part, elle fait preuve d'une telle
bonne volonté, d'un tel désir du bien, d'un tel attachement
sincère au Christ. Nul doute qu'on l'exhorte à l'obéissance,
cette obéissance à laquelle Marie d'Aquin aspire d'ailleurs.

Quel est donc cet idéal qu'il faut réaliser:

La religieuse qui vit sous le joug de l'obéis-
sance va au Ciel en dormant, c'est-à-dire en se
reposant de sa conduite sur ses supérieures. Ce
n'est pas peu sans doute de pouvoir passer la mer
orageuse de la vie sur les épaules et sur les
bras d'autrui; eh bien, c'est la grâce que Dieu
fait à ceux qui vivent sous le joug de l'obéis-
sance dormir comme dans un bateau bien piloté¹⁰¹.

Malgré toute sa détermination à vivre cette obéissance.

aveuglé, Marie d'Aquin ne peut s'empêcher de constater des contradictions même chez ses supérieures, bien que, là aussi, elle veuille leur accorder le bénéfice du doute; en 1907, durant le priorat de Mère Emmanuel, elle écrit cette réflexion:

Je me suis examinée sur la manière dont je me comporte avec les enfants et ici je trouve ce défaut que ma bonne Mère m'a signalé il y a quelques jours.

Je me laisse aller à la nature; je n'ai pas cet art des combinaisons et des circonstances opportunes, cet esprit pondéré, prudent qui se possède sans cesse, qui embrasse toutes les circonstances, sait choisir, différer, retenir. Cela s'appelle du tact, et jusqu'ici je ne me suis guère souciée d'en avoir parce que je l'ai confondu avec un certain genre d'esprit habile et politique que je déteste.

Mais si j'y faisais attention? Si je travaillais cela en moi. Ma bonne Mère m'a dit que cela est naturel, et que sûrement, je ne l'ai pas. Mais autrefois on m'a dit et elle-même m'a dit que j'en avais. Peut-être est-ce seulement enfoui ou endormi en moi et je vais essayer de le réveiller.

L'obstacle, je le vois; c'est que je me laisse aller avec tenacité à l'impression du moment, à mes propres idées. Je vais donc me contenir¹⁰².

Sa perspicacité lui permet de saisir que depuis longtemps on la considère sans jugement à cause de ses idées avancées¹⁰³;

(et le fait que les soeurs lui attribuent un tempérament d'artiste n'aide pas non plus à la "ranger" dans les structures communautaires)¹⁰⁴. Elle a raison¹⁰⁵.

Marie d'Aquin pousse quand même plus loin son adhésion à la règle, ainsi que son ouverture avec ses supérieures. Il s'agit d'une lettre adressée à Mère Marie Emmanuel, prieure

générale depuis 1908, lors de sa visite canonique à
Lewiston en 1911:

On peut profiter de la visite pour vous ouvrir
son âme et je m'y prépare à l'avance.

Où en suis-je avec le bon Dieu? Lui seul
le sait exactement. Ce que je sais, moi, je
vais vous le dire simplement. L'année dernière,
une des grandes grâces de ma retraite et peut-
être de ma vie a été une véritable soif d'obéis-
sance et de dépendance. Ma résolution était:
"J'obéirai à la lettre", et vous en avez souri
sans doute en me recommandant d'obéir aussi selon
l'esprit de mes supérieures. Oh! oui, je le vou-
lais, mais j'avais une raison pour m'obliger à
obéir strictement; c'est que j'obéissais selon
mon esprit¹⁰⁶.

Avec cet aveu d'esprit "personnel" prend fin le journal
intime de Marie d'Aquin. Nous ne savons pas ce qui s'est
passé lors de la visite. Nous pouvons présumer que Mère
Emmanuel a réitéré les mêmes conseils sur l'humilité et
l'obéissance. Nous savons seulement que Marie d'Aquin
pose désormais des gestes de nature "désobéissante"¹⁰⁷.
Elle envoie des mots secrets au père Gill par l'intermé-
diaire de ses élèves-confidentes; lorsqu'elle est chargée
de la promenade des pensionnaires, elle les amène dans le
quartier des "Américains", frappe à la porte d'amies et
cause là sur le perron tandis que les filles attendent sur
le trottoir¹⁰⁸. De plus, elle réunit ses jeunes "dirigées"
et élabore avec elles un projet missionnaire qui reçoit
l'appui du père Gill¹⁰⁹. En planifiant de tels projets,
Marie d'Aquin comprend qu'elle marche vers une rupture

LA PERSONNALITE SPIRITUELLE DE MERE MARIE THOMAS D'AQUIN
AVANT LA FONDATION DE L'INSTITUT JEANNE D'ARC, (1877-1913) 81

puisque les Dominicaines persistent à refuser tout offre d'expansion en Amérique¹¹⁰. Bref, Marie d'Aquin sait qu'elle joue le tout pour le tout. Le père Gill chemine avec elle en répétant: "In manus tua Domini, commendo causam meam"¹¹¹.

En avril 1913, Mère Marie Emmanuel revient visiter la communauté de Lewiston. Marie d'Aquin fait une dernière tentative de dialogue. Au cours de la conversation, très fraternelle d'ailleurs, elle constate que c'est peine perdue; l'incompréhension serait totale. Elle et la communauté ne parlent plus le même langage; la situation est sans issue¹¹².

Finalement, le 8 juillet 1913, Marie d'Aquin franchit le seuil: elle écrit à Monseigneur Richard Walsh, évêque de Portland, Maine; voici la lettre en son entier:

Monseigneur,

C'est au terme d'une longue réflexion priante et souffrante que je prends la résolution dont je vous fais part dans cette lettre. Vous êtes, Monseigneur, le représentant de Dieu et de Sa sainte Eglise sur la terre, et avec respect, obéissance et confiance filiale, je viens vous supplier d'user de votre autorité pour me délier de la communauté des Soeurs Dominicaines de Lewiston, Maine.

J'ai plusieurs raisons pour cette requête si pénible; cependant, elles se résument à une seule: nos idées sont irréconciliables. Depuis notre arrivée en Amérique, un malentendu existe entre nous. Les Mères et Soeurs tiennent à leurs manières françaises de faire le bien et critiquent amèrement tout ce qui est américain. Mais, moi, au contraire, j'ai toujours essayé d'adapter ma vision et mes manières aux gens que je servais.

Je trouve cette approche plus efficace et il me semble, d'ailleurs, que nous ne sommes pas religieuses pour mener une vie paisible dans un grand couvent mais pour accomplir tout le bien possible pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Ce principe s'applique à tous les pays et spécialement ici en Amérique où notre sainte religion requiert tant d'ouvriers pour le Royaume. Monseigneur, je vous fais grâce du récit des contrariétés, des réprimandes, des soupçons que j'ai supportés pendant neuf ans à cause de ce qu'elles appellent mes "idées américaines". Elles ont agi ainsi de bonne volonté et elles m'ont, par ailleurs, manifesté des égards. Elles m'excusent avec charité en disant que mon jugement est erroné parce qu'il est si américain! J'ai toujours essayé de vivre en paix avec elles, de mener une bonne vie religieuse, de me renoncer et de porter ma croix avec Notre Seigneur. Toutefois, la récente visite de la Mère Générale me convainc de la fausseté de ma situation au sein de cette communauté. Il n'y a pas de doute; je dois entrer dans leur mentalité ou rompre avec elles.

Depuis longtemps je demande à Dieu de m'éclairer sur sa Volonté. J'aurais beaucoup aimé voir la communauté accepter de nouvelles fondations dans votre diocèse - on me dit que beaucoup d'endroits manquent d'écoles catholiques; cependant, cette oeuvre ne semble pas s'accorder pour le moment à l'esprit de la communauté; il faut toujours se méfier de l'esprit américain.

La R.M. Vincentia, prieure générale de la congrégation dominicaine de Columbus, Ohio, m'offre une fraternelle et généreuse hospitalité que j'accepterai avec votre permission puisque je ne veux pas retourner dans le monde et vois mal comment je pourrais être utile ici à Lewiston, coupée de la communauté. J'aurais voulu rester dans le Maine où j'ai passé de beaux jours et où on trouve tant de bien à faire.

Monseigneur, puis-je espérer que vous porterez attention à ma requête? Vous ne me connaissez pas, c'est vrai, mais le père Thomas Gill, mon confesseur et conseiller spirituel, peut vous assurer que je

n'agis pas dans un esprit de révolte ou d'indépendance. Je ne vous demande pas seulement d'agir en ma faveur dans cette circonstance mais aussi de m'offrir votre haute protection pour l'avenir.

Je dois ajouter que s'il m'est permis de quitter le couvent de Lewiston, je dois le savoir bientôt à cause de la religieuse que l'on fera venir d'Europe pour me remplacer dans mon poste de professeur.

Je mets ma demande sous la protection des saints pionniers qui, il y a trois cents ans déjà, apportèrent à l'Etat du Maine les bénédictions de notre foi catholique.

Veillez me croire, Monseigneur, votre fidèle et respectueuse enfant et servante dans le Christ¹¹³.

Ce document-clé signale l'entrée de Marie d'Aquin dans la maturité de son être et de sa mission. Ferme, droite, diplomate aussi, elle assume les responsabilités qui découlent d'une fidélité à sa conscience. Elle invoque l'apostolat comme la raison principale de son extraordinaire démarche. Elle veut être apôtre comme elle l'entend, en s'adaptant à tous points de vue aux personnes qu'elle sert. Puis, elle voit la vie religieuse comme orientée vers le service des autres et non pas comme une fin en soi. Pour vivre sa vocation comme elle croit devoir le faire, elle se sent obligée de rompre avec Lewiston-Nancy. Les faits semblent indiquer que c'est son attrait pour l'action qu'elle discerne comme un appel authentique de Dieu, qui a rendu impossible son intégration dans la communauté dominicaine installée en Amérique.

La femme qui se lance ainsi à l'aventure a trente-six ans. Elle est forte de sa longue intimité avec le Dieu-Amour, de sa loyauté dans la recherche de Son dessein sur elle. Elle est forte aussi de la prise en charge courageuse, voire audacieuse de son être et de sa destinée. On sent émerger un équilibre qui s'enracine dans une meilleure intelligence du mystère de l'Incarnation: aimer Dieu et aimer le prochain à cause de Lui, aimer avec tout son coeur, à la manière de Dieu. Elle se "christianise" devenant plus limpide et plus universelle.

1. Interview de Jacques Létourneau, cousin, Jonzac, 27 septembre 1973, DM-M-21:

Dans son témoignage, il cite son grand-père, Jules Létourneau, cousin germain de Jules Branda. D'autres témoins donnent la même opinion sur Madame Branda, son fils surtout:

Maxime Branda à MST, Bordeaux, 27 octobre 1925, DM-I-1:

Dernièrement, Marie-Thérèse et moi effectuâmes le voyage au camp de la désolation, c'est-à-dire à La Rivière chez maman: quelle navrante situation! Le bordier qui s'était chargé du travail à Caussard est mort: elle ne l'a pas remplacé:

[...] Elle aurait voulu que j'abandonne, moi, mon commerce ici à Bordeaux, pour aller lui faire ses vendanges. [...] Marie-Thérèse prit la parole et lui dit bien tout ce qu'elle pensait, de la façon la plus calme et la plus juste: malheureusement, c'est faire de la morale à un cerveau ultra réfractaire au bon sens: nous n'y sommes pas revenus depuis...

Idem, à MST, Bordeaux, 12 décembre 1938, DM-I-1:

Fatigué de toutes ses scènes, j'ai résolu le problème: nous n'allons plus à La Rivière: et, comme elle ne nous écrit jamais, nous n'avons jamais de ses nouvelles que par les amis que je t'ai désignés, ou à défaut, par ceux des voisins qui m'adressent leurs doléances et ont à se plaindre d'elle!

Elle est terrible ... terrible! J'interviens auprès de ceux qui crient trop fort et demande qu'on l'excuse vu son âge! elle en a avec tout le monde: il faut que ses nerfs se détendent et que sa langue remue! Elle est agile comme un papillon et se porte à merveille! Si tu savais toutes les bassesses dont elle s'est rendue coupable nous concernant!

[...] J'excuse son âge! mais bien moins sa méchanceté: elle a sollicité la tante Angèle qui habite Libourne

pour aller habiter avec elle mais cette dernière lui a fait par réponse qu'elle la connaissait trop bien pour accomplir une pareille bêtise: qu'elle était en paix chez elle, et, entendait y rester.

2. Registre des admissions, Hôpital du Calvaire, Bordeaux, 7 février 1945.

3. MST, carnet intime, 4 janvier 1903, p. 30-31, DM-A-1.

4. Ibid., 24 août 1904, p. 115-116:

Je vois aussi la nécessité impérieuse d'acquiescer des manières simples. Vraiment, c'est bien difficile quand ces manières jugées affectées et peu religieuses ressortent de votre nature même et de votre simple manière d'être!

Il me faudra surveiller mes gestes, mes mouvements, les inflexions de ma voix, et il me semble que c'est alors vraiment que je serai composée et guindée.

Je supporterai cet assujettissement et y ferai tendre doucement mes efforts.

Mémorial du Couvent du Saint-Sacrement, Chiavari, 10 mai 1904:

Elle (Marie d'Aquin) quitte non sans regrets cette belle terre d'Italie qui l'avait enthousiasmée par son beau ciel bleu, sa luxuriante végétation et cette langue si harmonieuse qui allait si bien à sa poétique nature.

Dans son apostolat à Ottawa, Mère Saint-Thomas sera connue par tous les témoins pour son charme, sa gaieté.

5. MST, Retraite de Prise d'Habit et de Profession, 24 février au 7 mars 1901, p. 21-22.

Maxime Branda à MST, Bordeaux, 16 août 1924, DM-I-1:

Te concernant, elle n'a point changé: on croirait même que pour chaque occasion d'avoir à prononcer ton nom, elle réserve un plus acide grain de sel pour assaisonner la conversation: elle ne t'amendera jamais: c'est fini!

Eugénie Branda à MST, La Rivière, 1er mars 1922, DM-I-0:

Pauvre enfant ma pauvre Lydia

Pourquoi dire que tu pense souvent à moi et surtout me sachant seule. Malheureusement si je suis seule, si je souffre et si je m'ennuie ces toi qui y a m'ait la cause. ce sont les conséquences de ton départ.

Si ton frère ma quitté et tant insulté en me quittant c'est à cause de toi ces pour toi...

Oh ma lydia ne saura tu jamais ce que ta mère a souffert et souffrira toujours à cause de toi. une mère pardonne mais son coeur blessé ne peut oublier le mal que son enfant lui a fait en la quittant, pauvre enfant pourquoi ma tu quitté.

Quand ton père est mort je suis restée seule en face de mon malheur, au milieu de la guerre et dans l'inquiétude de mon fils au front.

[...]

Et toi tu vivais tranquillement dans la satisfaction sans souci de la situation de ta pauvre mère qui y avait si malheureuse et tu dis penser à moi ces faux mon enfant ces faux; se n'est pas le bon Dieu qui t'inspirait cette conduite à l'égard de ta mère non il a été trop juste, et trop bon, il a donné à chacun l'intelligence (plus ou moins) et la liberté de faire le bien ou le mal tu es ta maîtresse et tu fais ta volonté... ah prend bien garde mon enfant prend bien garde de ton jugement et de sa justice

[...]

Tu vis au milieu d'une famille étrangère qui n'a rien fait pour toi et que tu comble, et qui te comble de soins, d'affections et de douceur, et moi, je vis seule toujours seule sans soins, sans affection ni bienveillance de personne, mais enfant m'ont quitté jamais une caresse ni une parole agréable ou de satisfaction ... ah cet affreux affreux rien que de penser cet affreux et pourtant je vis la cet affreux et bien pénible.

6. MST, "La Fête des mères", RJA, avril 1939, p. 7:

D'autres trouveront en leur mère une compagne jeune encore de caractère et de coeur, une amie qui a su comprendre leurs aspirations, le but de leur vie, les moyens qui les conduiraient plus directement au bien et au bonheur [...] et, puisque tout ici-bas risque de se dénaturer et de perdre sa voie, il en est qui auront à pardonner les écarts d'une mère...

- Idem, "La Mère", RJA, vol. 2, no 4, janvier 1916, p. 8.

7. Interview de Madame René Sabas, cousine, Bordeaux, 29 septembre 1973, DM-M-26:

Quand Lydia enseignait, elle passait ses vacances chez sa cousine germaine pour éviter les disputes à la maison car on se querellait ou on se taisait; elle se révoltait ou elle se taisait. [...] Lors de sa première visite en France après l'exil, Lydia était allée voir sa mère habillée en religieuse bien qu'elle soit arrivée en France en séculier (encore obligatoire selon les lois). Sa mère lui dit: "Quoi, tu viens me voir avec ce déguisement, va-t-en!"

8. MST, "Souvenirs de voyage (suite)", RJA, mai-juin 1949, p. 15.

9. Idem, "Fleur des Bruyères", RJA, vol. 6, no 2, novembre 1919, p. 6.

10. Idem, "La jeune fille et la poésie", RJA, octobre 1940, p. 9-10.

11. Mademoiselle Albina Aubry à Monseigneur François-Xavier Brunet, Ottawa, 6 août 1917, F.2:

Je ne regrette rien. J'ai eu le bonheur de vivre dans l'intimité d'une personne qui m'est supérieure en intelligence, en mentalité et en vertus et j'en ai fait mon profit. Les exemples de résignation, de courage, de dévouement et d'abnégation que j'ai eus sous les yeux durant que nous avons vécu sous le même toit ont été pour moi un sujet d'admiration et d'édification. Je me disais que si cette femme avait eu, comme moi, et bien d'autres, les pieds attachés à des filaments terrestres, elle aurait été écrasée par toutes ces

tortures morales qui lui ont été infligées même par ceux à qui elle avait presque droit de demander de l'appui.

Ici, il ne faut rien dire témérement car, pour un juge impartial, l'autre parti pouvait avoir ses raisons. Dans son cas, elle pourrait dire ce que le Cardinal Newman disait des évêques anglicans lorsqu'il se fit catholique: Je ne veux pas qu'ils me repoussent; mais ce qui est désolant, c'est qu'ils ont raison de me repousser. Les propos malveillants des gens du dehors, et même du dedans, les paroles dures de certaines personnes qu'elle abritait gratuitement, rien ne lui fut épargné; mais [...] toutes ces blessures n'étaient qu'un moyen de plus pour l'élever jusqu'à Celui à l'instar de qui elle parcourait un autre chemin de la Croix; aussi, en est-elle sortie grandie à ses propres yeux et aux yeux de celles qui la connaissent. Je remercie, me dit-elle un jour, ceux qui m'ont fait souffrir; cela me permit de m'aguerrir et de comprendre à un plus haut degré le sens de la vie.

12. MST, "Le Jardin clos", 7 février 1927, VV, Montréal, Editions du Mercure, 1928, p. 12-13.

13. Idem, "Hymne-à la Vie", 24 avril 1926, VV, op. cit., p. II.

Idem, "La Joie de vivre", RJA, juillet-août 1957, p. 2:

O Vie, immense don du Créateur du monde,
L'univers se soumet à ton souffle puissant;
Du faite des grands monts à la grotte profonde,
Tout invite et reçoit ton regard bienfaisant.
A l'homme voyageur sur cette pauvre terre
Tu prodigues tes biens, ta joie et ton bonheur;
Mais hélas, il faut boire à cette coupe amère
Que remplit chaque jour l'invincible douleur.
[...]
Que tu sois le bourgeon sur une tige frêle,
Ou la fleur éclatante au calice embaumé,
L'artiste ou le savant, de grandeur immortelle,
Ou l'Apôtre qui suit un idéal aimé,
Je te salue, O Vie, en ta joie et ta gloire,
Je reconnais en toi les dons les plus parfaits.
Puisses-tu vers le bien diriger ta victoire
Et louer le Seigneur de ses touchants bienfaits.

Idem, "Chant d'espoir", 21 mars 1925, VV, op. cit., p. 16.

14. Interview de Marie-Louise Gachet, compagne de classe, Saint-André-de-Cubzac, 28 septembre 1973, DM-M-10.

15. Cf. chapitre II, note 8, p. 88.

16. Interview de Marie-Louise Gachet, Saint-André-de-Cubzac, 28 septembre 1973:

Sr Julienne, très intelligente, très intellectuelle, discipline formidable ... elle a bien manipulé Lydia dans le bon sens du terme.

Interview de Madame Trague, Saint-André-de-Cubzac, 29 septembre 1973, DM-M-37:

Lydia était très intelligente et très instruite; elle réussissait ses examens facilement.

17. Interview de Marie-Louise Gachet, Saint-André-de-Cubzac, 28 septembre 1973:

Millac était un latiniste remarquable, un érudit.

Interview de Madame Trague, Saint-André-de-Cubzac, 29 septembre 1973:

Il n'est pas surprenant qu'il (Millac) ait aimé Lydia.

18. Interview de Madame Trague, Saint-André-de-Cubzac, 29 septembre 1973.

Les archives de l'Institut Jeanne d'Arc conservent quelques fusains peints par Lydia Granda durant cette période.

19. MST, carnet intime, 10 août 1903, p. 50.

20. Idem, "La Puissance du caractère", RJA, vol. 22, no 10, juillet 1935, p. 10.

21. Le mot "sérénité" est le terme le plus souvent employé par Marie-Louise Gachet et Madame Trague pour décrire Lydia Branda.

22. Interview de Marie-Louise Gachet, Saint-André-de-Cubzac, 28 septembre 1973:

Lydia est la seule que j'ai entendue vanter
au pensionnat

[...]

Elle était adulée

[...]

Nous n'étions pas jalouses de Lydia à cause de
notre admiration sincère d'elle.

Interview de Madame Trague, Saint-André-de-Cubzac, 29
septembre 1973:

Les élèves disaient qu'elle était extraordinaire.

[...]

Elle n'était pas nécessairement populaire.

[...]

Elle était très estimée des maîtresses; Sr
Julienne était très amie avec elle.

23. Interview de Madame René Sabas, Bordeaux,
29 septembre 1973, loc. cit.

24. Interview de Marie-Louise Gachet, Saint-André-
de-Cubzac, 28 septembre 1973.

25. Ibid.

Notice biographique de Sr Joseph.

26 Interview de Marie-Thérèse Hervé, Riberac, 27
septembre 1973, DM-M-16.

27. Ibid.

28. MST, Retraite de Prise d'Habit et de Profession,
24 février au 7 mars 1901, p. 5.

29. Idem, "Le grand amour ou la vie donnée", RJA,
octobre 1943, p. 11.

30. Cette supposition se base sur ce que nous savons
du tempérament et de l'évolution spirituelle de Lydia Branda.
Ci-dessous, quelques indices supplémentaires qui rendent
l'hypothèse plausible:

Interview de Marie-Louise Gachet, Saint-André-de-Cubzac,
28 septembre 1973, loc. cit.:

Lydia a dû entrer chez les Dominicaines à

Nancy parce qu'elle voulait s'instruire, aller plus loin, aller plus haut.

Interview d'Elisabeth Pricto de Acha, élève des Dominicaines de Bordeaux, Bordeaux, 25 septembre 1973, DM-M-25:

Les Dominicaines étaient un peu intellectuelles...

Chanoine Jean-Joseph Millac dans Mémorial du Couvent Saint-Thomas d'Aquin de Bordeaux, p. 74:

Les Dominicaines ont un véritable esprit religieux; je n'ai jamais vu des religieuses attachées à leur Règle comme elles.

31. MST, "L'Appel", RJA, vol. 2, no 2, novembre 1915, p. 13.

32 Interview de Marie-Thérèse Hervé, Riberac, 27 septembre 1973, loc. cit.

33. MST, Retraite de Prise d'Habit et de Profession, p. 2.

34. Les contemporains ne perçoivent pas Mère Saint-Thomas comme une orgueilleuse. Ils la voient comme une femme imposante, sûre d'elle, autoritaire même, mais pas orgueilleuse.

35. MST, Retraite de Prise d'Habit et de Profession, p. 4.

36. Ibid., p. 1, 3, 4, 20.

37. Ibid., p. 7.

38. Ibid., p. 17.

39. Idem, carnet intime, 21 juin 1902, p. 19.

40. Extrait du registre, Indults et demandes d'Indults, 1er février 1901:

Mes soeurs Marie d'Aquin Branda et Marie Praxède Aubry étant entrées en religion sans avoir pu obtenir le consentement de leurs parents n'ont rien à en attendre pour le moment. Elles sont très intelligentes et ont leur brevet.

41. MST, "Le respect de soi-même", RJA, septembre 1939, p. 8.

42. Idem, carnet intime, 2 mars 1902, p. 11-13.

43. D'autres textes du carnet qui éclairent le problème affectif de Marie d'Aquin:

5 janvier 1902, p. 5:

Oh! ce besoin d'affection qui me poursuit partout, qui fait que j'ai besoin de me sentir comprise, connue, soutenue des âmes à qui le bon Dieu m'a confiée, ce n'est pas un mal. Mais qu'il peut me fournir des sujets de mortification! Je les accepte, mon Jésus, pour l'amour de Vous.

2 février 1902, p. 8:

Que doit être ma vie sinon une vie d'immolation et de sacrifice? Dois-je me plaindre si Jésus me sépare de tout? Il me semble que je n'ai plus ni famille ni amis ... dans ma famille religieuse, j'ai sans doute ma part de l'affection commune, de la charité, du dévouement mais c'est tout et il faut que ce soit tout. Mon Dieu ai-je donc oublié que je ne mérite rien.

Sauf mon Jésus demeure. Oh Lui m'écoute toujours, Il me parle toujours, Il m'aime. Il pense à moi. Il veut me tenir loin de tout et de tous, et j'oserais me plaindre!

Oh mon Bien-Aimé, éteignez dans mon cœur cette soif de recevoir qui le ronge et mettez-y à la place la passion de donner.

Qu'importe ce qui me vient des créatures. Je n'ai droit qu'au mépris, à l'oubli - cet oubli qui est si pénible.

5 juillet 1902, p. 22:

Maintenant, me voilà en vacances.

Si je pense que je vais me trouver seule en face de moi-même je suis effrayée et prise d'un profond ennui.

Maïs j'aime mieux penser que je vais me trouver seule avec vous. J'aime mieux écouter votre voix qui me dit 'Maintenant tu vas être à moi davantage, tu vas mieux travailler à te sanctifier, à acquérir mon amour. Tu vas bien pratiquer toutes les saintes règles, te livrer bien profondément à l'oraison et au recueillement, être humble, docile, dévouée et prévenante pour tous'.

44. Notice biographique de Mère Marie Emmanuel.

45 MST, carnet intime, 15 avril 1903, p. 38-39:

Re: l'élection de Mère Agnès comme prieure générale:

Ma bonne Mère Ste-Agnès ne cessera pas d'être la mère de mon âme; en elle, je verrai la première interprète de la Volonté de Dieu sur moi. Oh! je la vénère, je l'aime - mais elle ne sera plus près de nous!

[...]

Dès l'aurore de ma vie religieuse, Jésus sème sur mes pas les épreuves. Que me réserve l'avenir? Je l'ignore mais il faudra sans doute beaucoup souffrir, beaucoup se dévouer. Oh! je le veux bien.

Ibid., 19 mai 1903, p. 39:

Re: la nomination de la nouvelle prieure:

Après l'élection, je me suis inclinée devant celle que le bon Dieu me donnait pour Mère et j'ai renouvelé l'intention de me soumettre toujours à ses moindres décisions, d'aller à elle comme à N.S. vivant. Tout cela avec foi, mais sans enthousiasme. J'avais et j'ai encore le coeur brisé du départ de notre Mère...

Ibid., 21 mai 1903, p. 39:

Re: le départ de Mère Agnès:

Tristesse immense. O Jésus, ayez pitié de nous! Que ces liens si forts que vous brisez soient une raison de plus pour nos âmes de s'attacher à Vous, s'abîmer dans votre amour.

A une compagne de la fondation de l'Institut Jeanne d'Arc, Mère Saint-Thomas donne le nom de Soeur Agnès en honneur de son ancienne prieure.

46. Ibid., 4 janvier 1903, p. 30.

47. Cf. Chapitre I, note 35, p. 35.

48. Coutumier de Nancy.

49. MST, carnet intime, 4 janvier 1903, p. 31.

La conscience d'être enfant de Dieu s'intensifie avec la maturité et la libération. Un rappel donc d'un beau texte qui date de la vieillesse de Mère Saint-Thomas, "Randonnée d'amitié", RJA, janvier 1952, p. 10:

L'heure était venue (en voyage en Europe) où je n'avais à compter que sur moi-même pour toutes les démarches et directions, mais je n'avais qu'à être attentive à serrer plus fort la main du bon Dieu, toujours tendue à mes côtés. Les paroles du début: 'Ne crains pas, toute la terre est à moi et je te conduirai dans mon royaume' me revenaient sans cesse à l'esprit et je voyageais ainsi en dilettante, en enfant gâtée du bon Dieu.

50. Idem, carnet intime, 4 janvier 1903, p. 31.

Ibid., 28 septembre 1902, p. 26:

Je dois me surveiller aussi au sujet des pratiques extérieures - rester dans la simplicité de la Règle et de l'obéissance. Il y a plus de mérite à renoncer à sa volonté qu'à fatiguer son corps.

51. Ibid., 22 janvier 1903, p. 34-35.

52. Ibid., 24 mai 1903, p. 40-41.

Ibid., 5 août 1902, p. 102:

Les années vont passer, nombreuses peut-être et avec elles s'éteindront les enthousiasmes de ma jeunesse. Que l'oeuvre du temps respecte la vigueur de mon âme! Que sous un corps affaibli, ruiné, je cache toujours la tendresse, la flamme, les élans de mon coeur d'enfant, de mon coeur de Fiancée du Christ. Qu'à mon heure dernière

les Anges viennent chercher ce trésor qu'ils m'auront aidée à garder avec un soin jaloux, et que Jésus le trouve intact, pur, agréable à ses yeux pour l'éternité.

Ibid., 7 août 1902, p. 103:

Dans les heures de ma vie où j'ai senti mon coeur brisé, Dieu a été plus près de moi. Dieu ne m'a jamais attirée à Lui que par la souffrance; chaque fois elle a brisé des liens et m'a jetée plus seule dans le Coeur de Notre-Seigneur...

53. Mémorial de la Maison-Mère, Nancy-Namur, 1901-1913, p. 35-37.

54. Ibid., 15 avril 1903.

55. MST, carnet intime, 3 juillet 1903, p. 44-45.

56. Ibid., 16 juillet 1903, p. 46.

57. Ibid., 16 septembre 1903, p. 51:

J'éprouve d'autre part un dégoût étrange pour me remettre à l'étude [...]. Le temps est froid, triste. Mon Dieu, aidez-moi à vaincre cet ennui, ces répugnances, éclairez-moi pour que je prépare bien mes cours et que je m'en acquitte consciencieusement, pour Vous seul. Marie, ma Mère et mon Modèle, venez à mon secours.

58. Ibid., 10 août 1903, p. 50.

59. Ibid., 24 février 1904, p. 55.

60. Idem, récit du voyage d'exil, brouillon incomplet.

61. Idem, carnet intime, 29 février 1904, p. 55.

62. Mémorial du Couvent du Saint-Sacrement de Chiavari, 10 mai 1904:

Notre chère Soeur Marie d'Aquin prenait la route de Paris d'où elle devait se rendre au Havre pour s'embarquer et voguer vers l'Amérique. Depuis

deux mois et dix jours seulement, elle était arrivée à Chiavari, et déjà elle nous quittait pour être une des premières pierres d'une fondation dominicaine rendue nécessaire par la persécution religieuse en France. Elle quitte non sans regrets cette belle terre d'Italie qui l'avait enthousiasmée par son beau ciel bleu, sa luxuriante végétation et cette langue si harmonieuse qui allait si bien à sa poétique nature; et nos enfants qu'elle aimait, qui l'appréciaient et la regrettaient ... Mais elle fut très courageuse, se trouvant indigne d'avoir été choisi pour évangéliser la jeunesse américaine, elle en remerciait le Bon Dieu et fit généreusement tous ses sacrifices.

63. MST, carnet intime, 10 mai 1904, p. 56.

64. Petit Mémoire de nos fondations et des 25 premières années de nos couvents d'Amérique (1904-1929), p. 2.

65. MST, carnet intime, 21 mai 1904, p. 57.

66. Mémorial du monastère du Sacré-Coeur de Lewiston, p. 1-2.

67. Soeur Madeleine de Jésus, journal.

68. Ibid, 18 septembre 1904, p. 62-63.

Quant à nous, Notre Seigneur nous met à une rude et bonne école. Les commencements sont laborieux, durs et pénibles; ici tout le monde nous plaint car on sait que la succession dont nous sommes chargées est lourde et pénible, même pour les personnes habituées au rude apostolat des écoles paroissiales. Les gens du pays résument ainsi la situation: les Dames de Sion étaient de bonnes religieuses qui avaient toutes les sympathies mais elles n'apprenaient rien aux enfants et les gâtaient beaucoup; à part quelques-unes, elles n'avaient pas d'autorité, et la dernière année, elles ont tout lâché. De plus, si l'on pense qu'il y a 15 ans, il n'y avait pas d'école et que la paroisse est passée de 3,000 à 17,000 âmes, on ne s'étonnera pas qu'avec de pareils antécédents, les parents et les enfants nous offrent des difficultés considérables.

Ibid., 16 octobre 1904:

La Mère Générale de la Présentation, visitant les classes, a dit à Sr M. d'Aquin: 'Elles sont électrisées, vos filles, elles ne doivent pas être commodes'.

Ibid., 9 janvier 1905:

... Sr M. d'Aquin, petite girondine qui a du fil à retordre avec ses deux classes.

Ibid.:

[...] Comme notre T.R. Mère Eriure nous le répète sans cesse, "nous nageons dans le sacrifice ... nous n'avons qu'une chose à demander à Dieu, l'amour de la Croix et nous serons des saintes, car la croix ne nous manque pas".

Ibid., p. 59:

Faut-il parler de la jeunesse qui peuple ces écoles? Hélas, c'est un nouveau monde à civiliser, et il faut des moyens énergiques car il s'agit d'un peuple vigoureux. Les châtiments corporels sont en honneur, c'est indispensable.

69 Notice biographique de Mère Marie Emmanuel:

L'esprit moderne fait d'indépendance, de confiance exagérée dans la science humaine, d'oubli des droits souverains de Dieu, de jugements suffisants et superficiels, de besoin de bien-être et de comforts, d'opinions politiques subversives lui déplaisait absolument. Elle était au possible "Vieille France". Non qu'elle méprisait son temps mais elle le comprenait peu.

70. Soeur Madeleine de Jésus, op. cit., 18 septembre 1904, p. 63:

D'autre part notre vie conventuelle est bien changée; le contact avec les soeurs étrangères impose bien de la contrainte et des privations, enfin l'exil si lointain sans aucune nouvelle de la France; très peu de la Congrégation [...] est très amer.

Petit Mémorandum de nos fondations et des 25 premières années de nos couvents d'Amérique, 1904-1929, p. 6:

Sauf Sr Marie Basile, les 3 Américaines de Columbus ne comprenaient pas le français; nous devions nous en occuper beaucoup en récréation et en dehors aussi.

71. MST, carnet intime, 19 juin 1904, p. 58.

72. Ibid., 1er juillet 1904, p. 59.

Ibid., 19 janvier 1907, p. 68:

Le matin je prie, j'offre mes actions à Notre-Seigneur, et puis je me lance dans l'action à corps et à esprit perdus.

73. Interview de Soeur Victoria Hardy, compagne, Valleyfield, 3 janvier 1973, DM-M-15:

Marie d'Aquin connaissait bien l'anglais; elle l'a appris par elle-même [...] Elle se mettait au courant de tout et préparait ses leçons dans les deux langues.

Interview de Sister Mary Gonzaga, Portland, 19 janvier 1973, DM-M-32:

Her English was very good. She would want to speak in English in class so that the little Irish girl would understand. One day she was reading, "driven": 'I am wrong on that, am I? I want you to raise your hand and correct me'.

74. MST à Sister Joseph, Lewiston, 18 mars 1905:

So, Sr. Th. wants to know if I am an American patriot, too? My own Sisters would answer: "Yes, she is and more so than American people themselves!" I do not think so but I easily adapt myself to the country where God puts me, keeping for my own a love that makes me cry sometimes when I think of France.

[...]

You will be pleased, dear Sister, to know that my pupils are very fond of drawing. Sometimes, I decorate the blackboard with calendars

or quotations and they copy all that I make. I had several drawing lessons, but the children are so poor in knowledge and time flies so rapidly that I cannot have a regular course.

[...]

The Dominicaian Block absorbs my time. Dear Sister, could you see our giddy big girls! They are not bad but light, light, as light as feathers! and they have been so petted, so spoiled that it is very hard to do without so much of it now.

We are both gathering and sowing and often inclined to tears. Evidently our prayers, trials and crosses, rather than the great amount of visible good we have so far accomplished is the foundation God has designed for our future life. Yet, after all, our life is happy in Lewiston. I am very much interested in the New World which is so much spoken about in our old Europe. The American ladies are very nice and without the eccentric appearance they have in foreign lands [...]. The children look very honest and loyal. I shall not speak to you about the sights of Lewiston as I do not know much about them.

75. Interview de Soeur Cécile de Jésus, Pithiviers, 23 octobre 1973, DM-M-28.

76. MST, carnet intime, 19 juin 1904, p. 59.

77. Ibid., 1er janvier 1905, p. 60-61.

Ibid., 1er mai 1905, p. 63:

Mon Dieu, je sais qu'en me faisant souffrir, en m'humiliant, vous me donnez de grandes preuves d'amour. Je vous bénis. Je bénis en même temps ceux dont vous vous servirez pour cela.

[...]

Secourez-moi selon les difficultés qui m'assaillent et délivrez-moi des tentations de l'amour propre.

Ibid., 13 mars 1907, p. 76:

Jésus, soyez sans cesse devant moi!
Je veux vous représenter, vous vivre, près de mes chères élèves, je veux être pour elles miséricordieuse, calme, souriante, dévouée,

délicate à toucher les petites plaies de leurs âmes, prudente et modérée, sérieuse et digne toujours. Il faut tant que je retienne ma nature exubérante, que je combatte mon égoïsme et ma personnalité, que je sois vraiment toute à tous.

Ibid., 28 juillet 1910, p. 93:

Oh! Je n'en aurai jamais assez (renoncement quotidien), jamais de trop grand, je le sais bien.

Je tirerai donc profit, doucement et joyeusement, de toutes les personnes et choses qui me contrarieront.

Je suis très tenace dans mes idées; je les sacrifierai immédiatement à celles de mes supérieures, et dans les autres cas, si j'entrevois un bien et que mes soeurs ne soient pas de mon avis, je tâcherai d'avoir pour elles beaucoup de condescendance.

Me renoncer, mourir à moi, à mes aises, à mes satisfactions, à mes volontés, à mes goûts, voilà un champ bien vaste, où je trouverai le secret de ma sanctification, et où je n'aurai jamais crainte d'excéder et de gêner personne.

78 Interview d'une religieuse de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-L-29:

Mère Saint-Thomas lui a raconté l'anecdote suivante:

Une élève lui avait apporté un bouquet de fleurs et n'ayant pas reçu de remerciement de Marie d'Aquin lui avait demandé si elle l'avait, en effet, reçu. Il est arrivé que l'on avait déposé le bouquet dans la chapelle sans dire à Marie d'Aquin que ce cadeau lui avait été offert.

79. Interviews des religieuses dominicaines, 1973: Victoria Hardy, DM-M-15; Marie Antonin Caron, DM-M-4; Marie-Blanche Laflamme, Sabattus, 16 janvier 1973, DM-M-18; Marie de l'Eucharistie, Lourdes, 1er octobre 1973, DM-M-30.

Interviews d'élèves, 1973:

Sr. Mary Gonzaga, DM-M-32; Aurore Paré, DM-M-29; Charlotte Michaud, Lewiston, 15 janvier 1973, DM-M-25; Bertha Marcotte, DM-M-24; Mlle Toutain, Lewiston, 16 janvier 1973, DM-M-35.

80. MST, carnet intime, 27 juillet 1907, p. 82.

81. Idem, un cahier avec une quinzaine de ces compositions.

82. Interview de Soeur Victoria Hardy, Valleyfield, 3 janvier 1973, loc. cit.

83. Ibid.

84. Interview de Sister Mary Gonzaga, Portland, 19 janvier 1973, loc. cit.:

A Sister of Mercy, that's what I want to be, a Sister of Mercy, do works of mercy, go out among the people.

[...]

I pity these girls; I wish I could do something for them, I can't do that.

85. MST, carnet intime, retraite du 17 au 27.. juillet 1907, p. 77-81.

Ibid., 1er août 1906, p. 111:

Si nous savons parler à Dieu, nous saurons aussi parler aux hommes, étudier, faire du bien, enseigner...

86. Ibid., 10 octobre 1905, p. 64-65.

87. Ibid., 12 mars 1907, p. 74-75.

88. Ibid., 17 août 1910, p. 113.

Ibid., 1er janvier 1905, p. 60:

Frappez, si vous le voulez, mais donnez-moi le courage et l'amour. Je m'appuie sur vous, je me donne à Vous, j'espère en vous et bien que je sois la plus misérable des créatures, vous ne pouvez pas m'abandonner. [...] Je ne veux pas me plaindre, ne pas me justifier, ni en pensées, ni en paroles, mais vous laisser agir, sachant que tout est bon, tout est bien venant de Vous. J'espère en Vous.

Ibid., 27 janvier 1907, p. 73:

Je recommence avec courage et amour, donnant à N.S. tout mon coeur, toute ma confiance.

Ibid., retraite de 1910, p. 95:

Mon Dieu, parlez-moi encore, j'attends tout de vous!

89. Idem, trois petits poèmes où elle exprime son amour pour le père Gill, DM-C-1.

90. Idem, pacte d'amitié entre MST et le père Gill.

91. Idem, poème dédié au père Gill, 2 octobre 1912, DM-C-1:

Plus je sens ta bonté, plus je veux être bonne
Plus je te sens m'aimer, plus j'aime le Sauveur.
Qui donc le comprendrait autour de nous? Personne
Seuls nos anges gardiens sauront notre bonheur.

Ce bonheur vient d'En-Haut, jouissons-en, mon frère,
Mais que ce soit pour Dieu plus encore que pour nous.
Je n'ai qu'un grand désir, moi, malgré ma misère:
Être sainte avec toi, le suivre, Oh! que c'est doux!

Mon âme pour toujours à ton âme est unie.
Fais-moi porter tes croix, je le veux, promets-moi!
De la petite soeur bien changée est la vie.
Merci, frère chéri! Je t'aime! Souviens-toi.

92. Il s'agit de l'enquête canonique que Marie d'Aquin aura à subir après son arrivée à Ottawa en 1914.

93. Interviews avec les religieuses de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-L- .

94. Interview de Marie-Thérèse Hervé, Riberac, 29 septembre 1973, DM-M-16.

95. Interview d'une religieuse de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-L-8.

96. MST; carnet intime, retraite 1910, p. 95.

97. Ibid., 28 juillet 1908, p. 85.

Ibid., retraite de 1910, p. 93-94:

La pratique parfaite de mes saintes règles.
Voilà ce qui doit me guider ici-bas et me juger
à l'heure de la mort.
Voilà la barrière qui me préserve des mille
écarts de la nature.
Voilà l'expression vivante de la Volonté de Dieu...

Je serai donc de plus en plus fidèle à vivre dans la dépendance de mes saintes règles, à m'inspirer du conseil de mes supérieures, et à me soumettre à toutes les recommandations particulièrement en ce qui regarde mes classes.

[...]

Je veux aimer mes Mères et Soeurs, et le leur prouver par une douceur inaltérable, la complaisance, les égards, l'indulgence à l'occasion de leurs petits travers, l'attention à diminuer ou supprimer ce qui les offense en moi.

Ibid., retraite de 1909, p. 89:

Au parloir n'entretenir aucune relation qui n'aurait pas pour but un bien surnaturel.

Prier beaucoup pour mes supérieures, mes soeurs, notre Ordre, mes enfants, les personnes que j'aime...

Don perpétuel à ma communauté; de la charité, de l'esprit du coeur et des manières.

Ne jamais faire ni écouter aucune critique, aucune remarque désagréable.

98. Interview de Soeur Marie de l'Eucharistie, Lourdes, 1er octobre 1973, loc. cit.

99. MST, carnet intime, 30 janvier 1909, p. 86-87.

100. Directoire de la prieure, p. 32.

101. Directoire de Nancy, p. 61.

102. MST, carnet intime, 27 janvier 1907, p. 71-72.

103. Interview de Soeur Marie-Blanche Laflamme, Sabattus, 16 janvier 1973, loc. cit.

Si vous aviez des idées avancées, vous manquez de jugement.

104. Interview de Soeur Victoria Hardy, Valleyfield, 3 janvier 1973, loc. cit.

105. Mère Marie Emmanuel à MST [Namur], 21 juillet 1913, DM-J-416:

C'est bien, en effet, une tentation à laquelle vous cédez, pauvre enfant. L'Eglise a toujours admis qu'on change d'Ordre ou de congrégation avec la permission des autorités compétentes pour passer dans un ordre plus austère [...] Vous voulez changer pour une plus grande liberté, non pour une plus grande perfection de vie religieuse: ne sont-ce pas des impulsions de la nature et peut-on attribuer aux inspirations de l'Esprit-Saint une pareille détermination?

Vous cédez à des illusions; par l'humilité et l'abnégation de vous-même vous auriez pu faire tout le bien que vous rêvez, vous en aurez fait beaucoup plus et vous l'auriez mieux fait.

Je ne vous juge pas cependant, ma pauvre fille, je ne vous condamne pas; vous êtes victime de votre imagination et d'un défaut de jugement dont vous n'avez pas conscience et auquel seul une humble et (?) obéissance aurait pu remédier. C'est une profonde compassion que j'éprouve et il s'y mêle une douloureuse inquiétude pour l'avenir, non pour un avenir prochain, votre nature va commencer par se trouver plus à l'aise et votre âme plus dilatée, mais qu'en sera-t-il dans quelques années.

[...]

Je vous parle, mon enfant, comme si votre détermination était irrévocable parce que vous me la montrez telle. Si pourtant, pendant l'attente que vous devez subir une lumière plus vraie venait à vous éclairer, une touche de la grâce se faisait sentir à votre coeur pour donner une autre impulsion à votre volonté, ne craignez pas de revenir en arrière, mes bras et mon coeur vous seraient ouverts et je ne vous demanderais rien autre chose que ce que je vous ai demandé à la visite canonique où je ne crois pas avoir eu des exigences excessives...

106. MST, carnet intime, visite canonique 1911, p. 96-97.

107. Coutumier de Nancy, chapitre VI, no 5:

Si quelqu'un envoyait des lettres ou quelque autre écrit en cachette et sans permission ... elle

ne prendrait pas sa réfection à table avec les autres, mais à terre au milieu du réfectoire; et on lui donnera du pain et de l'eau, à moins que la Prieure, par miséricorde ne lui fasse donner quelque autre chose. Nulle soeur n'osera s'entretenir avec elle. Elle ne recevra point le baiser de paix; elle ne sera point marquée pour aucune office à l'église ni on ne lui commettra aucune obéissance tandis qu'elle fera cette pénitence.

Ibid., p. 25:

Lorsque les soeurs rencontreront dans la maison des personnes séculières, des ecclésiastiques ou des religieux, elles s'éloignent s'il est possible [...] dans le cas où elles auraient été obligées d'entrer en conversation, elles en rendront compte à la Prieure le jour même.

Ibid., p. 56:

En se rendant au parloir quand elle y est appelée, une vraie Dominicaine se souvient que, comme St Paul, elle doit être crucifiée au monde et le monde doit être crucifié pour elle.

- en ne faisant aux usages et aux maximes du monde aucune concession contraire à l'obéissance ou à l'esprit de sa sainte vocation.
- le monde doit être crucifié pour elle en ce sens qu'il doit lui en coûter de paraître et d'avoir à s'entretenir avec des séculiers.
- Elle ne perdra pas de vue que les gens du monde sont fort sévères à l'égard des personnes consacrées à Dieu. Elle aura à coeur d'édifier par sa gravité, son attitude simple et digne, l'aménité de ses manières ainsi que par ses paroles pleines de bienveillance de la charité.

108. Interview d'Aurore Paré, Lewiston, 15 janvier 1973, DM-M-29.

109. Père Thomas Gill, lettre de recommandation, juin 1914, SC.16:

Sr. Marie d'Aquin with several young persons known to me are anxious to work in places where

there is a great need of religious instruction among the children. I am convinced that they can do a great deal of good for souls and help build poor parishes, if they are only given a chance and permission to undertake such excellent work.

It is a mission that should meet with the approval of all who are anxious to see the extension of holy Mother Church.

Une deuxième version:

Sr. Marie d'Aquin has been known to me for several years and I have always found her to be a good and zealous religious.

She and several other pious persons are anxious to consecrate themselves to God in teaching school where there is a great need of Catholic instruction among the dear Lord's little ones, and I cannot but approve them.

110. MST à Monseigneur Richard Walsh, Lewiston, 8 juillet 1913, SC. 3.

111. Idem, à Mother Vincentia, Ottawa, 26 février 1915, SC. 35.

112. MST à Monseigneur Richard Walsh, Lewiston, 8 juillet 1913, loc. cit.

113. Ibid.

My Lord,

It is after a long time of reflection, prayer and suffering that I have resolved to take the definitive step that I am taking now. You are, Monseigneur, the representative of God and of His Holy Church on earth, and, with a soul full of reverence, submission, filial confidence, I come to beg you to use your power and authority to dissolve my membership with the Dominican Sisters of Lewiston, Me.

My reasons for such a distressing demand are numerous; However, they could be resumed in a single one: our ideas are too different. Ever

since we came to America, a misunderstanding exists between us. The Mothers and Sisters want to keep their French ways of doing good, and bitterly criticize all that is American. I, on the contrary, always tried to adapt my views and manners to the people I had to work for. I have found it more successful, and it seems to me that we are not religious to enjoy a peaceful and quiet life in a big convent but to accomplish all the good that is in our power, for the glory of God and the salvation of souls. It would be true in all countries, but especially in this country of America where our Holy Catholic Religion needs so many workers.

Monseigneur, I will not tell you of the vexations, rebukes and suspicions I bore for nine years on account of what they call my "American ideas". They have done it with a good intention, and they also have been good to me in many ways; they charitably excuse me in saying that my judgement is wrong because it is so "American"! I always tried to keep at peace with them and to lead a good religious life, renouncing myself and carrying my Cross with Our Lord.

But the recent visit of our Mother General has made me realize how false is my situation in this community. There is no doubt: I have to take their spirit or [sic] to breake away from them. Long and fervent have been my prayers to have light and to know the Will of God. I would have been pleased to see our Community accept a few new foundations in your diocese - I am told that there is a great need for Catholic schools in many places, but such work does not seem to be according to the spirit of the Community for the present: the American spirit must always be guarded against.

The Rd. Mother Vincentia, Prioress General of the Dominican Congregation of Columbus, Ohio has offered me a kind and generous hospitality, which, with your Lordship's permission, I will accept as I do not wish to return to the world, and do not see how I could be of any use here separated from my community, although I would like very much to remain in the State of Maine where I have spent many pleasant days, and where so much good can be done.

Monseigneur, may I hope that you are going to give my case consideration? You do not know me, but Rd. Father Gill, my confessor and spiritual guide, may tell you that I am not acting through a spirit of rebellion or independence.

Not only I humbly beg you to exercise your authority in my favour, but I dare to solicit for the future your high protection.

It is also important for me to add that if I am allowed to leave the Convent of Lewiston, it should be decided soon on account of the Sister who probably shall be sent from Europe to take my place as a teacher.

I put my request under the patronage of the holy pioneers who, three hundred years ago, brought to our State of Maine, the blessings of our Catholic faith.

Believe me, Right Reverend Monseigneur, your faithful and respectful child and servant in Christ.

Sister Marie d'Aquin

CHAPITRE III

LA PERSONNALITE SPIRITUELLE DE MERE MARIE D'AQUIN PENDANT LA FONDATION DE L'INSTITUT JEANNE D'ARC (1914-1919)

1. Partie pour fonder

Les archives de la Congrégation romaine de Saint-Dominique contiennent une brève mention du départ de Marie d'Aquin: "partie pour fonder" y lisons-nous¹. Cette entrée ne date pas de 1913 mais bien de 1917 - à la suite de sa sécularisation - car, au moment du transfert de Lewiston à Columbus, Marie d'Aquin sait seulement qu'elle veut créer une oeuvre; elle ne sait pas encore quelle forme concrète prendra son idéal. Elle sait aussi qu'elle veut faire communauté mais elle ne peut imaginer qu'elle fondera une congrégation tout à fait nouvelle et autonome.

Elle quitte Lewiston pour évangéliser les Américains en se faisant Américaine². Face à son option, nous posons les questions suivantes: n'aurait-elle pas pu répondre à cet appel en s'engageant d'une manière définitive dans la communauté de Columbus? Elle ne pouvait plus supporter le cloître, même pas un cloître américain³! Elle se voyait missionnaire; c'est précisément pour cette raison qu'elle changeait d'orientation. Mais alors, pourquoi n'est-elle pas entrée dans une congrégation "active" non-dominicaine? Son attachement à l'Ordre était trop fort pour qu'elle puisse envisager une autre appartenance⁴; d'ailleurs, ces congrégations lui

paraissaient sans doute très limitées, dans leur apostolat, à des oeuvres dites "traditionnelles"⁵. Marie d'Aquin voulait se faire missionnaire ... et pionnière.

Le plan apostolique reste flou, soumis aux vicissitudes des événements et des décisions ecclésiastiques. Il y a d'abord un projet de mission dans l'ouest américain en collaboration avec quelques jeunes filles de Lewiston⁶. Ensuite, il y a un projet semblable pour le diocèse de Montréal, rendu plausible par l'entremise du père Gill et de Marie-Louise Marion, ancienne compagne dominicaine de Lewiston⁷ et nièce du chanoine Campeau. Celui-ci met Marie d'Aquin en contact avec Monseigneur Bruchési, archevêque de Montréal⁸. Enfin, viendra le projet de l'Institut Jeanne d'Arc d'Ottawa⁹. Dans ses lettres à Sister Damian, Marie d'Aquin parle toujours à la première personne du pluriel, indiquant par là la présence de collaboratrices¹⁰. Pourtant, le 30 septembre 1914, elle arrive seule à Ottawa; elle a dû perdre ses compagnes en cours de route¹¹. Etant donné que les autorités l'auront admise au diocèse pour fonder une communauté, elle accueillera dès le 2 octobre une première aspirante¹².

Malgré toutes les difficultés qu'elle aura à former une communauté religieuse, Marie d'Aquin ne regrettera jamais son départ de Lewiston. Lorsque, au cours de l'enquête canonique, elle verra sa présence à Ottawa compromise, elle

songera à un retour à Columbus¹³, ou même à une entrée chez les Dominicaines d'Adrian¹⁴ ou de Sinsinawa¹⁵, mais jamais à la réintégration dans la communauté de Nancy¹⁶. Donc, dans un sens, nous pouvons dire que, dès 1913, Marie d'Aquin est vraiment "partie" et partie "pour fonder".

2. Emergence d'une personnalité apostolique

Entre juin et septembre 1914, Marie d'Aquin mène une vie de "juif errant", pour employer sa propre expression¹⁷. Elle parcourt la route Columbus - Montréal - Mont-Laurier - Boston - St-Hyacinthe - Ottawa, Montréal - Ottawa. Comment se sent-elle "en liberté"? Dès son premier voyage (l'été précédent, Lewiston - Montréal - Columbus), elle éprouve à la fois de la nostalgie pour le régime conventuel et du plaisir à circuler "dans le monde". Elle s'y comporte avec naturel et dignité¹⁸. C'est à cette époque de ses pérégrinations que nous décelons deux traits de sa personnalité sur lesquels se greffera son "esprit apostolique": le charme et l'audace.

Le charme est en soi indéfinissable. Marie d'Aquin, qui attache beaucoup d'importance à cette qualité humaine, réussit à en esquisser une description:

Tout ce qui charme ici-bas doit posséder ces deux qualités qui n'en font qu'une: l'harmonie et

l'amour. [...] Dans la vie ... il faut pour être heureux et faire du bien vivre en harmonie avec nos frères par la vérité et par l'amour¹⁹.

Le charme attire parce qu'il reflète une harmonie. L'harmonie est ce à quoi l'homme aspire puisqu'elle est le triomphe de l'amour, et qu'est-ce qui peut attirer autant que l'amour? Le triomphe de l'amour signifie que la personne a découvert le sens du bonheur qui s'incarne dans les relations vraies avec l'Autre et les autres. Une deuxième parole nous intéresse par le lien qui se fait entre l'éducation et le sens chrétien de la charité. Dans un récit fictif de la Revue Jeanne d'Arc:

Il émanait d'elle une séduction à laquelle les âmes les plus repliées ne résistent pas (ce que la seule courtoisie mondaine ne peut faire)... l'éducation alliée au sens chrétien de la charité la réalise²⁰.

Education veut dire développement des capacités de la personne. Tout ce qui est digne chez elle peut être transformé dans l'amour par l'Esprit. La citation fait ce lien, à notre avis, et le charme humain qui attire devient séduction de Dieu ... Dieu attirant l'autre à travers le charme de telle personne. Nous rejoignons la logique de l'Incarnation. Bien sûr, si le charme ne fait pas l'apanage du chrétien, il appartient en tout cas à celui et à celle qui, dans l'amour, est parvenu à un certain degré d'harmonie. Marie

d'Aquin possède ce charme; les témoins - amis ou adversaire - s'accordent là-dessus. Elle veut plaire, rendre les autres heureux et être aimée d'eux. Ce charme enfante la joie de servir: "Savoir qu'il est des coeurs qui sentent que nous leur avons été utiles et que nous leur avons fait du bien, c'est assez pour la raison d'être de notre existence, c'est assez pour notre bonheur"²¹. Son charme contribue, dès le début, à sa réussite missionnaire. Ce mélange de simplicité enfantine alliée à la lucidité courageuse gagne la sympathie des Monseigneurs Bruchési, Brunet et Gauthier, gagne - exploite plus difficile encore - celle de Mademoiselle Aubry et des fondatrices laïques du foyer de l'Institut Jeanne d'Arc²².

L'audace avec ses implications de risque et d'imagination caractérise également Marie d'Aquin. Nous le voyons très bien par les gestes qu'elle pose à l'époque. Elle sait se débrouiller, dépasser les cancans, arriver à ses fins, celles qu'elle discerne comme la volonté de Dieu. Les gens la qualifient souvent d'intrépide.

Ceci nous amène à noter que si Marie d'Aquin fait preuve de charme et d'audace, elle fait preuve surtout d'une attention à la Parole de Dieu, tout comme au temps de son enfance²³. Cette écoute, en effet, transforme et intériorise

ses traits naturels. Elle s'acharne à trouver une mission mais dans son engagement se trouve un dégagement sain et évangélique. Par exemple, lorsqu'elle attend le retour de Monseigneur Bruchési à Montréal, elle écrit à Sister Damian:

Si nous ne sommes pas admises au diocèse de Montréal, nous tâcherons d'entrer dans celui de Burlington. J'ai déjà en mains une lettre de recommandation pour l'évêque. Chère Soeur, je vous en supplie, priez pour moi. Je désire par-dessus tout demeurer docile à l'action de Dieu, de ne rien faire, de ne rien dire; je veux attendre patiemment dans le calme; je veux agir avec prudence à la suite d'une réflexion et d'une prière. Je ne vous surprendrai pas si je garde silence durant les jours et les semaines à venir. Cette période revêtira une telle importance pour moi²⁴:

Elle éprouve le désir sincère que se réalise en elle le dessein d'amour de Dieu. Nous remarquons l'équilibre et la maturité de son écoute: savoir se laisser faire et en même temps savoir agir, d'un agir qui concrétise une réflexion et une prière. Puis, une fois la volonté de Dieu discernée, voici quelle est son attitude verbalisée dans une autre lettre à Sister Damian à son arrivée à Ottawa:

Priez pour moi, chère Soeur. Ma vie ne sera pas facile; je sens déjà le fardeau peser sur mes épaules. Notre-Seigneur portera la croix avec moi et je porterai Sa Croix avec Lui. Que tout soit pour Sa gloire, le salut des âmes et ma sanctification personnelle, voilà ma seule prière²⁵.

Consciente des implications du nouveau projet, elle puise sa force dans l'intimité amoureuse avec le Christ, intimité où l'un se donne à l'autre, où l'un porte le fardeau de l'autre. Son Dieu - elle le dit implicitement - est un Dieu vulnérable "ayant besoin" de l'amour des hommes. Ce Dieu proche, kénotique et tout-puissant à la fois, elle le connaît et essaiera de le faire connaître.

Marie d'Aquin débute son apostolat dans l'enthousiasme. Elle croira toujours à l'importance de l'enthousiasme pour l'apostolat, puisqu'il "donne une nouvelle signification aux choses qui, sans lui, seraient ingrates et peu intéressantes"²⁶. Si la nouvelle directrice de 1914 vibre d'enthousiasme, elle vibre encore plus d'action de grâces: "La Providence a été bien bonne pour nous et l'oeuvre que vous avez fondée rencontre beaucoup de sympathie. Pour moi, je me sens chaque jour l'aimer davantage"²⁷, dit-elle à Monseigneur Brunet. Et plus tard:

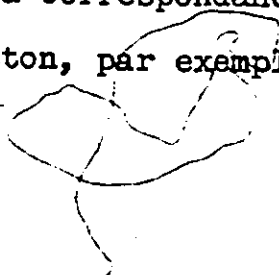
La preuve que la main de Dieu est sur nous, c'est qu'à peine une jeune fille vient-elle à partir, une autre se présente immédiatement pour lui succéder; et lorsque nous allons au fond des choses, nous trouvons que la Providence a tout conduit et tout arrangé pour le mieux²⁸.

C'est cette conscience de l'action de Dieu dans les événements qui fonde son élan dans la joie.

La présence pleine de charme et d'audace de Marie

d'Aquin à l'Institut ressuscite le foyer moribond²⁹. Elle aime l'activité débordante, elle aime conduire ses affaires. Ce qu'elle avait tant désiré dans l'obédience pour Bordeaux, elle le reçoit ici au centuple³⁰. La voir à l'oeuvre nous fait comprendre que l'engagement dans l'Institut s'avère l'éclosion d'une grâce reçue au terme de la longue recherche dominicaine qui se résumait en cette interrogation plus ou moins explicite: comment vivre d'intimité avec Dieu si on ne se fait pas proche des autres avec toute notre humanité que Dieu a glorifiée dans l'Incarnation? L'Institut Jeanne d'Arc marque dans le temps cet équilibre, cette unicité de l'amour de Dieu et du prochain que Marie d'Aquin n'avait pas saisie dans ses jeunes années où l'introspection l'avait dominée et repliée sur elle-même. Puis Lewiston, en particulier, nous paraît, avec un recul, comme la formation pour la mission: l'enseignement en classe et en cours privés, l'aide sociale aux jeunes filles, l'expérience de conflits linguistiques et ethniques³¹, sans oublier la valeur de maturation de ses grandes souffrances morales et spirituelles³².

Marie d'Aquin se montre humble dans ses relations avec les autres. Dans sa correspondance de 1913 - 1914 avec une jeune fille de Lewiston, par exemple, nous découvrons



une note à souligner: à part les conseils et l'encouragement qu'elle lui offre, Marie d'Aquin la remercie de son affection et de sa confiance; elle lui exprime son désir d'être fidèle à son amitié³³. En effet, malgré son emploi du terme d'usage, "faire le bien", il y a chez Marie d'Aquin une absence totale de maternalisme et de condescendance dans ses rapports avec ceux qu'elle sert. Elle veut "être avec" l'autre avec tout ce qu'elle est, y compris son besoin d'affection. Nous désignons cette attitude du terme contemporain: solidarité.

3. L'Apostolat de la solidarité par l'accueil universel

L'apostolat de solidarité de Marie d'Aquin ne consiste pas seulement dans de bonnes oeuvres, pas même d'abord dans celles-ci:

Mais l'apostolat chrétien ... ce n'est pas la fièvre des occupations, ni l'emballlement des petites réunions ... c'est le sacrifice ignoré souvent, souriant et calme toujours; c'est l'action tranquille et persévérante; c'est le don de soi sans attente de retour; c'est le pas à pas de chaque instant à travers la contradiction patiemment supportée, la souffrance humblement cachée, jusqu'à la mort chrétien-ment acceptée³⁴.

Ce texte est corroboré par plusieurs autres, en particulier par celui de 1942 qui démontre la continuité de sa pensée:

Quand Jésus se donne à nous à un tel prix, pouvons-nous hésiter à nous donner à Lui et nous sacrifier pour tous? ... Comme Lui, avec Lui et pour Lui, travaillons, enseignons, prions, vivons Dieu et mourons pour continuer l'oeuvre de Sa Passion et sauver les âmes³⁵.

D'abord, nous voyons ici que l'apostolat embrasse toute la vie vécue humblement dans la simplicité; en d'autres mots, il s'agit de vivre la condition humaine en chrétien. Dans cette perspective, même la mort devient apostolat. En 1920, elle résume sa pensée: "Servir, c'est se donner à la manière de Dieu"³⁶.

Son attitude de solidarité se traduit concrètement dans un accueil inconditionnel de l'autre et, dans le foyer de l'Institut, elle fait toujours de la place, si ingénieuse est-elle dans son hospitalité. Plus significatif encore; elle ne refuse aucune catégorie de gens. C'est ici la grande orientation qu'elle donne au foyer qu'elle n'avait pas elle-même fondé: l'universalité:

L'Institut Jeanne d'Arc est né et a grandi dans la paroisse canadienne de Notre-Dame; il a été soutenu par des demoiselles canadiennes, encouragé par une partie de la population canadienne; il respectera et honorera toujours son origine. Quant au champ de son apostolat, il a toujours été, il est et restera catholique, c'est-à-dire, que toute bonne jeune fille de n'importe quelle nationalité y est bienvenue et traitée comme l'enfant de la maison. N'est-ce pas l'idéal, et ne vaut-il pas mieux vivre en frères, dans l'union et la paix, que de nous dénigrer et jalouser les unes les autres parce que nos parents ont eu le malheur de ne pas appartenir au même pays³⁷.

Rappelons-nous qu'elle écrit dans un milieu fermé qu'est la communauté catholique canadienne-française; elle écrit aussi dans un climat de tension ethnique qui oppose catholiques et protestants, Irlandais et Français³⁸. Elle écrit en pleine guerre mondiale où sont engouffrés son frère, plusieurs membres de sa famille et toute sa patrie³⁹. Marie d'Aquin s'insurge contre la discrimination et les préjugés; elle ne peut pas les tolérer. Etudions un de ses poèmes de l'époque, le poème qui s'intitule "Fraternité"⁴⁰.

Je suis ton frère en Dieu; sur le mont du Calvaire
Le Sang de Jésus-Christ pour nous tous a coulé;
Mais si tu vis le jour plus loin que la frontière
Par moi, ton ennemi, tu peux être immolé.
[...]

Je suis ton frère en Dieu, mais si l'antipathie
Me sépare de toi, je ne te connais pas;
A toi mon froid regard et ma parole aigrie,
Mon sourire moqueur à tes moindres faux pas.

Les différences de dons, de langue, de tempérament et de nationalité divisent, hélas, les hommes au lieu de les unir dans une saine diversité; pourtant, ils sont frères en Dieu qui est Père:

Homme, c'est là ta voix... Et le Père céleste
N'apaise même pas l'humble roseau froissé.
Il panse de ses mains la blessure qui reste
Quand le souffle du mal sur une âme a passé.

Il manifeste Son amour dans le mystère de la ~~la~~ rédemption
en Son Fils, Jésus, mystère qui s'actualise sans cesse:
"Hommes qui goûtez tous la divine clémence" ... Comment

peuvent-ils ne pas désirer grandir dans la bonté plutôt
que dans la colère? Comment ne pas vivre pour les autres
comme Dieu "vit" pour ses enfants:

[...]
Soyez frères, vivez pour le bonheur d'autrui;
Réservez-vous l'honneur non pas de la vengeance
Mais d'être toujours bons ... demain plus qu'aujourd'hui.

Marie d'Aquin ne demande pas la négation des différences entre
les hommes. Elle demande l'unité dans la diversité, l'unité
de l'amour fraternel qui porte le fruit de l'amitié:

Epargnez donc le sang et du corps et de l'âme,
Et que tous ces grands mots: race, langue, parti,
Tout en restant sacrés se changent à la flamme
De l'amour fraternel en ce doux nom: Ami.

On accueille tout le monde dans son coeur et dans
les circonstances concrètes du quotidien. Quelles qualités
revêtent cet accueil? D'abord la bienveillance:

Etre bienveillant, c'est avoir une attention
générale à être bon, à croire aux autres et chez
les autres le bien plutôt que le mal.

[...] On se souvient toujours d'un mauvais
et d'un bon accueil; on dirait que ces paroles
du premier abord sont comme la clef qui ouvre
ou ferme le coeur⁴¹.

Qui ne voudrait réaliser le plan divin de
bonté et d'amitié entre les frères? Allons à
tous la bienveillance dans l'esprit et le sourire
sur les lèvres et le coeur sur la main⁴².

L'accueil a comme but d'ouvrir les coeurs à l'amour. Chaque
geste d'accueil sert le plan divin d'unité entre les hommes.

La joie caractérise aussi l'accueil puisque l'accueil
authentique communique nécessairement la joie. Mère

Saint-Thomas en parle en 1930: "La joie active est celle qui crée de la joie autour de soi, la répand comme un parfum, comme un enchantement"⁴³.

Il reste que l'accueil n'est pas facile; il doit jaillir de tout ce qui dans la vie constitue effort de dépassement de soi. Avec lucidité, elle remarque:

Nulle part rien n'est parfait, et partout nous devons être source de vie dans un milieu imparfait. Il ne se créera pas de milieu pour nous; c'est nous qui par une influence très délicate, pourrons le transformer un peu, ou plutôt, en transformer quelques éléments⁴⁴.

Même la mortification doit nourrir l'accueil; toutefois, il ne s'agit pas de n'importe quelle conception de l'ascèse; sur ce point, Marie d'Aquin montre son originalité par rapport aux idées de son époque:

... nous voudrions prêcher une mortification souriante qui sait se mouvoir dans une atmosphère joyeuse, une mortification dont le résultat serait non de nous éloigner des autres et de les éloigner de nous, mais de leur faire sentir aimable et attirant le joug de la vertu, une mortification qui tout en se pliant sous les chaînes apprécie et réalise chaque jour d'avantage le mot de St. Paul: "Où est l'Esprit de Dieu, là est la liberté"⁴⁵.

L'accueil de Marie d'Aquin se transmue surtout en compassion, car on est vraiment "avec l'autre" lorsqu'on se rend présent à sa souffrance. "Peut-on voir de près la pauvreté, la misère sans se sentir un grand besoin de donner et de se donner? Je crois que cela est impossible"⁴⁶.

Dans l'accueil, Marie d'Aquin pose, somme toute, un geste de communion et elle résume en poésie son rêve "d'être avec" jusque dans le creux de l'existence humaine⁴⁷.

Un jour, j'ai contemplé tout le monde des âmes,
Les saints et les pécheurs, les grands et les petits,
Les sceptiques railleurs, les coeurs brûlants de flammes,
Les morts vivants, au désespoir réduits.

Et d'En-haut m'est venu comme un appel sublime:
"Pour eux tous, donne-toi; pour eux tous, vis et meurs.
"Marche comme le Christ vers le bas, vers l'infime,
"Pour l'élever au prix de tes douleurs".

Le rêve s'est formé, je le cache en moi-même,
Non dans la froide nuit du lugubre tombeau,
Mais dans un ciel riant, où le soleil que j'aime
Fait resplendir le bien, le vrai, le beau.

La note d'universalité est frappante, celle de la vocation aussi. Marie d'Aquin se sent appelée à vivre et à mourir pour tous, plus précisément, à "descendre aux enfers" avec le Christ, à descendre dans les profondeurs de l'énigme humaine afin que la vie jaillisse pour tous. Et de crainte, penserait-on, que ce rêve soit taxé de morbidité, elle explicite son intuition. Sa communion aux autres dans le creux du mystère se réalise dans la vraie joie d'une poursuite du bien, du vrai et du beau. Elle rejoint ses frères en assumant le défi de son propre quotidien. Ce poème est un acte d'espérance. Marie d'Aquin veut vraiment faire de sa vie une démarche pour aviver l'espérance dont la source est la foi en Jésus-Christ. A travers les déboires de

l'enquête canonique, à travers le brouhaha des activités du foyer, voilà où se situent les réflexions de Marie d'Aquin.

Le désir de Marie d'Aquin d'être avec tous jusque dans la douleur, afin que monte au coeur des hommes l'espérance en Dieu, devient tellement le but de sa vie que nous devons poursuivre notre réflexion sur ce thème à partir d'un autre poème qui, dans son ensemble, illustre la compassion de Marie d'Aquin⁴⁸.

Je voudrais par le monde errer comme un esprit,
Et pouvoir mesurer tous les besoins des âmes;
De celles que tout lasse et que le bonheur fuit,
Pauvres fleurs sans parfums, pauvres foyers sans flammes.

Toute souffrance l'émeut, le désespoir surtout:

Et parmi tous ces deuils j'aimerais rencontrer
Celle qu'aigrit ainsi la plus dure souffrance,
Celle qui laisse au flot le soin de l'emporter,
Qui ne garde plus rien, pas même l'espérance.

Que faire devant la souffrance humaine?

Je ne chercherais pas dans nos humains propos
Ce qui peut apaiser cette douleur sans trêve;
Un étrange mystère enveloppe ces maux.

Nous notons dans ces versets l'humilité: la douleur de l'autre dépasse ses forces et ses capacités de solution.

Nous notons aussi le respect, corollaire de l'humilité: elle se tient révérentiellement devant le mystère de celui, de celle qui souffre. Ce respect s'avère-t-il le fruit de ses propres luttes contre le désespoir?

Au souffrant Marie d'Aquin offre le Christ. Ce poème a l'avantage de nous montrer qui est le Christ de son apostolat, celui qu'elle veut annoncer.

En désignant le Christ, je lui dirais: "Ma soeur,
Au nom de ton salut, lève les yeux, regarde!
Est-il une douleur semblable à sa douleur?
Est-il une brebis qui ne soit en sa garde?

Lève les yeux sur lui, regarde-Le, Lui seul!
Il est l'amour immense et la miséricorde;
Il ranime le mort glacé sous un linceul,
Il n'est pas de pardon que sa bonté n'accorde.

Le Christ de son apostolat est de façon inconditionnelle l'amour, la miséricorde, la vie. Il est tellement amour, miséricorde et vie, qu'Il souffre.

Marie d'Aquin voit l'autre, si abîmé soit-il, comme un rayon de la divinité: la dignité de la personne quel que soit son état c'est d'être l'image de Dieu. Chaque être a donc du prix aux yeux de Dieu; il doit en avoir alors aux yeux du chrétien. Dieu ne méprise personne, le chrétien non plus.

Ton âme est un rayon de sa divinité,
Il aime son ouvrage en toi, sa créature,
Il t'a promis la gloire et l'immortalité
Regarde-Le! Lui seul te rendra belle et pure!

Lorsque Marie d'Aquin offre le Christ, elle pose un acte de foi dans la capacité de l'autre d'accueillir la Parole. Sa foi en Dieu l'amène à croire en l'homme. Et le Dieu que prêche Marie d'Aquin est un Dieu si proche et si tendre;

L'Amour offert est si mendiant et vulnérable que les gens subiront l'attrait de cet Amour qu'elle porte en elle; ils tireront inspiration de sa présence. En effet, il s'agit de présence car Marie d'Aquin ne prêchera pas. Par son accueil apparemment si facile, la Parole passera.

La communion implique réciprocité. Elle aide ses frères et soeurs, mais aussi, elle se laisse aider par eux⁴⁹. Elle appelle cette réciprocité, l'amitié:

Qu'est-ce donc l'amitié? Parfois un vain nom comme tout le reste, mais quand elle est vraie c'est l'union des coeurs qui fait que notre vie n'est plus seule, c'est l'échange mutuel de procédés délicats qui prennent mille formes: pitié, patience, dévouement, encouragement, fidélité à toute épreuve⁵⁰.

C'est cela qu'elle veut être pour tous dans la mesure du possible; c'est cela qu'elle accueille de tout son coeur lorsque quelqu'un veut bien la lui offrir. Le sommet de l'apostolat serait alors l'éclosion de l'amitié: "Je vous appelle amis..." écho, nous semble-t-il, de cette parole de Jésus dans Jean (15:15). Il s'ensuit que l'abandon des amis crée la pire des souffrances. Elle la vivra dans sa vieillesse, mais à cette époque elle la vit déjà à cause de l'investigation canonique. Elle s'exclame dans un poème:

O toi qui soulevas tant d'amour et de haine,
Toi le Juste, le Saint, qui fus moqué, trahi,
Je crois qu'il faut bénir ta bonté souveraine
Lorsque tu nous prends tout, jusqu'au dernier ami⁵¹.

L'amitié revêt une telle importance que l'on peut pécher si on ne l'accueille pas, voire si on ne se dispose pas à l'accueillir. Au sortir de l'enquête canonique, Marie d'Aquin écrit un mot à une jeune fille qui lui demande conseil:

Tous, qui que nous soyons, nous sommes des êtres bien faibles et nous avons besoin de nous sentir aimés, consolés, compris. Cela ne déplaît pas à Dieu, au contraire. Il a béni cette union des douleurs, cette fusion des âmes pourvu qu'il en soit le centre et le but, et nous lisons dans l'Ecriture: "Malheur à celui qui est seul". On peut rester seul par égoïsme, parce que le "moi" a pris tant de place dans le coeur qu'on ne sait en faire pour d'autres. On peut rester seul par châtement, parce qu'on a refusé et méconnu les bonnes et solides amitiés que Dieu avait placées sur le chemin de la vie. On peut rester seul par doute et découragement, ce qui est synonyme d'orgueil.

Parfois aussi Dieu permet certaines épreuves où nous portons le fardeau de notre solitude, où ceux que nous aimions nous ont repoussés, et où notre âme est jetée dans l'aridité du désert... Mais au-dessus de la plaine désolée, il y a toujours la voûte bleue du ciel, et c'est là, chère petite amie, que je vous engage à porter vos regards. Je suis certaine que vous y verrez luire bientôt l'étoile de l'espérance, de la consolation et de la paix.

Il faut dire un dernier mot sur le thème de l'amitié: Nous sommes conscients que cette intuition et cette conviction sont nées de sa privation affective. Or, cette fragilité, l'Esprit l'a saisie pour incarner Son amour. Et elle, à son grand crédit, a accepté la transformation, les "périodes d'épreuves" pour accéder maintenant à cette grâce de l'amitié.

Au terme de sa carrière, Mère Saint-Thomas écrit
à une amie de Lewiston, Aurore Paré:

Il faut savoir se faire pauvre avec le
pauvre, riche avec le riche, croyant avec l'in-
crédule, savant avec l'ignorant. J'en fais
la belle expérience ici dans ma carrière reli-
gieuse depuis que je suis à Ottawa; j'ai eu à
fréquenter toutes sortes de monde, et, Dieu merci,
je les ai tous aimés et servis de mon mieux. Ils
l'ont bien senti et sont toujours pour moi de la
plus grande gentillesse et générosité. Que Dieu
les en récompense⁵³.

Ce texte a son intérêt. Il éclaire les deux dimensions fon-
damentales de "l'être avec"; d'abord, l'identification à
l'autre - "pauvre avec le pauvre" - puis, dans ce rapproche-
ment, l'humble offrande de son don - "la foi à l'incrédule".
Mère Saint-Thomas se montre ici très perspicace.

Etant donné qu'à cette époque la démarche aposto-
lique de Marie d'Aquin se fait d'abord auprès de la jeune
fille, soulignons sa pensée sur l'éducation:

"La plus grande charité, a dit Père Lacordaire,
c'est la charité de doctrine". A l'oeuvre du Foyer
se rattache donc celle de l'enseignement et tout
ce qui tend à développer l'être moral. Beaucoup
de jeunes filles ne se laissent entraîner au mal
que parce qu'elles n'ont aucune formation inté-
rieure, aucun moyen de résistance. Les instruire,
c'est éveiller la conscience de leur dignité, c'est
leur mettre à la main une arme de plus pour la
lutte de la vie. Nous donnons un grand soin à nos
élèves et sommes heureuses de les voir augmenter
de jour en jour⁵⁴.

Nous avons vu ailleurs que Marie d'Aquin croit à la culture
et au développement de toutes les facultés humaines. En 1916,

elle affirme: "Vivre c'est agir, c'est se servir des facultés intellectuelles et physiques que Dieu nous a données et les faire tendre à un résultat plus ou moins heureux, plus ou moins élevé"⁵⁵. Deux mots-clé ressortent de ces textes: dignité et vérité. Ses efforts éducatifs visent à aider l'autre à prendre conscience de sa dignité, car avec cette confiance en soi on peut affronter tous les dangers et tous les obstacles. Marie d'Aquin ne cherche pas à protéger les filles mais à les rendre autonomes, capables d'assumer la vie. Elle se montre non pas la mère mais l'amie qui encourage au défi de l'existence et qui assure un accompagnement.

De plus, Marie d'Aquin met ses propres talents littéraires au service de cette éducation: elle veut "répandre à l'aide de mes humbles livres de belles et grandes vérités que tant de gens ignorent toute leur vie et dont la connaissance, unie à la bonne volonté empêcherait tant de souffrances inutiles"⁵⁶. Dans cette citation, nous notons l'idée que l'accès à la vérité libère et nourrit le bonheur de l'homme. La vérité peut éliminer des souffrances parce que l'homme conscient de sa valeur dirige mieux son être, ses relations et les événements. Aussi, celui qui se nourrit l'esprit de vérité et le coeur de bonté vainc les forces du mal dans le monde. A vrai dire, Marie d'Aquin laisse percevoir une fois de plus que les appels de la vie chrétienne sont ceux de la vie "humaine". En aidant les autres à vivre leur humanité, elle croit les aider à vivre

l'Evangile; en les aidant à vivre l'Evangile, elle croit les aider à achever leur humanité. Nous sommes placés de nouveau devant l'Incarnation.

Pour terminer cette vue d'ensemble sur l'esprit apostolique de Marie d'Aquin, il est bon de recourir à un symbole poétique. Elle confiait un jour à une compagne que l'oeuvre d'un autre poète avait exprimé la quintessence de son idéal; il s'agit de House by the Side of the Road de Sam Walter Foss⁵⁷.

There are hermit souls that live withdrawn
In the place of their self-content;
There are souls like stars, that dwell apart,
In a fellowless firmament;
There are pioneer souls that blaze their paths
Where highways never ran -
But let me live by the side of the road
And be a friend to man.

Let me live in a house by the side of the road,
Where the race of men go by -
The men who are good and the men who are bad,
As good and as bad as I.
I would not sit in the scorner's seat,
Or hurl the cynic's ban -
Let me live in a house by the side of the road
and be a friend to man.

I see from my house by the side of the road,
By the side of the highway of life,
The men who press with the ardor of hope,
The men who are faint with the strife.
But I turn not away from their smiles nor their tears,
Both parts of an infinite plan -
Let me live in a house by the side of the road
and be a friend to man.

I know there are brook-gladdened meadows ahead
And mountains of wearisome height;
That the road passes on through the long afternoon
and stretches away to the night.
But still I rejoice when the travelers rejoice,
And weep with the strangers that moan,
Nor live in my house by the side of the road
Like a man who dwells alone.

Let me live in my house by the side of the road -
It's here the race of men go by.
They are good, they are bad, they are weak, they are strong,
Wise, foolish - so am I;
Then why should I sit in the scorner's seat,
Or hurl the cynic's ban?
Let me live in my house by the side of the road
And be a friend to man.

4. Des "frères" contre elle:
enquête canonique

Marie d'Aquin subit à cette époque la transformation la plus radicale de sa vie car c'est celle qui plante au creux de son être le grain de tout l'Evangile, c'est-à-dire cet unique amour de Dieu et du prochain. Elle lui permet d'exprimer cet amour dans un langage signifiant parce qu'incarné. Cette transformation s'accomplit à l'intérieur d'une épreuve morale d'une telle intensité que la personne ne peut en sortir que brisée ou grandie. Nous parlons de l'enquête canonique initiée par Monseigneur Gauthier sous la pression des Dominicains d'Ottawa. Pour évaluer à son juste poids le défi moral et spirituel inhérent à ce drame et la réponse de la fondatrice, il faut décrire le climat dans

lequel se déroula l'investigation. Quant à son évolution juridique, l'enquête formerait en elle-même une histoire passionnante. Mais ici, c'est le ton, l'esprit, l'attitude des personnes impliquées qui retiennent notre attention.

Dès avant l'arrivée de Marie d'Aquin à Ottawa et à la suite de sa rencontre avec le père Hage, provincial des Pères Dominicains, une correspondance débute entre celui-ci et le prieur du couvent d'Ottawa. Le 28 septembre, le père Hage écrit au père Langlais:

Mgr l'archevêque d'Ottawa a accepté Soeur Marie d'Aquin pour prendre charge, avec une compagne de Columbus, de l'Institut Jeanne d'Arc. Monseigneur a pris cette décision sans nous consulter, et à la vérité, il n'était pas tenu de le faire. Mais alors, nous ignorons tout, et je vous prie de veiller à ce que nous gardions la seule attitude qui convienne en pareil cas, l'attitude négative. Cependant, si Soeur Marie d'Aquin vient vous présenter ses hommages, j'estime qu'il vaut mieux que vous la receviez⁵⁸.

Pourtant, lors de son entretien avec Marie d'Aquin, son attitude semblait toute différente. Dans une lettre au Maître Général, le 3 septembre 1916, Marie d'Aquin raconte l'entretien:

S. G. Mgr Gauthier, Archevêque d'Ottawa, à son retour de Rome accepta la proposition de Mgr Brunet de me confier l'Institut Jeanne d'Arc, à condition que ce serait une fondation de communauté diocésaine, indépendante de Columbus, Ohio.

J'allai immédiatement à St-Hyacinthe mettre le R.P. Hage au courant de ma situation. Il m'accueillit avec bonté, me dit que l'approbation

de l'archevêque était le signe de la Volonté de Dieu, mais qu'il ne croyait pas que le projet réussit, car, dit-il, je sais que vous avez déjà contre vous deux Pères d'Ottawa, et, par conséquent, toute la Communauté, car ce sont les deux premiers, le père Langlais et le père Rouleau. Ils favoriseraient une fondation venant de Trois-Rivières, ils feront tout contre la vôtre⁵⁹.

La rencontre eut lieu entre le 20 (date de l'autorisation de Monseigneur Gauthier) et le 28 septembre (date de la lettre); Marie d'Aquin arrive le 30 septembre à Ottawa. Nous n'avons pas à porter de jugement moral sur le père Hage. Nous n'avons qu'à constater que pendant toute l'enquête, il maintiendra avec acharnement une attitude fort négative envers Marie d'Aquin.

Le père Langlais entre dans les vues de son provincial. Il adresse une lettre circulaire à ses pères:

Quelques-uns parmi vous ont appris qu'une religieuse dominicaine vient d'arriver en cette ville et a obtenu de Mgr l'archevêque de prendre la direction du foyer de jeunes filles...

Je veux vous dire que ni le P. Provincial ni moi n'avons eu à donner notre avis et que nous sommes pour rien dans cette fondation.

La Providence peut avoir ses vues, cependant elles sont cachées et les apparences sont défavorables.

La prudence demande que nous ayons vis-à-vis de cette Soeur et de son oeuvre une attitude négative. Je demande qu'aucun d'entre vous n'ait de relations avec elle, n'accepte ses invitations, n'encourage son oeuvre, ne lui envoie de jeunes filles.

A ceux qui nous en parleront, répondons simplement que nous n'avons pas de rapport avec elle et que nous ne la connaissons pas⁶⁰.

LA PERSONNALITE SPIRITUELLE DE MERE MARIE D'AQUIN
PENDANT LA FONDATION DE L'INSTITUT JEANNE D'ARC (1914-1919)

134

Tous les pères impliqués dans l'affaire se montreront très sévères⁶¹. Au-delà du cas précis de Marie d'Aquin, la position dominicaine s'explique par le ressentiment vis-à-vis de l'Ordinaire qui a agi sans les consulter, par la peur de déshonorer l'Ordre dans la ville, et par la gêne que cause Marie d'Aquin à leurs projets, c'est-à-dire à la venue à Ottawa des Dominicaines de Trois-Rivières⁶².

Maintenant, les religieuses entrent en scène. Le 2 octobre, le père Langlais demande des renseignements auprès des supérieures de Lewiston et de Columbus au sujet de la situation canonique et du caractère moral et religieux de Marie d'Aquin⁶³. Voici des extraits de la réponse de Mère Marie Patrice:

1. raison de son départ:

Elle n'en a pas donné d'autres que le prétexte d'un plus grand bien, ne croyant pas qu'elle puisse faire celui qu'elle rêvait tant qu'elle serait dans la dépendance pour la correspondance et les démarches à faire auprès des jeunes filles objet de ses soins. Et pourtant la Communauté a usé envers elle de beaucoup d'indulgence [...] La rupture définitive [...] n'a étonné personne, ni parmi nous, ni dans le cercle de ses connaissances. Elle a d'ailleurs tenu sa résolution de se séparer entièrement secrète jusqu'au moment de l'exécuter; seules quelques-unes de ses intimes du dehors étaient au courant de ses projets...

2. caractère moral:

Le trait le plus saillant est un manque absolu de jugement, sur lequel rien n'a pu l'éclairer et la porter à tant soit peu de défiance d'elle-même. La tenacité dans ses idées est telle

qu'elle peut l'entraîner dans certains cas hors de la droiture, bien qu'on ne puisse dire que son caractère manque au fond de franchise, mais la fin semblerait parfois justifier les moyens, et à ce point de vue, elle a donné dans de véritables illusions...⁶⁴.

Mère Patrice explique que le problème existait même avant la profession perpétuelle du 14 mars 1906. Le conseil l'avait reçue aux vœux à cause de ses preuves de bonne volonté, de sa ferveur religieuse et de ses aptitudes intellectuelles. Mais en vain; Marie d'Aquin avait fini par faire bande à part, par répandre un mauvais esprit dans le couvent et dans l'école. Elle était aveugle, irrémédiablement. Elle avait quitté Lewiston, sans vœux; elle avait menacé la fuite si on ne la laissait pas partir en août...

Comment juger de cette lettre? Il est normal que les autorités de Lewiston ne partagent pas les idées de Marie d'Aquin. Néanmoins, le ton de condamnation remplace celui de douleur fraternelle perçue dans la correspondance durant l'année à Columbus. Quelques affirmations d'ailleurs sont inexactes: Marie d'Aquin passe à la profession avec l'accord unanime du Conseil⁶⁵. A-t-elle pu s'affirmer avec un tel aveuglement un an et demi après son arrivée à Lewiston? Nous voyons par le carnet intime de Marie d'Aquin que pendant de longues années, le malaise s'est vécu à l'intérieur de son cœur et de son esprit et qu'elle s'en défiait beaucoup à

mesure qu'elle en prenait conscience. Aussi comment la prieure pouvait-elle l'appeler "Mademoiselle Branda" quand l'indult n'avait pas encore été reçu? Quant à la fuite, Marie d'Aquin n'était pas à ce point erratique et révoltée pour poser un tel geste. Nous l'avons constaté. Le durcissement de la part d'une femme bonne et pacifique comme Mère Patrice ne s'explique que par la peur, la peur d'être trouvée fautive dans un cas aussi grave que le statut canonique de l'une des leurs. Lewiston fera tout, donc, pour se disculper de toute erreur en invoquant l'aveuglement de Marie d'Aquin, voire sa duplicité à l'égard de ses supérieures. Les seuls signes de bonté se manifesteront dans des expressions de pitié pour cette pauvre âme désorientée.

La prieure générale de Columbus encourage d'abord fortement Marie d'Aquin. A la suite de lettres très dures reçues du père Frédéric, capucin, chargé, dans cette enquête, des communications avec Mother Vincentia⁶⁶, celle-ci devra couper toute correspondance avec sa protégée⁶⁷. Elle aussi vit pour un moment une réaction défensive:

Je n'avais jamais pensé que j'avais autorité sur elle; je n'en ai donc jamais exercé. Quand nous lui avons écrit qu'elle pouvait rassurer l'archevêque d'Ottawa au sujet du statut diocésain de la nouvelle communauté - du moins en ce qui nous concerne - nous voulions dire ceci, que notre communauté n'avait rien à faire avec le projet de l'Institut. Et la Soeur le savait fort bien puisque je lui avais dit dès son arrivée chez nous que je n'avais pas d'autorité sur elle⁶⁸.

Mais il faut ajouter tout de suite que cet abandon ira contre les sentiments de Mother Vincentia. Lorsque l'oeuvre de l'Institut Jeanne d'Arc semblera finie pour Marie d'Aquin et qu'elle devra quitter Ottawa, elle sera admise à bras ouverts dans la Congrégation de Columbus⁶⁹. Entretemps, la prieure envoie son affection par Sister Damian et accorde à Marie d'Aquin la permission d'écrire aux Soeurs de la communauté⁷⁰.

Quant au Père Gill, l'instigateur du départ de Marie d'Aquin, il tergiverse. Il écrit peu souvent à son amie et lorsqu'il le fait, il n'apporte pas le sérieux exigé par la situation⁷¹. D'autre part, il tâche de trouver une place pour elle aux Etats-Unis. Avec les Dominicains, ses confrères de la même province, il essaie de se laver les mains de toute responsabilité. Voici un exemple de sa position dans l'enquête:

Au sujet de Sr. Marie d'Aquin, je ne sais pas trop quoi dire. Les soeurs de Lewiston pensent que c'est moi qui l'ai fait partir de Lewiston. Ce qui n'est pas le cas. Je n'ai fait que répondre à une ou deux lettres de la Mère Vincentia me demandant des informations.

Quand elle est allée à Ottawa, je ne connaissais rien de l'Institut Jeanne d'Arc, et surtout je ne savais pas que les Pères songeaient à y introduire les Srs. Dominicaines des Trois-Rivières. Je lui ai dit que je pensais qu'elle pouvait y faire du bien et le crois encore. Quant à sa situation canonique, je n'ai jamais cherché à savoir le dernier mot de la question; je trouve que j'ai assez d'affaires à Lewiston sans aller ailleurs.

S'il y a quelque information que je pourrais vous donner, dites-le-moi - Je ne serais pas surpris s'il y avait là matière à une chicane de femmes entre la petite Sr. M. d'Aquin et les Soeurs de Lewiston. Les Srs. de Lewiston trouvent qu'elle a l'esprit trop américain, et elles prétendent bien que la communauté doit rester française parce qu'il faut aller en France pour trouver quelque chose de bien. Enfin, j'espère que le fait que Sr. M. d'Aquin est à Ottawa où ce n'est pas moi qui l'ai envoyée ne causera aucun désagrément aux Pères ni à moi⁷².

Nous ne savons pas ce que Marie d'Aquin a pensé de son ami le plus cher. Elle ne dit rien mais nous devinons une déception sans pareille.

Monseigneur Brunet est tout à fait absent de cette enquête, un fait fort étrange qu'aucun document n'éclaire. Est-ce parce que l'on n'ose pas interroger un évêque pour le remettre en question? Est-ce parce que son intervention serait favorable à Marie d'Aquin et que l'on ne veut pas donner de chance à celle-ci? Bien que la directrice ne lui parle pas de l'enquête dans ses lettres, il a dû en être mis au courant, par Monseigneur Gauthier, par exemple. Si oui, pourquoi n'a-t-il pas voulu lui-même intervenir dans l'investigation pour apporter de la lumière sur les premiers entretiens aboutissant à l'arrivée de la Dominicaine à Ottawa? Nous restons sans réponse.

Ces faits indiquent que tous les appuis de Marie d'Aquin tombent sauf celui de Monseigneur Gauthier⁷³, et du

chanoine Plantin, son délégué auprès de la fondatrice et du foyer. Il se montre dévoué à la petite soeur et mène avec passion la bataille canonique en sa faveur. Son argument-clé, le voici exposé dans une lettre au père Hage:

... Ni la congrégation de Nancy ni celle de Columbus n'ont tenu suffisamment compte de l'indult. Les deux congrégations ont agi en pleine bonne foi, et Sr. M. d'Aquin également - Est-ce que les congrégations et les supérieurs ne doivent-ils pas en savoir autant et plus que les sujets en fait d'indult et de prescriptions canoniques? et, s'il y avait faute ici, les congrégations et supérieurs pourraient-ils se disculper en rejetant la faute sur le sujet⁷⁴?

5. Marie d'Aquin à son meilleur

Et que se passe-t-il dans le coeur de "l'accusée"?

Dans la lettre ci-haut mentionnée adressée par Marie d'Aquin à Mother Vincentia, nous lisons:

Je ne suis pas du tout angoissée. Je vaque à mes occupations journalières et je laisse Dieu s'occuper de tout en me répétant la seule prière que le père Gill m'a apprise: 'In manus tua, Domini, commendo causam meam!' ⁷⁵.

Cette phrase nous met sur la piste quant à son attitude intérieure dans son épreuve. Elle s'appuie sur Dieu pour qu'Il défende sa cause. Dans sa lettre au Père Theissling où elle raconte sa visite au Père Hage, elle affirme:

J'étais donc condamnée d'avance! J'aurais pu me décourager immédiatement mais je pensais à Dieu qui m'avait conduite et je répondis au père Hage: 'Je tâcherai que Dieu soit avec moi, et si Dieu est avec moi, qui sera contre moi' ⁷⁶?

L'appui de Dieu ne va pas de soi; Dieu ne se laisse pas posséder. Pour qu'Il soit de notre "côté", il faut que nous soyons du sien. Le "je tâcherai que Dieu soit avec moi" s'actualise de plusieurs façons: approfondir son intimité avec le Seigneur; assumer pleinement ses responsabilités quotidiennes (le devoir); se montrer droite avec les autorités; ne pas prendre sa propre défense; creuser le sens chrétien de la souffrance. Elle est encore jeune religieuse; pourtant, dans cette épreuve, elle témoigne d'une rare maturité humaine et spirituelle. A travers sa poésie, sa correspondance et la Revue Jeanne d'Arc, nous découvrons son état intérieur. Arrêtons-nous à ces divers points.

La priorité de sa relation à Dieu s'exprime dans une magnifique citation tirée d'une lettre adressée à Sister Damian:

Chère soeur, c'est par la foi, la confiance en Dieu et l'abandon à Sa Sainte Volonté que je parviens à supporter toutes mes souffrances. Quel en sera le terme ... et quand? Dieu le sait ... Il m'aidera ... Il me prendra chez Lui ... Je ne crains pas et je continue à marcher. Il tracera ma route et Il fera pour le mieux [...] Au revoir, chère soeur - tous les blessés ne se trouvent pas seulement sur le champ de bataille ... mais tout va bien, très bien et Dieu me rend forte et courageuse⁷⁷.

Puis, à Mother Vincentia en décembre 1916, elle écrit:

LA PERSONNALITE SPIRITUELLE DE MERE MARIE D'AQUIN
PENDANT LA FONDATION DE L'INSTITUT JEANNE D'ARC (1914-1919) 141

Je suis heureuse en dépit de tous mes problèmes et de toutes mes croix [...] Il est fort probable que Son Excellence nous permette de garder le Saint-Sacrement chez nous, et voilà ma joie, ma seule joie⁷⁸.

L'important pour elle, c'est la présence du Seigneur, c'est l'union avec Lui: "Il me prendra chez Lui". Ce n'est pas une recherche égoïste et individualiste de sanctification personnelle. Par tout ce que nous avons vu, nous savons que Marie d'Aquin pense que le service du prochain n'est pas vrai, n'est pas l'avènement du Royaume si l'apôtre n'entre pas dans une intimité avec le Christ. Pour le Foyer, elle veut se laisser transformer par l'Esprit.

Quel contraste avec le passé! Marie d'Aquin n'est pas du tout brisée par la douleur. Elle est forte, sereine et libre, libre de ses propres ambitions, libre des circonstances et des personnes qui causent sa souffrance. Il reste que son esprit et sa sensibilité seront marqués par ce combat de deux ans. Une phobie s'emparera d'elle: Qu'arrivera-t-il à l'Institut Jeanne d'Arc si elle n'est là pour le défendre contre l'influence et l'autorité du clergé canadien-français?

Elle s'occupe de ses tâches quotidiennes et laisse Dieu défendre sa cause. Elle le dit elle-même au Père Theissling: "Je me consacrai donc, corps et âme à la protection et l'instruction des jeunes filles ouvrières, but

de l'Institut Jeanne d'Arc et laissai faire les événements"⁷⁹.

Pour ce qui concerne sa défense, elle continue dans la même lettre: "Je ne pris la peine ni de me justifier dans les accusations fausses qui furent portées contre moi, ni de chercher aucun appui humain"⁸⁰. Plus tard, quand le cauchemar sera dissipé, elle confirmera sa conviction: "Aux critiques dirigées contre nous, il n'est que deux remèdes: la patience qui produit le silence et le temps qui amène l'oubli"⁸¹. Son attitude est digne, sage et ... quasi héroïque.

Alors qu'elle écrit tout ce que nous venons de citer, rappelons-nous qu'en même temps elle déclare devant le public: "Nous pouvons donc dire que c'est une des pages les plus heureuses de l'histoire de l'Institut Jeanne d'Arc qui s'écrit en ce moment"⁸².

Encore au père Theissling elle indique: "Vous trouverez dans mes écrits l'écho de mes plus intimes pensées et particulièrement dans 'Le Credo de l'âme qui lutte' les sentiments qui m'ont animée dans les épreuves de ces dernières années"⁸³. Ce poème n'est pas son meilleur, loin de là, néanmoins, nous devons l'étudier à cause de l'importance que Marie d'Aquin elle-même y met⁸⁴. Tout le poème est une profession de foi. Dans l'expérience qu'elle vit, il y a raffermissement de convictions profondes déjà acquises. Ainsi, par exemple, sa connaissance de Dieu est

incarnationnelle et elle-même reste entière dans la réponse à l'Idéal que lui propose Jésus-Christ: vivre l'Evangile dans le service pour le Royaume.

Je crois en toi, doux Christ, je crois à ce mystère
De ton infinité réduite à mon néant;
Et je veux consacrer mon âme tout entière
A suivre l'Idéal que tu me fis si grand.

Marie d'Aquin voit l'Incarnation ici dans son expression la plus kénotique, l'échec du Christ:

Ton miracle d'amour fut une oeuvre manquée.
O Dieu, comme un pécheur tu mourus sur la Croix!
Lorsque de mes rivaux je serai la risée,
Alors tout ira bien; oui, Seigneur, je le crois.

Dans ce mystère de la kénose du Christ, s'insèrent le sens et la valeur de la souffrance. Si la souffrance est vécue en communion avec Lui, elle devient le signe ultime de l'amitié:

Je crois que rien ne vaut ici-bas la souffrance.
Je crois que tu nous fais un indicible honneur
Lorsque tu nous ravis la moindre jouissance
Et marques tous nos jours du sceau de la douleur.

On ne peut pas dire que Marie d'Aquin se complaît dans la souffrance bien qu'elle ne puisse se libérer du langage un peu morbide du temps. Elle entre dans la douleur parce qu'elle la comprend comme une loi de l'amour et de l'amour dans sa plus belle expression, l'amitié. Elle désire "être avec" le Bien-Aimé et si le Bien-Aimé la veut "avec lui" jusque dans sa passion, alors ... D'ailleurs, elle connaît

LA PERSONNALITE SPIRITUELLE DE MERE MARIE D'AQUIN
PENDANT LA FONDATION DE L'INSTITUT JEANNE D'ARC (1914-1919) 144

assez les lois de la condition humaine pour comprendre que rien de valable ne s'acquiert sans peine. Tout ceci ne signifie pas qu'elle cherche à être une "sur-femme". Elle est consciente de ses faiblesses qui sont "humaines":

Et si, portant le joug de l'humaine faiblesse,
Je défaille parfois en mon rude chemin,
Je chercherai ton Coeur rayonnant de tendresse
Et je croirai toujours à ton pardon divin.

Elle a fait des progrès depuis son noviciat. Face à ses limites et ses défaillances, elle n'éprouve plus d'angoisse. Elle comprend le "fini" de la condition de l'homme et "l'infini" du pardon de Dieu. Et au bout de ce rude chemin? Ce sera le Face-à-Face.

Quand finira pour moi la lutte de la vie,
Après t'avoir cherché, suivi dans la douleur,
Mon âme dans le ciel, à ta sainte Ame unie
Enfin triomphera... Je le crois, doux Sauveur!

Les textes cités se résument en une pensée fondamentale: la fécondité de la souffrance:

Car partout où la Croix jette son ombre austère,
Dans l'enceinte sacrée ou le long du chemin,
De ses bras étendus s'échappe un cri divin: Espère⁸⁵.

La Croix féconde l'espérance. En quoi consiste l'espérance? jubiler de joie dans sa faiblesse puisqu'elle fait éclater la force de Dieu: (2 Cor. 12, 1-10). Oui, Marie d'Aquin goûte la joie du paradoxe paulinien:

Nulle force n'est comparable à celle de la faiblesse qui s'appuie sur Dieu et quand certaines

LA PERSONNALITE SPIRITUELLE DE MERE MARIE D'AQUIN
PENDANT LA FONDATION DE L'INSTITUT JEANNE D'ARC (1914-1919) 145

personnes, de plus en plus nombreuses, nous expriment leur surprise de voir notre Oeuvre si rapidement grandir, nous n'avons qu'une réponse: "C'est parce que nous n'étions rien et que nous avons laissé faire Dieu qui est tout"⁸⁶.

En 1924, elle complète sa pensée:

Il faut, on l'avoue, une certaine intrépidité, un don de soi plus complet, un développement de toutes ses initiatives personnelles pour travailler à établir une oeuvre nouvelle par une communauté nouvelle; mais Dieu qui met le remède à côté de toute blessure et la grâce surabondante à côté de toute nécessité d'effort, se sert de tous ceux qui veulent bien avoir confiance en lui, et manifeste par la petitesse des instruments la puissance de sa bonté "trois fois sainte"⁸⁷.

Marie d'Aquin se sent instrument de Dieu. L'instrumentalité, chez elle, n'a rien de "mécanique"; c'est l'effet d'une confiance, d'une relation interpersonnelle. Et la puissance de Dieu, qu'est-elle? Sa bonté, et la personne confiante en Dieu devient révélation de la bonté divine. Voilà ce qu'éprouve Marie d'Aquin à l'heure de l'érection officielle de la Congrégation des Soeurs de l'Institut Jeanne d'Arc d'Ottawa⁸⁸. Après les larmes, l'allégresse:

Jamais l'Institut Jeanne d'Arc n'a connu de si heureux jours. Notre grande joie, tout le monde la sait, tout le monde la comprend, et presque tout le monde la partage⁸⁹.

Il va sans dire que le grand tournant de la vie de Marie d'Aquin s'opère à travers la fondation de son institut.

Ce qui a précédé la naissance de la communauté fut une préparation; ce qui va suivre sera un effort de fidélité à cette grâce et à cette mission. C'est l'époque où la vérité de l'Evangile - la loi de l'amour - s'épanouit dans son coeur, et cela d'une façon très incarnationnelle:

- son intimité avec un Dieu proche, "humain"
- un accueil de l'homme et de son temps:
 - dans la compréhension et le partage de la condition humaine: solidarité
 - dans un service répondant aux besoins de son temps:
 - oeuvre de la jeune fille
 - appel à la fraternité dans un monde divisé
 - service de la dignité de l'homme
- dans le développement de ses dons personnels, de ceux des autres: vue positive sur "l'Humain".

Tout cela, elle l'accomplit par l'apostolat du Foyer mais surtout par l'épreuve de l'enquête canonique. Elle y fait preuve d'une lucidité, d'une dignité et d'un dépassement admirable. Elle semble entrer de plain-pied dans le mystère de la Croix où la souffrance humaine et la souffrance "divine" s'unissent pour enfanter la Vie.

Dans la dernière étape de notre étude, nous aurons à voir si la Fondatrice approfondit ses intuitions spirituelles ou si, au contraire, elle s'en écarte à travers l'évolution de l'Institut Jeanne d'Arc, oeuvre apostolique et communauté religieuse.

1. "Décès et départs" dans le registre, Personnel de la Congrégation de Nancy-Mortefontaine de 1853 à la fusion de 1956, no 237.

2. MST à Mother Vincentia, Lewiston, 17 juin 1913, DM-K-34:

I have resolved to leave my Congregation.
If I am too American to live with the French,
I think my right place is with the Americans,
and we have a plan of missionary work in the
West or any place where our holy religion needs
more help.

3. Sister Damian à MST, Columbus, 20 décembre 1914, DM-J-422:

I am fully convinced, now as ever, that to
be a mere teacher of French would never have
made you happy, when your heart was set on the
more active work of the religious life.

MST, "Le Journal d'une éclairée (fin)", RJA, vol. 4, no 4,
janvier 1918, p. 4:

Dans ce récit fictif, MST se révèle:

Toujours vous renoncer, toujours travailler,
toujours vous faire la servante de tous pour
être vraiment la servante du Seigneur! - c'est
justement ce que je veux et c'est pourquoi je
n'entrerais pas dans une Communauté purement con-
templative. J'aime, j'admire les religieuses qui
s'y consacrent au pied du Tabernacle comme la fleur
se fane pour celle dont la main l'a cueillie au
matin - Il en faut bien de celles-là pour com-
battre pour lui sur le champ de bataille de la
vie. Il en faut pour affirmer le bien aussi
publiquement que s'affirme le mal, et je sens
que je dois être de leur nombre.

4. MST à Mother Vincentia, Ottawa, 20 juin 1916, SC.90:

La régularisation du statut canonique de MST ne se
résout pas facilement à cause de son attachement profond à
l'Ordre:

His Grace (Monseigneur Gauthier) himself
proposed to me to leave the Dominican Order and

to consecrate myself to that foundation of a new sisterhood. But it was too hard for me to [sic] break with the Order, and I delayed giving my consent.

Elle explique les vaines tentatives de l'archevêque pour trouver d'autres communautés pour la remplacer à l'Institut. Mais là, elle tâche encore de sauver et l'oeuvre et son appartenance à l'Ordre; elle sollicite de Mother Vincentia:

It would be to obtain from a Dominican Mother House to spend one year in their novitiate, to make my profession in the hands of the Mother General, and to be sent in Ottawa by her, immediately after, with permission to establish an independent house...

Jusque dans sa vieillesse, MST se sentira dominicaine; deux exemples:

MST à Aurore Paré, Ottawa, 24 avril 1955, DM-K-18:

Nous avons fait notre retraite annuelle du 1er au 10 avril [...]. J'ai beaucoup aimé le sujet: 'La maîtrise de Dieu sur nos âmes' - et le prédicateur était le Rév. Père Jean Dufault, o.p. - Je me sens toujours dominicaine au fond de mon coeur...

Et lors de sa fête patronale, le 10 mars 1963 - une semaine avant sa mort - elle fait une remarque au sujet du changement du costume et ajoute avec un geste de la main: "Le fond est dominicain, le haut, Jeanne d'Arc".

5. Mother Vincentia à MST, Columbus, 19 août 1916, SC. 96.

Chanoine Plantin dans la "Supplique" pour la fondation d'une congrégation non-dominicaine, 18 décembre 1918, SC. 116.1:

Les raisons énumérées pour la fondation:

[...]

2. Les corps religieux, à qui l'oeuvre a été offerte ont décliné de s'en charger. La raison capitale de ce refus n'est-elle pas que cette

oeuvre chez nous est plus ou moins nouvelle, imposée par un nouvel état de choses et de moeurs, mais n'est pas prévue dans leurs règles, usages et coutumes. De fait, des communautés ont essayé de faire cette oeuvre et y ont échoué, vraisemblablement parce que, au lieu de s'accommoder leurs règlements aux besoins de l'oeuvre, elles ont voulu façonner l'oeuvre sur le moule de leurs règlements et usages. Ne faut-il pas une communauté pour cette oeuvre avec un esprit et une règle qui y soient appropriés?

6. MST à Mother Vincentia, Lewiston, 17 juin 1913, loc. cit.:

... we have a plan of missionary work in the West [...] To carry out this plan, it is necessary for me to spend some time in an American community to get a perfect use and knowledge of the English language ... a few friends of mine, persons of good character and ability, are decided to join me as soon as they can leave their families.

7. Mère Patrice au père Langlais, Lewiston, 6 octobre 1914, SC.26:

re: Mademoiselle Louise Marion:

... sortie de chez nous en juillet 1914 au moment des voeux perpétuels.

8. Monseigneur Bruchési à Marie-Louise Marion, Paris, 24 mai 1914, SC.14:

Votre lettre du 29 avril et celle du bon M. Campeau, votre oncle me sont arrivées à Paris. Je ne puis vous répondre autrement que je l'ai fait la première fois que je vous ai écrit. Je serai à Montréal à la fin de juin. Nous pouvons alors discuter votre projet. Mais vous le comprenez: une fondation de communauté nouvelle c'est une chose bien sérieuse. Il faut voir surtout si cette fondation comble une lacune dans un diocèse et répond à des besoins réels. C'est ce que nous étudierons ensemble. Veuillez le dire à votre oncle en l'assurant de mon plus affectueux souvenir...

MST à Sister Damian, Montréal, 21 juin 1914, SC.17:

I have told you in my postal card that we found a very good place for a school. This was last Monday afternoon. Mr. and Mrs. Smyth (soeur du père Gill) came to get me in a beautiful car. We had a ride along the St. Lawrence River, saw what they call the Rapids of Lachine; we were then in the Montreal District or suburb, and Mr. Smyth has there a priest friend. His parish has been formed last year of a part of another parish which had become too considerable. He needs Sisters and Sisters who can teach French and English; he would be very glad to have us, and all depends now on the Bishop.

9. Chanoine Plantin, Institut Jeanne d'Arc, historique, Ottawa, (1925?), SC.120.

L'archevêque de Montréal, se trouvant suffisamment pourvu en fait de fondation, dirigea vers Mont-Laurier, la Révérende Soeur...

10. MST à Sister Damian, Montréal, (20-29) septembre 1914, SC.21:

... received from the Archbishop permission for our foundation on the 20th [...] Bishop Brunet - he is the one who sends us here. Later, he will give us missions in his diocese.

11. Idem, à Monseigneur Brunet, 2 octobre 1914, F.4.
Soeur Madeleine de Jésus, journal, (1905), p. 94:

M-Louise Marion de Montréal [...] s'est présentée en juin, bonne musicienne, organiste dans plusieurs églises; a dû pendant plusieurs années faire de son art un moyen d'aider sa famille après du feu ancien notaire qui avait laissé des finances en désordre.

Les jeunes filles de Lewiston ont dû abandonner l'aventure missionnaire qui paraissait de plus en plus téméraire; elles ont dû aussi subir le refus des parents de les laisser partir. Quant à Mademoiselle Marion, elle devait peut-être travailler de nouveau pour subvenir aux besoins de sa famille.

12. Idem, "Notre Journal", RJA, vol. 1, no 1, octobre 1914, p. 13.

Mother Vincentia à MST, Columbus, 30 septembre 1914, SC.23:

And, Sister dear, you may assure him (Bishop Gauthier) that your community will be diocesan at least insofar as we are concerned, as your relation with this Community will only be one of sisterly affection and interest. You endeared yourself to us and I hope that a friendly interest may always exist between the two communities. I regret that it is impossible for me to send you Sisters to help you as all arrangements have been made for the year, and the classes formed here this year for the college and the high school work, etc. I have taken many of the professed who might otherwise be sent to do missionary work) but this higher school work is done in our own community rather than elsewhere for I do not permit my Sisters to leave the Community for that or any other reason foreign to their holy vocation.

Sister, it may be a providence that Sisters cannot be supplied for then you can have the Canadian postulants trained into the work from their very entrance, and were our Sisters there they might become attached to them and have temptations when they would return here to accompany them. And too, our Sisters are obliged to regular Community life which I know would be impossible in your present circumstances, so it seems best for you to start out with the postulants and train them as best you can for the present, and since your good Archbishop is so kind and so interested, he will be your support and guide.

13. Idem, à MST, Columbus, 19 août 1916, SC.96..

14. Thomas Maria Gill à MST, Lewiston, 14 août 1916, SC.94.

15. Idem, à MST, Lewiston, 31 mai 1916, SC.89.

16. Idem, au Chanoine Plantin, Lewiston, 14 mars 1916, SC.84.

Pour ce qui est de son retour à Lewiston, je ne trouve pas la chose pratique. Elle ne le désire pas et on ne tiendrait pas à la reprendre, du moins je crois qu'on n'y tiendrait pas en haut lieu.

17. MST à Sister Damian, Montréal, (20-29) septembre 1914, loc. cit.:

...I have been a wandering Jew [...] now I am in Montreal, on business and on the 29th, I hope to be in Ottawa, "home" for good. These trips did not cost me more than \$7.00 because I got passes or my friends paid for me. Nice? I could make you laugh for hours about my experiences ... but now, when will I see you, Sister dear? I have suffered a great deal of that exile from the convent, but now all is forgotten.

18. Idem, à Sister Damian, Lewiston, juin 1913, DM-K-33.

Idem, à Sister Damian, Montréal, 21 juin 1914, loc. cit.:

You probably expect a letter from me; it takes all my courage to write it but I can do that for you. If we would talk together, we would have many good laughs, but now I do not want to laugh at all, I am as lonesome as a dead mouse in the corner of the log cabin. You know how I am - the first days of my stay in the world, I was under the influence of enthusiasm (not because I like the world but on account of the reasons that called me there); now it is partially gone, and I find it awful to be out of the Convent, even in such a quiet and religious home as that of the Marion's.

[...]

The only trouble I feared there was too much comfort and attention, and indeed they pet me to death - There is only one house between the Church and ours; it is a great advantage. Every morning, I hear three Masses, between 6 and 8 o'clock. In the afternoon, I go to Church again for one hour and a half, and do not miss any of my usual prayers and devotions.

[...] The train conductor did not even examine my Pass, and showed me the greatest kindness [...] Father Gill says that when I shook hands with him to say Good bye and thank him, he turned and cried! What a big-hearted man!

[...] (re: le chanoine Campeau:) He lets me rub his poor half-paralysed hands, and I had to console him several times and wipe his tears, because he feels very bad to be unable to work anymore for God and souls. Poor dear old priest!

19. Idem, "L'Harmonie", RJA, octobre 1939, p. 7.

20. Idem, "Geneviève Hennet de Goutel. Infirmière française (suite)", RJA, vol. 5, no 2, décembre 1918, p. 12.

21. Idem, "Actualités", RJA, vol. 6, no 7a, mai 1920, p. 5.

Il faut ajouter que les témoins parleront sans cesse de ses nombreuses délicatesses, très simples, très pauvres - un petit bouquet de fleurs, visites trois fois par jour aux soeurs malades...

22. Ces hommes ont agi un peu contre leur bon sens. Monseigneur Bruchési aurait accepté Marie d'Aquin dans son diocèse mais c'est le chapitre qui la refuse. Monseigneur Brunet la lance tout de suite dans le projet de l'Institut Jeanne d'Arc. Monseigneur Gauthier, ayant rejeté la proposition de l'évêque de Mont-Laurier, change d'idée dès qu'il voit la jeune Dominicaine; il se rend lui-même au foyer lui donner une réponse affirmative (MST à Monseigneur Brunet, Montréal, 21 septembre 1914, F.4).

Même si Marie d'Aquin la déplace comme directrice du foyer, Mademoiselle Aubry se voit gagnée à sa cause: Voici le récit de la première rencontre (imprévue) entre ces deux femmes. Nous verrons un peu l'attitude de Marie d'Aquin, un quelque chose de son don des relations (MST à Monseigneur Brunet, Montréal, 8 août 1914, F.4):

La bonne Mlle Aubry ne s'attendait pas à ce qui faisait l'objet de notre démarche et quand elle a vu que je comprenais son émotion, elle ne l'a pas cachée. Elle a bien voulu me faire visiter la maison et à mesure que nous causions, tout semblait s'arranger. Mlle Aubry a fini par me déclarer que cette proposition était le secours qu'elle réclamait de la Providence car depuis deux jours surtout elle était dans une inquiétude extrême, voyant que le prix de toutes les provisions

augmentait. Pour moi, Monseigneur, je vous avoue que cette oeuvre me sourit beaucoup. Ce n'est pas le travail des missions pour lequel je me suis offerte à Notre-Seigneur, mais c'est une "mission" bien belle que de procurer à la jeune fille ouvrière les douceurs et les sauvegardes du foyer chrétien.

Humble Supplique pour la fondation d'une communauté dominicaine de droit diocésain, 12 avril 1915, SC.58.

Humble Supplique pour la fondation non-dominicaine, 18 décembre 1918, loc. cit.

... avec le personnel actuel qui réussit fort bien, qui s'est attiré et a entièrement mérité la bienveillance de tous, l'encouragement du public, les meilleures sympathies de la ville.

23. Cf. chapitre 2e, note 7, p. 88.

24. MST à Sister Damian, Montréal, 21 juin 1914, loc. cit.:

If Montreal does not succeed, we will try the diocese of Burlington. I already have a letter of recommendation for the Bishop. Dear Sister, I beg you to pray for me. My only desire is to be passive under the direction of God's Will, to do nothing, to say nothing, to wait with calm and patience, to act with prudence, after reflection and prayer. You will not be surprised if I remain silent during the coming days or weeks, which are going to be of such importance.

25. Idem, à Sister Damian, Montréal, (20-29) septembre 1914, loc. cit.:

Pray for me, Sister dear. My life is to be a hard one and I realize the weight of the burden that is going to be placed on my shoulders. Our Dear Lord will carry the cross with me and I will carry His Cross with Him. Let all be for His glory, the salvation of souls and my sanctification is my only prayer.

26. Idem, "L'Enthousiasme et ses forces", RJA, vol. 14, no 7, avril 1928, p. 101.

27. Idem, à Monseigneur Brunet, Ottawa, 12 février 1915, F.4.

28. Idem, "Actualités", RJA, vol. 2 no 10, juillet 1916, p. 4.

29. Marguerite Charron, "Marie d'Aquin et le nouveau départ de l'Institut Jeanne d'Arc", dans Société canadienne d'histoire de l'Eglise catholique, Sessions d'étude, no 44, 1977, p. 63-80.

30. Cf. chapitre 2e, note 72, p. 99.

31. Antonin Plourde, o.p., "Les Dominicains à Lewiston", dans Le Rosaire, août-septembre 1970.

32. MST à la communauté de Columbus, Ottawa, (automne 1914), DM-K-233.

33. Idem, à Aurore Paré, Columbus, 26 avril 1914, DM-K-18.

34. Idem, "L'Apostolat féminin", RJA, vol. 13, no 3, décembre 1921, p. 9.

35. Idem, conférence spirituelle de la Semaine Sainte, 1942, DM-D-5.

36. Idem, "Une grande parole", RJA, vol. 6, no 8, juin 1920, p. 14. Voici le texte intégral:

Celui qui sert n'écoule pas sa vie comme le fleuve impétueux dont les eaux passent pour ne revenir jamais. Son temps est consacré à des actes qui portent des fruits, et ces fruits ne sont pas pour lui, mais pour les autres, pour ceux que la Providence a placés à ses côtés, pour ceux à qui il a le bonheur de se rendre utile.

Celui qui comprend la beauté de cette parole: 'Je sers' comprend que servir n'est pas s'abaisser, c'est se donner à la manière de Dieu, c'est imiter son oeuvre bienfaisante qui répand le bien-être partout. Celui qui veut vraiment servir supporte plus facilement les exigences et les caprices des autres; il se fait tout à eux, il se fait tout à tous; loin d'exiger de la reconnaissance de ceux qu'il oblige, il se sent lui-même porté à les

remercier, car il leur doit cette satisfaction indicible de la conscience, cette douceur de l'âme qui naissent du don de soi.

Heureux ceux qui savent trouver le moyen de beaucoup servir! Heureux ceux qui savent deviner autour d'eux la souffrance qui a besoin d'être consolée, la pauvreté qui se cache, le découragement qui anéantit, la faiblesse qui succombe.

Heureux ceux qui savent distribuer les bonnes paroles de leur cœur, les sourires de leurs lèvres, tout le rayonnement de la sublime charité.

37. Idem, "Actualités", RJA, vol. 4, no 2, novembre 1917, p. 3-4.

38. Interview de Séraphin Marion, Ottawa, 1972, DM-M-22.

39. MST à Sister Damian, Ottawa, 18 mai 1915, DM-K-33.

40. Idem, "Fraternité", 23 février 1915, VB, op. cit., p. 17-18.

41. Idem, "La Beauté par les sentiments: la bienveillance", RJA, février 1944, p. 9.

42. Idem, "Comment s'établira la paix dans le monde", RJA, septembre 1945, p. 7.

43. Idem, "La Culture de la joie", RJA, vol. 16, no 10, juillet 1930, p. 7.

44. Idem, "Geneviève Hennet de Goutel, Infirmière française (suite)", RJA, vol. 5, no 2, décembre 1918, p. 12.

Idem, conférence spirituelle, 9 août 1939, DM-D-2:

Le bonheur ne dépend pas des circonstances extérieures, des personnes qui nous entourent, des choses, des lieux. C'est un état de l'esprit et de l'âme... il (bonheur) dépend de notre attitude en face de la vie. Pour être heureux il faut le vouloir. Il faut savoir reconnaître dans son existence les éléments de bonheur et en tirer partie.

45. Idem, "L'art de vivre", RJA, vol. 2, no 11, août 1916, p. 9.

Idem, "Marie-Eustelle (suite)", RJA, vol. 2, no 1, octobre 1915, p. 11:

... les mortifications spirituelles: ce renoncement humble et constant de l'âme qui sait garder pour elle les amertumes et donner aux autres le baume de sa bonté, de sa douceur, de sa générosité.

46. Idem, "Au livre d'or des jeunes Canadiennes", RJA, vol. 2, no 12, septembre 1916, p. 7.

47. Idem, "Rêves vivants", 18 juillet 1915, VB, op. cit., p. 35.

48. Idem, "Pensées intimes", 16 novembre 1915, VB, op. cit., p. 49-50.

Idem, "Blessés", 13 mai 1915, VB, op. cit., p. 26-27.

Idem, "Décue", 20 mai 1916, VB, op. cit., p. 79-80.

49. Idem, "Confidences", 24 avril 1927, VV, Montréal, Éditions du Mercure, 1928, p. 34.

50. Idem, "Journal d'une âme éclairée", RJA, vol. 4, no 2, novembre 1917, p. 5-6:

Je n'ai pu m'empêcher de verser quelques larmes et comme si elle n'attendait que cette faiblesse de ma part, Marie a laissé couler les siennes. Faiblesse? En est-ce une vraiment de montrer sa douleur? Que nous ayons assez de caractère pour la cacher à l'étranger, à l'indifférent, c'est juste, mais à l'ami, à cet autre nous-même qui, s'il est sincère et mérite son nom marche avec nous, la main dans la main dans le chemin de la vie? Non, il n'y a ni faiblesse ni honte, et cet épanchement amène la consolation qui est un des fruits de l'amitié.

Il en sera ainsi pendant toute la vie de Marie d'Aquin: "Souvenirs de voyage", RJA, décembre 1948, p. 16:

C'est si bon lorsque nos amis font sentir qu'ils nous comprennent et lisent derrière nos mots nos plus chères pensées.

51. Idem, "Le Credo de l'âme qui lutte", 13 janvier 1916, VB, op. cit., p. 60-61.

52. Idem, "Courrier des abonnés", RJA, vol. 3, no 13, septembre 1917, p. 11.

53. Idem, à Aurore Paré, Ottawa, 24 avril 1955, loc. cit.

54. Idem, "Actualités", RJA, vol. 2, no 12, septembre 1916, p. 3.

Idem, "Les hautes études pour les jeunes filles", RJA, vol. 3, no 12, août 1917, p. 7:

Le meilleur moyen de préparer le rôle efficace de la jeune fille [...] de leur donner un haut sentiment de leur dignité qui sera toujours leur plus grand honneur et leur plus belle parure, c'est [...] de former des centres intellectuels.

Idem, "Actualités", RJA, vol. 4, 10, 12, septembre 1918, p. 3:

Tout cela révèle que notre projet est d'accord avec la volonté de Dieu ... faire de l'Institut Jeanne d'Arc un centre intellectuel en même temps qu'un foyer de famille.

55. Idem, "L'art de vivre (suite)", RJA, vol. 2, no 9, juin 1916, p. 9.

56. Idem, "Zénaïde Fléuriot (1829-1890)", RJA, vol. 1, no 5, février 1915, p. 15.

Idem, à Monseigneur Brunet, Ottawa, 26 octobre 1914, F.4:

Dans quelques jours, nous publierons le premier numéro d'une revue nouvelle, la Revue Jeanne d'Arc, dans le triple but de faire connaître l'œuvre, d'essayer de faire un peu de bien aux âmes, et d'avoir un petit profit matériel, ce qui ne gêne rien.

57. Sam Walter Foss, "The House by the Side of the Road", dans One Hundred and One Famous Poems, Chicago, Cable Company, 1926, p. 9-10, R.J. Cook, editor.

Interview d'une religieuse de l'Institut Jeanne d'Arc, Ottawa, 1975, DM-L-27.2.

58. Père Hage au père Langlais, St-Hyacinthe, 28 septembre 1914, SC. 22.

59. MST au père Theissling, Ottawa, 3 septembre 1916, SC.98.

Cette rencontre eut lieu sûrement entre les 20 et 28 septembre 1914. (Cf. MST à Sister Damian, Ottawa, (s.d.), SC.21).

60. Père Langlais à sa communauté dominicaine, Ottawa, automne 1914, SC.25.

61. Extraits de la correspondance dominicaine dans la toute dernière phase de l'enquête:

Père Langlais au père Desqueyroux, procureur général, Ottawa, 3 novembre 1916, SC.102:

Au mois de février dernier, j'ai essayé de persuader Soeur Marie d'Aquin ou à réintégrer sa Congrégation ou à passer dans une communauté des Etats-Unis ou à se séculariser. Malgré tout, elle persiste à rester à Ottawa; et c'est ainsi qu'elle vit depuis plus de deux ans comme une épave hors de sa Communauté, sans aucune permission de ses supérieures légitimes, seule et portant l'habit religieux. Il y a là pour le peuple un sujet d'étonnement et même de scandale qui ne peut être toléré plus longtemps. Si l'Ordre n'a pas de juridiction canonique sur cette religieuse, il a au moins le droit et le devoir de défendre et de protéger l'honneur de son nom et de son habit.

Cette religieuse est-elle sous le coup des censures de l'Eglise? Doit-elle être forcée de retourner à sa Communauté de Nancy dont elle continue de dépendre ou simplement être relevée de ses vœux? Je n'ai pas autorité pour intervenir sur ces points; mais je crois devoir demander, pour l'honneur de l'Ordre, qu'elle soit forcée à quitter la ville d'Ottawa où nous avons un couvent ou à ne plus porter l'habit de l'Ordre et le nom de religieuse.

L'unique procédé prudent et efficace me paraît être l'intervention de la Sacrée Congrégation qui la forcerait ou à se séculariser et à laisser l'habit ou à rentrer dans sa Communauté et qui obligerait Monseigneur l'archevêque d'Ottawa à prendre des mesures immédiates à cet effet au lieu de la protéger.

Père Theissling à MST, Rome, 6 octobre 1916, SC.100:

Je suis heureux de voir que vous avez enfin compris la nécessité de régulariser votre situation et pour cela il n'y a pas d'autre moyen que de recourir à la Sacrée Congrégation qui seule a qualité pour pourvoir à l'exécution, par vous négligée, du Rescrit de 1913. Quant aux conditions que vous posez (Tiers Ordre séculier et port du costume), elles sont inadmissibles. Aussi, ferez-vous bien de présenter votre recours au Saint-Siège par une autre voie que nous.

En attendant, comme vous n'avez aucun droit de porter l'habit de S. Dominique, je vous enjoins de le déposer au plus tôt, sinon je me verrai obligé de recourir à la Sacrée Congrégation pour obtenir efficacement ce résultat.

Père Desqueyroux au père Langlais (devenu provincial), (s.l.), 28 mars 1917, SC.111:

Je serai bien content, je vous assure, le jour où l'affaire de S. Marie d'Aquin sera liquidée. Faut-il vous dire ma crainte? C'est qu'elle trouve aux Etats-Unis une congrégation qui l'admette, telle quelle, ce qui lui permettrait de rester sur place et de triompher, en somme, dans son opiniâtreté et sa désobéissance.

Ce texte semble indiquer que les Dominicains n'accepteraient pas la présence de Marie d'Aquin même si son statut canonique était régularisé.

Père Langlais au père Hébu, (s.l.), 3 février 1917, SC.108:

... Elle est là, seule, en révolte contre toutes les lois de l'Eglise et de sa Congrégation, en rupture ouverte avec nous car nous n'avons aucune relation avec elle, et portant toujours l'habit dominicain. Le point délicat est qu'elle est soutenue par le chanoine Plantin et approuvée par l'Archevêque d'Ottawa.

62. Père Thomas Gill au père Rouleau, Lewiston, 27 mars 1915, SC.50:

Je trouve malheureux que son affaire ne puisse se régler de manière à lui permettre

d'utiliser ses talents ... Je comprends que c'est ennuyeux qu'elle soit chargée d'une oeuvre qu'on aurait voulu passer à d'autres...

63. Père Langlais à Sœur Marie Patrice, Ottawa, 2 octobre 1914, SC. 24.

64. Sœur Marie Patrice au père Langlais, Lewiston, 6 octobre 1914, SC.26.

65. Registre des délibérations du Conseil de la Congrégation des religieuses cloîtrées du Tiers-Ordre enseignant de Saint-Dominique, 5 février 1906, p. 95.

66. Père Frédéric à Mother Vincentia, Ottawa, 26 février 1915, SC. 34:

Will you kindly tell me whether the enclosed copies - which Sr. d'Aquin gives as her most important documents - are authentic copies of letters written by you. I shall speak very plainly: I have a suspicion that they are forged by herself - at least partly - and that she abuses your name to deceive people.

67. MST à Mother Vincentia, Ottawa, 4 mars 1915, SC.38.
Chanoine Plantin au père Hage, Ottawa, 12 avril 1915, SC.57:

I never believed I had any jurisdiction over her hence never assumed any. What we meant by writing that she might assure the Archbishop of Ottawa that her community would be diocesan, at least insofar as we were concerned, is this - that this community has nothing to do with it. And this the Sister very well knew for I told her when she first came to us that I had no authority over her.

69. Idem, à MST, Columbus, 19 août 1916, SC.96:

Sister, you have had my sympathy in all your sufferings and trials and now it is with pleasure that I can tell you that the request to enter our novitiate has been favorably considered by the General Council, and if you can come with the proper Ecclesiastical approbation then you will be admitted,

Sister, as a postulant into our novitiate. This being my first experience in a matter of this nature I am not familiar with the handling of it, but I will make sure that everything is done with the approbation of the proper authorities in Rome.

70. MST à Sister Damian, Ottawa, 18 mai 1915, DM-K-33.

71. Père Thomas Gill à MST, Lewiston, 2 janvier 1916, SC.78:

For me it is a question of being firm. You know what they say in French: 'ce que la femme veut Dieu le veut'.

72. Idem, au père Rouleau, Lewiston, 7 mars 1915, SC.40.

Idem, au père Rouleau, Somerset, Wisconsin, 27 mars 1915, SC.50:

J'ai pu mal m'exprimer en lui disant mon avis sur son cas, mais je n'ai jamais comme confesseur des soeurs pensé que je pouvais intervenir dans la conduite extérieure de la communauté ou des soeurs en particulier. Après environ deux ans d'hésitation, je suis arrivé à la conclusion qu'il serait mieux pour elle de passer chez les soeurs de Columbus et je suis encore du même avis, du moins en ce qui concerne Lewiston.

Il serait trop long de vous écrire les raisons qui m'ont porté à ne pas faire ou à ne plus faire objection à son départ - Dans mon opinion, ce n'était ni l'ambition, ni le désir d'échapper aux obligations de la vie religieuse qui ont déterminé son départ de Lewiston. Je lui ai dit que je voulais bien lui aider mais que je ne voyais pas comment je pourrais faire grand chose pour elle. Entre approuver comme confesseur le bien qu'une personne peut faire et les bonnes intentions qu'elle peut avoir et régulariser une position, il y a, ce me semble, une assez grande différence - Elle n'a peut-être pas vu cette différence. Pour vous dire la vérité, je me suis toujours demandé comme ça tournerait enfin.

[...]

Je vous remercie de tout coeur de l'intérêt que vous me témoignez et je vous serai bien reconnaissant de tout ce que vous aurez la bonté de faire pour m'éviter des ennuis...

MST au père Theissling, Ottawa, 3 septembre 1916, loc. cit.:

Pendant dix ans je combattis de toutes mes forces cet esprit particulier, cachant à mes Supérieures et à tous, excepté à mon confesseur, le R.P. Gill, Prieur de Lewiston, les souffrances et les tentations qui en résultaient pour mon âme. Je sentais en même temps un profond attrait pour les Missions. Le R.P. Gill me soutint pendant trois ans dans cette lutte intime puis un jour il m'exhorta lui-même pour de sérieuses raisons, à passer dans une autre Congrégation dominicaine des Etats-Unis.

73. Idem, à Mother Vincentia, Ottawa, février 1915,
DM-K-34:

Well, Mother, everything was so fine ... one had to be on the cross ... and we are. The Provincial of the French Dominicans, Father Hage [...] wrote to His Grace about me [...]

That letter could have turned the Archbishop against me, but on the contrary, it made him more and more fatherly [...]

The Archbishop came Monday to visit me and this afternoon, he was here for an hour. It is so, so kind of him! He says he fears I need to be consoled and he comes.

[...] A thing of which I am sure is that the Archbishop wants to keep us ... why he became so kind and devoted to me is a mystery but it is a reality just the same.

74. Chanoine Plantin au père Hage, Ottawa, 12 avril 1915, SC.57.

Idem, au père Rouleau, Ottawa, 25 mars 1915, SC.49:

Si l'indult d'affiliation n'a pas été dûment exécuté, c'est le fait d'autres, deux personnages, que personne ne voudrait inculper, leur fait autant et plus que celui de Sr. M. d'Aquin, et si la responsabilité de ces deux personnages est parfaitement couverte... par la bonne foi, la responsabilité de la Soeur l'est également.

75. MST à Mother Vincentia, Ottawa, 21 décembre 1916,
DM-K-34:

I am not distressed at all. I continue my

daily duties and occupations, leaving to God the care of everything and repeating the only prayer Father Gill taught me: 'In manus tua, Domini, commendo causam meam'.

76. Idem, au père Theissling, Ottawa, 3 septembre 1916, loc. cit.

SC.38: Idem, à Mother Vincentia, Ottawa, 4 mars 1915,

Mother Vincentia vient de mettre fin à sa correspondance avec Marie d'Aquin:

Your letter is one of the greatest blows I ever received... I am already condemned and punished by you, Mother, why should I say anything for myself?

If now you refuse me that sympathy, I submit myself to God's Holy Will.

I shall never forget how kind you have been to me, Mother, and whatever may happen, I will remain in my heart your grateful and loving child and sister.

My feast day will certainly be a crucified one - and in the Cross is true happiness and salvation.

77. Idem, à Sister Damian, Ottawa, 1er novembre 1915, SC.77:

It is through faith, confidence in God and abandonment to His Holy Will that I can stand all my sufferings, Sister dear ... What and when will be the end? He knows ... He will help me out ... He will bring me to Himself ... I do not fear, and I continue to walk on ... He will make my way, and whatever He brings will be the best [...] Goodbye, Sister dear - all the wounded are not on the battlefield ... but everything is well, very well and God makes us brave and strong.

78. Idem, à Mother Vincentia, Ottawa, 21 décembre 1916, loc. cit.

79. Idem, au père Theissling, Ottawa, 3 septembre 1916, loc. cit.

80. Ibid.

NOTES POUR LE CHAPITRE III

165

Idem, "Actualités", RJA, vol. 1, no 12, septembre 1915, p. 2-3.

Idem, "Actualités", RJA, vol. 4, no 10, juillet 1918, p. 3.

81. Idem, "Glanures", RJA, vol. 5, no 3, janvier 1919, p. 7.

82. Idem, "Actualités", RJA, vol. 1, no 10, juillet 1915, p. 3.

83. Idem, au père Theissling, Ottawa, 3 septembre 1916, loc. cit.

84. Idem, "Credo de l'âme qui lutte", 13 janvier 1916, VB, op. cit., p. 60-61.

Idem, "Ce que dit la feuille morte", 4 octobre 1915, VB, op. cit., p. 42-43.

Idem, "Retour vers le passé", 21 janvier 1917, RJA, vol. 3, no 4, janvier 1917, p. 2.

Idem, "Quand même", 14 septembre 1915, VB, op. cit., p. 39.

Idem, "Les premières fleurs du printemps", 15 avril 1915, VB, op. cit., p. 29-30.

Idem, "Consolations", 11 juin 1915, VB, op. cit., p. 29-30.

85. Idem, "Le Crucifix de la Cathédrale", 20 mars 1918, VBE, Ottawa, 1924, p. 71.

86. Idem, "Notre Journal", RJA, vol. 4, no 10, juillet 1918, p. 8-9.

Idem, "Actualités", RJA, vol. 1, no 12, septembre 1915, p. 2.

87. Idem, "A qui l'Institut Jeanne d'Arc est utile", RJA, vol. 11, no 1, octobre 1924, p. 7-8.

88. Rescrit de fondation, 15 juin 1919, SC.117.1.

89. MST, "Actualités", RJA, vol. 6, no 1, octobre 1919, p. 2.

CHAPITRE IV

LA PERSONNALITE SPIRITUELLE DE MERE MARIE THOMAS D'AQUIN APRES LA FONDATION DE L'INSTITUT JEANNE D'ARC (1919-1963)

1. Une nouvelle famille

A la naissance de la congrégation, Mère Saint-Thomas conçoit l'Institut Jeanne d'Arc, communauté et foyer, à la manière d'une famille heureuse où tout le monde s'entraide et se sent chez soi:

C'est bien une grande famille que forme notre Institut et rien ne nous rend plus heureuses que ces paroles qui tombent des lèvres d'un si grand nombre de personnes quand elles viennent chez nous pour la première fois: "Oh! je ne sais pas pourquoi, mais je me sens tout de suite chez moi!"

En 1923, elle signale avec joie le caractère international de sa famille:

Dans les événements religieux ou civils qui nécessitent des décorations extérieures, il (Institut Jeanne d'Arc) se fait un devoir de déployer les drapeaux qui représentent la nationalité de ses pensionnaires; c'est ainsi qu'ont mêlé leurs plis les étendards du Canada, de l'Angleterre, de l'Irlande, de la France, des Etats-Unis, de la Belgique, de la Suisse et de l'Italie, symbole de la douce paix et de la cordiale fraternité qui règnent parmi les membres de notre chère et nombreuse famille².

Les soeurs pionnières se souviennent des années de la fondation, de cette vie familiale peu structurée, quand Mère Saint-Thomas se faisait proche des siennes dans toutes les activités de la maison. C'était le bonheur enthousiasmant des débuts.

Le prestige personnel de Mère Saint-Thomas grandit sans cesse à travers ses cours et ses projets littéraires.

Elle "règne" en dame très noble, aux dires de ses amis.

Elle-même écrit un jour:

La noblesse de l'individu est acquise par son savoir-vivre et son savoir-faire; c'est un domaine commun où les inégalités et les déficiences sont comblées et où nous devenons tous égaux par les qualités de l'esprit et du coeur.

Elle révèle, à son insu, le secret de sa réussite; elle prend aussi, par cette conviction faite sienne, sa revanche - si on peut parler ainsi - sur l'humiliation supportée au cloître à cause de ses origines modestes. Sa peine lui aura valu, nous semble-t-il, de comprendre que le véritable honneur consiste à promouvoir la dignité inaliénable de la personne humaine plutôt qu'à conserver la renommée d'une lignée aristocratique. N'empêche que dans son accueil, si universel soit-il, Mère Saint-Thomas trouvera naturel de traiter les gens de la classe privilégiée d'une manière "privilégiée", et cela, au grand désespoir de ses soeurs surmenées. Celles-ci seront contraintes, par exemple, de préparer un repas et de mettre une table "dignes" de tel invité, approprié à son style de vie. Ce vestige de "monarchisme" chez Mère Saint-Thomas obscurcira quelque peu la perception qu'auront les soeurs de la démarche apostolique de leur Fondatrice. Mais nous anticipons.

2. Une intuition prophétique: l'oecuménisme

L'attrait qu'exerce Mère Saint-Thomas sur les personnes sert une cause inattendue: l'oecuménisme. Qu'elle ait pu se rendre compte que son accueil doit servir cette cause encore embryonnaire - et totalement ignorée dans la région - voilà un fait remarquable. Pendant quarante ans, elle posera des gestes de dialogue et de fraternité dans cette perspective de l'unité chrétienne.

Avant d'aller plus loin, il faut préciser ce que nous entendons par oecuménisme dans le contexte de notre étude. Il désigne l'ensemble des efforts entrepris pour réunir les chrétiens des différentes confessions selon la prière du Christ à la Cène (Jn 17, 21). Cette démarche comporte deux dimensions essentielles, interdépendantes, malgré que l'une soit plus fondamentale que l'autre: il s'agit de la spiritualité oecuménique et du travail théologique interecclésial en vue de vaincre les obstacles doctrinaux qui empêchent l'unité visible de l'unique Eglise de Dieu. Mère Saint-Thomas entre dans le mouvement spirituel de l'oecuménisme qui atteindra son apogée plus tard dans le témoignage et les écrits de l'abbé Paul Couturier⁴, et en particulier, dans la communion fraternelle qui liait les cœurs du patriarche Athénagoras et du Pape Paul VI⁵.

L'oecuménisme spirituel porte un certain nombre de caractéristiques. Tout d'abord, il implique une intention priante qui enveloppe la vie de la personne comme aspiration fondamentale, comme sens donné à son expérience quotidienne. Ensuite, il signifie souffrance intime devant la division des chrétiens et joie à cause de l'unité qui déjà se construit. Enfin, il y a amitié, c'est-à-dire la rencontre des chrétiens de confessions différentes pour vivre un partage et un amour⁶.

En octobre 1920, Mère Saint-Thomas publie dans la Revue Jeanne d'Arc:

Une des plus grandes plaies de la société consiste dans les préjugés. Nulle personne ne devrait être méprisée à cause de la religion qu'elle pratique; faisons la part du divin et de l'humain et souvenons-nous que le trait d'union entre les deux est celui même dont Dieu se sert à notre égard: la charité⁷.

L'amour à la manière de Dieu motive et justifie le dialogue oecuménique. Cette citation annonce une prière pour l'unité composée par Mère Saint-Thomas qui paraîtra deux mois plus tard dans la même revue:

La Revue Jeanne d'Arc offre aujourd'hui au zèle de ses lecteurs une prière bien simple qu'elle demande à chacun de dire à Dieu de tout coeur:

O Dieu, nous vous supplions d'amener tous vos fidèles enfants et serviteurs à l'unité de la foi, par la lumière de votre Esprit-Saint et par la vertu de leurs bonnes oeuvres, de leurs prières et de leur charité. Au nom de Jésus, votre Fils⁸.

Cette prière, Mère Saint-Thomas la fait une prière officielle de sa congrégation, récitée encore de nos jours à l'office des Vêpres. Elle n'a donc rien d'un pieux sentiment passager. Elle devient l'expression d'un rôle dans l'Eglise, partie prenante de l'appel de cette femme à la vie chrétienne et à la vie religieuse. Que dit le texte? Mère Saint-Thomas ne fait aucune distinction entre catholiques et protestants: tous sont de fidèles enfants et serviteurs du Père. Elle entend l'unité de la foi comme une communion d'esprit et de coeur dans la diversité. Cette unité jaillira de l'Esprit transformant le coeur des chrétiens accueillants (catholiques et protestants) qui vivent l'Evangile avec authenticité.

Mère Saint-Thomas accompagne la prière d'une explication:

Tous ceux qui aiment la Sainte Eglise de Dieu, tous ceux qui ont souffert et souffrent encore d'avoir un parent, un ami très cher qui ne partage pas leur foi, tous ceux qui ont rêvé la beauté et la force qui résulteraient d'une fusion de tous les membres fervents de la grande famille des âmes, tous ceux enfin qui suivent le mouvement religieux qui s'opère en Angleterre et ailleurs, comprendront la nécessité de supplier Dieu le Père d'intervenir, d'avoir pitié de ses pauvres enfants qui l'aiment et le cherchent à travers mille sentiers divers et de les mettre dans l'unité de la vérité qu'Il a daigné révéler lui-même et constituer par l'établissement de son Eglise.

Mère Saint-Thomas veut prier cette prière par amour pour

l'Eglise et par amour pour ses amis non-catholiques avec qui elle souffre de ne pas pouvoir partager la même foi et le même culte. Son oecuménisme est donc d'abord souffrance. Ensuite, par sa mention des premières manifestations du dialogue oecuménique, elle se montre éveillée aux courants de pensée qui naissent dans le monde où elle vit et dans l'histoire où se déroule son drame personnel¹⁰. En termes contemporains, nous dirions qu'elle saisit les "signes des temps". Et ne manifeste-elle pas, une fois de plus, la dimension missionnaire qu'elle donne à toute sa vie; n'imagine-t-elle pas quel extraordinaire témoignage serait pour l'humanité l'unité des chrétiens dans une seule Eglise de Dieu?

Concrètement, Mère Saint-Thomas envisage l'unité des chrétiens comme un retour des non-catholiques à l'Eglise de Rome. Là-dessus, elle épouse l'opinion générale des catholiques qui y pensent, mais là où elle en diffère c'est dans sa certitude que la conversion nécessaire à l'unité doit s'opérer autant chez les catholiques que chez les protestants, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint; le chemin de la métanoïa "à travers mille sentiers", dit-elle. Tous les enfants du Père doivent se laisser prendre par Lui dans la communion de l'amour.

Nous ne savons pas quelle fut la réaction du public à

cette initiative; de l'indifférence, peut-être. En 1922, elle écrit, déconcertée:

Comment se fait-il que la majorité de ceux qui constatent les différences de religion n'en sont point troublés et comptent sur la leur pour les amener au Paradis tandis que d'autres ressentent à ce sujet des émotions profondes¹¹.

Malgré l'absence de soutien, elle poursuivra son idéal sans le moindre répit.

3. Fille de l'Eglise

L'esprit oecuménique de Mère Saint-Thomas s'enracine dans une certaine vision de l'Eglise. Des textes déjà cités, nous dégageons la notion de famille des croyants. Elle emploie souvent l'expression "la grande famille de Dieu, son Eglise"¹². Elle reconnaît la hiérarchie mais ne l'identifie pas à l'Eglise. Elle se serait ralliée volontiers à l'image de l'Eglise comme Peuple de Dieu, revalorisée au IIe Concile du Vatican. Elle respecte les fonctions d'autorité sans beaucoup respecter les hommes qui les remplissent. L'enquête canonique de 1914 lui a fait voir, au prix d'une souffrance indicible, un côté mesquin de ces milieux. Elle ne peut l'oublier. Cela ne l'empêche pas de faire de l'oeuvre et de la fondation une mission d'Eglise précisément parce que la vision de l'Eglise dépasse les limites du clergé. Consciente de mandat ecclésial, elle déclare maintes fois à ses compagnes: "Que notre effort

généreux pour le salut des âmes s'applique d'abord au rôle que nous a donné la Sainte Eglise dès le début de notre fondation"¹³.

A chaque mention d'Eglise, Mère Saint-Thomas se sert du qualificatif, "sainte". Elle constate le péché de l'Eglise mais elle voit mieux sa sainteté, c'est-à-dire l'Esprit qui l'habite et qui, par elle, donne au monde la vie du Christ. Les membres de la famille de Dieu communient entre eux par la même prière et la même économie sacramentelle.

Grâce à sa formation dominicaine Mère Saint-Thomas aime ardemment l'Office choral au point d'inclure Vêpres chantées en français, dans les règles de prière de l'Institut Jeanne d'Arc. Elle innove de deux façons: elle dote une congrégation active de droit diocésain du grand Office (en partie en tout cas) et choisit comme langue le français au lieu du latin. Son admiration pour les psaumes qui forment l'Office se trouve verbalisée dans le texte suivant:

Les Psaumes sont depuis des siècles avant Jésus-Christ la prière de l'homme croyant à son Créateur, le repentir de l'homme coupable à son juge, la confiance de l'ami en son maître et sauveur, l'espérance de l'humanité déchue en un Messie Rédempteur, la foi inaltérable et l'amour qui élève l'âme et l'ennoblit. La Sainte Eglise adopte les prières et les paroles des Psaumes pour ses Offices¹⁴.

La prière biblique exprime tout l'homme et toute la condition humaine; c'est pourquoi elle l'aime. Quant aux sacrements,

elle les voit comme la rencontre par excellence avec le Seigneur: "Pensons que le sang mystique de Jésus coule sur nous et en nous par l'absolution, la Sainte Communion, la vie de la grâce..."¹⁵.

Son goût de la prière liturgique s'allie à son goût de la méditation basée sur la Parole divine confiée à l'Eglise: "Parmi les lectures qui s'imposent à tout chrétien, celle de l'Evangile est la première"¹⁶. Et encore une magnifique citation:

Il est une faim qui est plus pénible que la faim du corps, c'est celle de l'âme des bonnes paroles, de l'affection de ceux qui nous entourent, du beau et du vrai. Remède: l'amitié de Dieu, la conversation avec Dieu, la lecture des paroles divines; de tout ce qu'a été révélé par l'Esprit-Saint dans les Livres Saints¹⁷.

L'Incarnation paraît une fois de plus comme la tendance fondamentale de sa vision chrétienne. L'Ecriture ne fut pas donnée à l'Eglise pour nourrir la vie spirituelle pieusement angélique des fidèles; elle sert à combler les besoins de l'homme, de son coeur et de son esprit, ses besoins d'affection, de vérité et de beauté. Mère Saint-Thomas dit et redit que Dieu comble l'homme. Il est sa source et sa destinée. Il faut ajouter que cet attachement à l'Ecriture surprend à une époque où la Bible devait rester hors de la portée des catholiques par crainte de fausses interprétations.

Son écoute de la Parole de Dieu consignée dans les "Livres Saints" vise l'annonce de la Bonne Nouvelle par l'apostolat:

O Jésus, accordez-moi la grâce de pénétrer dans l'esprit de vos saintes paroles, d'en remplir mon âme et de diffuser par mes exemples, mes paroles et mes écrits votre doctrine pour le salut des âmes¹⁸.

Résumons les éléments qui font de Mère Saint-Thomas une fille de l'Eglise: l'Eglise est la famille des croyants liés dans l'amour par les sacrements et la prière liturgique. L'intimité de Mère Saint-Thomas avec Dieu grandit par la méditation de la Bible confiée à l'Eglise. Son service du prochain s'insère dans la mission évangélisatrice de l'Eglise. Elle accueille l'autorité hiérarchique mais se montre réfractaire à l'esprit clérical. Elle porte en elle d'une manière remarquable le sens de la catholicité de l'Eglise et de son unité que les hommes ont prise, d'où son engagement oecuménique pour que l'Eglise devienne vraiment la famille qui rassemble tous les enfants du Père.

4. Jeanne d'Arc: identification spirituelle

Dans l'Eglise, l'Institut naît sous l'égide de Jeanne d'Arc. Il est donc nécessaire de parler un instant de la dévotion qu'a pu avoir Mère Saint-Thomas envers la patronne de sa congrégation. Le patriotisme la lie à

Jeanne d'Arc, figure quasi légendaire de l'histoire de la France. Pourtant, Mère Saint-Thomas considère Jeanne surtout comme un témoin de l'Evangile. Une élève de Lewiston raconte que Marie d'Aquin parlait souvent de Jeanne en classe, en particulier de son courage à assumer sa mission jusqu'au martyre¹⁹. Qu'elle ait pris charge d'une oeuvre dédiée à Jeanne d'Arc, cela dut lui faire grand plaisir et l'inciter à explorer le message chrétien de la petite bergère faite soldat.

Une affinité de caractère nous apparaît exister entre Jeanne et Mère Saint-Thomas. En 1943, celle-ci cite un auteur qui décrit la Pucelle de France:

Elle était un de ces êtres comme il s'en rencontre rarement, à quelque condition qu'ils appartiennent; caractère admirable, caractère héroïque, sous des dehors tantôt naïfs, tantôt brillants, entraînants, magnifiques, avec un langage plein de finesse, d'à-propos et de mots charmants²⁰.

Voilà l'opinion que se forme le public à l'endroit de Mère Saint-Thomas. Mère Saint-Thomas elle-même énumère des qualités chez Jeanne qui caractérise son propre esprit d'accueil: "Jeanne d'Arc n'offre rien dans sa vie que du simple, bon, naturel"²¹. Par ces qualités, Jeanne témoigne de l'Evangile: "Jeanne d'Arc, affirme Mère Saint-Thomas, offre par sa droiture, sa simplicité, sa justesse d'esprit, sa bonne grâce et son infinie charité de vrais traits évangéliques"²².

En prenant pour acquis cette affinité de base, voyons quelques similitudes que découvre Mère Saint-Thomas entre son itinéraire et celui de Jeanne, en dépit de dissemblances notables. D'abord, signalons l'expérience de "force dans la faiblesse" lorsqu'elles reçoivent la mission que Dieu leur confie; au milieu de l'enquête canonique, Marie d'Aquin médite: "Songeons à la faiblesse de Jeanne devenue force et pourquoi? Seulement parce qu'elle est avec Dieu, parce qu'elle suit Dieu"²³. N'est-ce pas l'attitude que Marie d'Aquin assume graduellement à mesure que s'enveniment les attaques contre elle²⁴? A la fin des années vingt, elle passe à travers un véritable drame de l'espérance. Sa lutte, elle la retrouve chez Jeanne:

Le Fiat était dit! Jeanne leva la tête.
Son doux regard plongeait dans le bleu firmament.
A lutter, à souffrir la bergère était prête:
Il le faut! Dieu le veut! Dieu le veut! En avant²⁵!

Lors de sa déposition comme supérieure générale, en 1943, épreuve qui faillit la briser, Mère Saint-Thomas s'identifie à Jeanne; au cours d'une conférence spirituelle, elle dit: "Ayez foi en notre vocation quand même elle devrait nous conduire au martyre du bûcher... Soyez-Lui amoureuxment fidèle, ne l'abandonnez jamais"²⁶. Enfin, dans le "rejet" de la vieillesse et l'imminence de la mort, elle communie à la souffrance même de Jeanne: Ci-dessous l'extrait d'un poème composé cinq ans avant son décès:

[...]

Car j'étais libre alors,
Je n'avais peur de rien, pas même de la mort!
Oui, j'étais libre et fière.
Et maintenant, je suis... oh! je suis prisonnière!
Seigneur, ayez pitié de moi!
Je suis seule avec Vous et pas même le Roi
Ne me tendra les bras dans ma grande faiblesse.
Seule dans ce cachot! Seule dans ma détresse!

[...]

Seule il me faut mourir!

[...]

O Sainte liberté! Reviendras-tu jamais?
Vain espoir! Je suis vaincue et je me soumetts!
Je veux tout supporter jusqu'à ma dernière heure;
Je veux gagner le ciel, l'éternelle demeure!
Si j'ai tant combattu, c'était l'ordre de Dieu
[...]

27

Jeanne d'Arc exerce donc une force inspirationnelle sur la
Fondatrice qui se résume dans la devise: "En avant, Dieu
fait ma route", devise de la guerrière que Mère Saint-Thomas
lance comme un cri de ralliement à toute personne, en toute
occasion.

Que renferme ce mot d'ordre? Mère Saint-Thomas
l'explique:

... Dieu fait sa route! [...] le chemin que fait
Dieu c'est le chemin de la vertu, du devoir, de la
piété, de la charité. C'est le chemin du travail:
"Vive Labeur!" C'est, enfin, c'est surtout, le
chemin du courage et du sacrifice... Jeanne con-
duite par Dieu, meurt brûlée sur un bûcher.
Quelles que soient les épreuves qui ont fondu ou
qui fondront sur vous, ne vous découragez jamais.
Dans les joies et dans les peines, dans le succès
ou l'humiliation, sachez bien qu'une seule chose
importe: Être avec Dieu... 28

Nous reconnaissons dans cette citation les traits saillants de la personnalité de Mère Saint-Thomas déjà exposés dans notre étude. Le mot-clé de la devise c'est "route" ou ses synonymes. L'image de la route domine toute la poésie de Mère Saint-Thomas; elle s'enracine peut-être dans une de ses premières impressions d'enfance, à savoir les sentiers boisés du château de La Rivière²⁹. Nous savons du moins comment Lydia éprouve la vie en terme de marche pénible vers une belle destination. "Route" signifie donc la vie chrétienne vécue selon l'appel divin et vécue jusqu'au bout avec courage. En 1938, elle déclare: "Quoiqu'il arrive notre mot d'ordre sera 'Courage et Foi - En avant toujours sur la route du Bien'"³⁰. Elle rappelle sans cesse que Dieu trace cette route:

L'homme s'agite et Dieu le mène, dit un vieux proverbe. La Providence a des secrets infinis que nul ne peut scruter ni pénétrer d'avance. A nous de nous soumettre et de marcher avec foi dans le sentier, fort contre l'épreuve, attentifs à notre devoir et fidèles jusqu'à la mort³¹.

Et Dieu trace la route, unique pour chaque personne: "Quel que soit le sillon tracé, celui qui doit se déployer est le seul qui nous occupe"³². Ces beaux textes trahissent-ils une forme de volontarisme, étrange - nous l'avons constaté³³ - à son expérience spirituelle? Nous pensons que non, car le Dieu qui met en route, qui accompagne sur la route, qui est

LA PERSONNALITE SPIRITUELLE DE MERE MARIE THOMAS D'AQUIN
APRES LA FONDATION DE L'INSTITUT JEANNE D'ARC (1919-1963)

180

le terme de la route, ce Dieu s'appelle tendresse. En 1934,
elle met sur Ses lèvres les paroles qui suivent:

Ne crains pas: j'ai des heures de rafraî-
chissement et de paix pour les âmes qui luttent;
je les soutiens constamment et c'est au plus fort
de leurs peines qu'elles reconnaissent ma puissance,
comme cette ombre qui te caresse et que tu ne
sentirais pas sans l'ardeur de ce jour d'été. Et
j'ai béni l'ombre très douce³⁴.

Mère Saint-Thomas n'oublie jamais la source de son courage;
elle expérimente sans cesse le paradoxe de la force dans la
faiblesse.

Pour clore cette méditation sur Jeanne d'Arc et la
spiritualité qu'elle inspire, soulignons un dernier aspect
qui identifie l'attitude de Mère Saint-Thomas à celle de
sa patronne: la valeur donnée à l'effort plutôt qu'au suc-
cès. Ce qui compte c'est d'essayer de vivre l'idéal proposé;
le bonheur se trouve là et nulle part ailleurs. Voilà pour
Mère Saint-Thomas la fidélité: marcher sur la route de la
vie, tel que l'on est: pauvre, attiré par l'Absolu:

Heureux ceux que les ans ont marqué de l'empreinte
De ce contentement qui couronne l'effort!
Heureux les pas bénis qui marchaient dans la crainte!
Ils menaient au triomphe et non pas à la mort.
Ce qu'ils ont commencé, leur coeur sut le poursuivre;
Leur vertu resplendit comme un soleil d'été;
Dans le sillon tracé leur âme peut survivre,
Car tout bienfait reçoit sa part d'éternité³⁵.

5. Un idéal absurde? Epreuve de l'espérance

A la fin des années vingt, Mère connaît un affaïssement spirituel; elle frôle le désespoir. Cependant son état ne ressemble en rien à une rechute dans la mélancolie et la quasi dépression de la période dominicaine, ceci ayant été surtout d'ordre psychologique. Cette fois, elle glisse dans une nuit du non-sens, de la tentation de l'absurde. Ses poèmes de l'époque révèlent cette épreuve.

La tentation de l'absurde se fixe sur l'idéal. Croire à un idéal, n'est-ce pas naïveté et illusion? Elle rencontre le mal qui s'infiltre même dans les entreprises les plus nobles:

Est-il vrai qu'ici-bas il faut à toute chose
La honte du déclin, la douleur de la mort,
Et que nul d'entre nous, même s'il se croit fort,
Lorsqu'il sent en son coeur fleurir la douce rose
De quelque amour béni, de quelque saint projet,
Ne peut être assuré de se garder fidèle?
Que son rêve, sa foi, par une loi cruelle,
Se verront tôt ou tard privés de ce reflet
Qui les faisait briller dans le ciel de la vie,
Comme un astre aux doux feux dans le sein de la nuit³⁶?

Elle fait face au désillusionnement: tout goûte la mort:
une cause pour Dieu? une foi en Dieu? une espérance illuminant
la nuit de la condition humaine? son apostolat, plus nuisible
que bienfaisant?

Après avoir lutté pour une cause sainte
Et donné jour par jour le sang de mon effort
Je sais qu'il faut encore subir la rude étreinte
De l'ennemi caché qui conduit à la mort³⁷.

Elle réagit de deux façons à cette épreuve du doute: acceptation et espérance. Elle comprend que ces ténèbres servent à vaincre l'orgueil, le pire ennemi de l'homme. Elle consent à les vivre:

Je consens à passer par ces phases intimes
Et ces coups douloureux qui forgent notre coeur.
Je consens à longer les sentiers des abîmes,
[...] Je sais qu'à s'envoler trop haut l'homme se grise³⁸.

Mais, demande-t-elle: "Laissez-moi du moins ma foi dans le bonheur". En d'autres mots, à quoi sert la vie si le bonheur apparaît impossible?

Son consentement la pousse à crier son espérance, à "guerroyer" contre le mal; elle crie presque dans un vertige d'espérance:

Ce doute mon esprit le rejette et le fuit.
Et je veux croire en moi, pour qui, toujours ravie
Mon âme, en se donnant, conserve sa candeur³⁹.

Elle sortira des ténèbres si elle retrouve une confiance en elle-même car, en effet, elle l'a perdue: "

Vous le voyez, Seigneur, nous tous qui sommes vôtres,
Nous luttons, nous tâchons d'arrêter tous ces flots
D'injustice et d'erreur. Nous voulons être apôtres,
Et nos accents vers vous se chargent de sanglots.

Comme un enfant qui cherche à lever un tronc d'arbre,
Nous succombons tout haletants, tout épuisés.
Même les coeurs d'amis restent parfois de marbre,
Et, voulant les guérir, nous les avons brisés⁴⁰.

Elle sortira des ténèbres si elle fait confiance en l'Amour;
voici quelques-uns de ses plus beaux vers:

Qui donc peut affaiblir notre pouvoir d'aimer?
Et qui peut nous ôter cet ineffable rêve
Qu'on nomme idéal, s'il est fait de divin?
Ah! je sais qu'au bonheur succède la tristesse,
[....]

Mais il est sous l'écorce une sève féconde
Dans la fleur desséchée un fruit générateur,
Et, dans le coeur humain une invincible ardeur
Qui jette ses rayons sur les cimes du monde⁴¹.

Le pouvoir d'aimer, l'idéal fait de divin ... une autre ma-
nière de dire l'amour plus fort que la mort. Elle croit que
l'amour triomphera à condition qu'elle-même accepte de lutter:

Et pourtant, il est bon et saint d'avoir lutté
Ce même flot noirci qui se gonfle et déferle
Souvent sur le rocher laisse une blanche perle
Dont l'éclat brillera durant l'éternité⁴².

Et, comme toujours, cette lutte, cet effort, se joue au ni-
veau des relations, de la fraternité: aider ses frères, se
laisser aider par eux:

Se sentir frère et soeur des êtres et des âmes:
Douce communion d'amour et de grandeur;
Par eux monter, monter toujours,
Comme des flammes,
Vers Dieu, l'Astre éternel, le Verbe créateur.

C'est l'intime secret des forces invincibles
De la puissance calme et du saint idéal:
Majestueux reflets des foyers invisibles
Qui changent notre argile en limpide cristal⁴³.

C'est ainsi que s'actualisera sa confiance renouvelée en l'A-
mour, dans la communion fraternelle, la solidarité: "Douce
communion... c'est l'intime secret du saint idéal".

6. Tragique dichotomie

Il nous faut nous arrêter maintenant au supériorat de Mère Saint-Thomas dans la congrégation qu'elle a fondée. A mesure que l'Institut Jeanne d'Arc se structure, l'autorité de Mère Saint-Thomas se transmue en un autoritarisme périlleux. En même temps, son influence apostolique de largeur d'esprit et d'accueil universel s'étend sans cesse dans la société outaouaise. Nous voyons se dessiner tristement une véritable dichotomie entre la femme-supérieure de communauté et la femme apôtre de la fraternité humaine et chrétienne, au fond, la dichotomie tracée depuis sa jeunesse entre la vie à l'intérieur du foyer familial et la vie "en dehors"⁴⁴. Elle s'en rendra compte avec sa lucidité habituelle. Voici le témoignage d'une soeur:

Mère Saint-Thomas sort avec une compagne et tout à coup elle se fait proche, amie, intime; dès le retour à la maison, la barrière jetée à terre s'érige de nouveau. Elle avoue elle-même que lorsqu'elle rentre à l'Institut Jeanne d'Arc, elle se sent écrasée; elle n'est plus elle-même⁴⁵.

Pourtant, Mère Saint-Thomas avait su innover le régime communautaire et l'adapter à l'oeuvre nouvelle. En voici quelques exemples: contact continu avec le public, hommes et femmes; accueil universel; prière liturgique avec peu de "dévotions"; ascèse du travail et des privations de l'oeuvre pionnière plutôt que les pénitences réglementaires;

libéralité dans le contact des soeurs avec leurs familles; absence "d'honneurs" attachés au supérieurat; recherche du naturel imbu de politesse dans le comportement extérieur (manière de parler, de marcher...) au lieu d'une uniformité obligatoire; refus catégorique de soeurs converses. Tous ces points distinctifs par rapport aux communautés établies reflètent l'esprit d'ouverture de la Fondatrice.

Hélas, son écartèlement intérieur s'incarne dans des contradictions réelles entre ce qu'elle professe avec conviction et ce qu'elle accomplit ou omet dans la direction de la congrégation. Attardons-nous, à titre d'exemple, au problème de la formation des religieuses. Il faut que les soeurs intériorisent l'esprit de l'Institut Jeanne d'Arc d'où la nécessité de la prière et du recueillement. Mère Saint-Thomas, douée comme elle est pour la prière dans l'action et mûrie par vingt ans de vie religieuse, oublie que cet équilibre spirituel ne va pas de soi; elle présume que ses soeurs atteindront à une contemplation réelle tout en s'épuisant à la grosse besogne⁴⁶. Plusieurs se sont formées par osmose, par leur proximité avec la Fondatrice; d'autres, se sont dévouées corps et âme sans que Mère Saint-Thomas les aide à pénétrer le sens de leur engagement de Soeur de Jeanne d'Arc. Elles sont restées dans l'amertume. D'ailleurs, Mère Saint-Thomas discerne mal les aptitudes des aspirantes à la vie

conventuelle. Il suffit qu'une jeune fille désire se faire religieuse pour que Mère Saint-Thomas soit convaincue que Dieu l'appelle⁴⁷. On conclut que son ardeur à faire fonctionner l'Institut la pousse à chercher de la main d'oeuvre au détriment de vocations solides⁴⁸. Ce manque de jugement prépare des difficultés pour la croissance de la congrégation puisque son véritable développement dépend de la profondeur avec laquelle les membres comprennent leur idéal.

De plus - et ceci constitue un autre aspect de la formation - cette femme qui grandit chrétiennement dans l'art et la culture, est aussi celle qui refuse les études aux soeurs. Pourquoi? Impossible de le savoir avec certitude; la réponse se trouve sans doute dans un ensemble de facteurs: il y a, en premier lieu, manque d'argent et besoin de tout le personnel pour l'oeuvre. Un bon nombre de jeunes filles entrent à l'Institut avec très peu d'instruction et les mettre à l'étude implique des années d'éloignement de l'apostolat car, à l'époque, il n'existe ni cours du soir, ni cours par correspondance. Par ailleurs, l'oeuvre même exige des qualifications professionnelles. Mère Saint-Thomas envoie les soeurs enseigner en les exhortant à compter sur la grâce, un point de vue qui cadre fort mal avec le réalisme de sa vie spirituelle et l'importance qu'elle attache en général à la formation humaine⁴⁹. Serait-ce alors qu'elle craigne que quelqu'un puisse mettre en

cause son autorité, ou du moins certaines décisions prises en autorité? Une soeur remarque: "Mère Saint-Thomas a refusé les études pour éviter les têtes montées"⁵⁰.

Quoiqu'il en soit, l'option de Mère Saint-Thomas en cette matière crée un handicap pour sa communauté. Son refus nourrit un ressentiment où les religieuses finissent par se voir comme des "bonnes" dans l'entreprise apostolique et personnelle de la Fondatrice. Cette conscience d'une privation intellectuelle n'habite pas toutes les religieuses, pas même la majorité qui se dévouent à la tâche avec héroïsme; néanmoins, Mère Saint-Thomas équipe peu les membres de sa congrégation pour approfondir tout le potentiel de son approche apostolique à travers une oeuvre si liée au public, si riche de présence au monde, si évangélique et si contemporaine.

7. La prédication de la Fondatrice à ses religieuses

Mère Saint-Thomas donne régulièrement des conférences spirituelles. En général, ces causeries stimulent l'ardeur des soeurs: "En avant, Dieu fait sa route". Cet élan jaillit et du contenu du message et du style de la conférencière. Elle séduit par sa parole⁵¹. Nous prendrons comme échantillon les conférences de 1942-1943; l'essentiel de sa prédication s'y trouve ainsi que la dichotomie entre

la personnalité apostolique et la supérieure de communauté.

Au premier Chapitre général, le 8 octobre 1922, Mère Saint-

Thomas avait ainsi défini l'esprit de la congrégation naissante:

Charité cordiale et simple, dévouement joyeux et absolu, piété plutôt profonde que démonstrative, attachement à la Sainte Eglise, à sa liturgie, à son esprit large et universel, travail intense au service de l'oeuvre et des âmes, intrépidité dans l'épreuve, les obstacles, les difficultés, courage calme et serein basé sur la foi en Dieu et notre amour pour lui; abandon à la Divine Providence, union étroite entre les membres et les maisons de la congrégation.

Que Dieu à qui seul nous devons tout, daigne nous garder fidèles et loyales et nous diriger sans cesse par son Esprit⁵².

Les trois chapitres précédents de notre étude nous permettent de voir dans ce passage le résumé de l'idéal de Mère Saint-Thomas. A-t-elle communiqué cet idéal aux femmes qui se joignent à elle dans l'Institut? Voilà la question que nous nous posons en abordant ses conférences spirituelles.

Religieuse parlant à des religieuses, Mère Saint-Thomas réfléchit sur leur commune vocation. Elle y réfléchit en termes mystiques plutôt que canoniques. Elle préfère prêcher la beauté de la consécration au lieu d'analyser les trois vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté. Elle est très fière de la vocation mais prévient ses compagnes de tout orgueil, elle qui croit sacré chaque itinéraire vers Dieu:

Les âmes consacrées à Dieu ne sont-elles pas trop nourries de l'idée d'un amour qui les a prédestinées et d'une indulgence qui nous excuse comme nous-mêmes nous nous excusons par orgueil⁵³.

Aussi, "L'essentiel de la vie et surtout de la vie religieuse, c'est de chercher Dieu"⁵⁴. Son appel à l'intimité avec Lui revient sans cesse: "C'est le secret et la grandeur de la vie religieuse, Jésus, toujours Jésus! toujours avec Jésus, comme Jésus, pour Jésus... Amour qui nous regarde et qui nous aime, que nous regardons et que nous aimons"⁵⁵. Cette intimité confère à la religieuse sa dignité, dignité qu'il faut reconnaître et respecter. Elle prie le Seigneur en 1962:

Veuillez m'accorder la grâce de témoigner envers les soeurs de ma communauté une charité bienveillante dans mes manières et mes paroles, même si elles ont des torts envers moi ... veuillez m'accorder la grâce de leur parler avec politesse, bonté et affection parce qu'elles sont comme moi Epouses de N.S.J.C.⁵⁶.

Elle décrit plus explicitement la vocation des Soeurs de l'Institut Jeanne d'Arc:

Pour nous, humbles pionnières, les oeuvres débordantes, les travaux continus, qui dévorent notre espace et notre temps, les obligations financières qui dévorent notre revenu; souvent nous n'avons pas de place et notre nature voudrait finir et le démon voudrait nous en scandaliser et nous en décourager pour une sorte de sabotage spirituel. Mais arrière les plaintes! Regardons, regardons-Le longtemps, regardons-Le toujours et remplissons de Lui notre esprit qui se révélera dans nos actes et notre vie entière⁵⁷.

Toujours, Mère Saint-Thomas porte en elle "le souci apostolique: intimité avec le Seigneur pour les autres, donc:

Est-ce que les impressions du contact de Jésus ... ne devraient pas finir par imprimer dans nos regards, dans nos paroles, dans toute notre attitude quelque chose qui fasse sentir le divin⁵⁸?

Le "regarder Jésus" des citations précédentes nous amène à parler de la prière. L'intimité avec Dieu vient d'abord par la prière. Mère Saint-Thomas répète cela à temps et à contre-temps. D'abord, son exemple personnel inspire ses compagnes; voilà, en effet, le point d'unanimité dans les témoignages des religieuses. Mère Saint-Thomas prie avec une telle tendresse, une telle sincérité que l'on ne cesse de s'en émerveiller: "A l'entendre prier, on pouvait tout lui pardonner", remarque une soeur peu sympathique à Mère Saint-Thomas⁵⁹. Elle prône la prière contemplative: "Il faut la prière vocale, surtout dans une communauté, mais qu'elle soit l'enveloppe digne et respectueuse de la prière intime"⁶⁰. La Soeur de Jeanne d'Arc doit fusionner sa contemplation à l'action la plus intense:

Mais Dieu a tracé une route définitive bien différente pour les S. de Jeanne d'Arc. Elles sont destinées à faire du bien dans le monde et non à contempler dans le cloître. La prière va de pair avec l'action et Dieu a voulu que nous soyons à la fois des âmes de méditation et d'action⁶¹.

Dans le même sens, elle prie un Noël: "Doux Enfant qui es venu nous racheter. [...] mets en nous cette double vision

de la vie contemplative et de la vie active"⁶².

Prière-contemplation et action-travail, les deux pôles de la prédication de Mère Saint-Thomas. Autant elle exhorte à la contemplation, autant elle valorise le travail. Elle chérit une autre devise de Jeanne d'Arc: "Vive Labeur". Le travail, elle le propose à sa communauté comme ascèse plus féconde que celle des pénitences corporelles en vigueur dans la plupart des communautés:

Pour nous, religieuses de l'Institut Jeanne d'Arc, la pénitence corporelle est dans le travail et nous devons l'accepter avec amour et dévouement, car c'est une pénitence qui porte des fruits⁶³.

Cette attitude pouvait blesser des soeurs qui ployaient sous le fardeau du gros ouvrage manuel alors que Mère Saint-Thomas s'épanouissait dans une activité beaucoup plus gratifiante. Avec amertume, l'une d'entre elles se plaint: "Pour Mère Saint-Thomas, le travail était comme un dieu"⁶⁴.

La valeur du travail dépasse, par ailleurs, l'activité en soi; elle s'insère, avec la contemplation, dans le devoir. Ecoutons la Fondatrice:

Jésus nous enseigne à n'avoir peur des menaces et des méchancetés des adversaires si nous sommes dans le devoir. Etre dans la lumière c'est être dans le devoir, dans l'obéissance, dans l'amour de Dieu et du prochain, dans la pénétration de l'Evangile⁶⁵.

Aussi, "Il [Esprit Saint] nous fera connaître la Volonté de Dieu qui devient pour nous l'obligation sacrée du devoir"⁶⁶. Le devoir signifie l'actualisation de la volonté de Dieu dans le mystère de chaque personne; c'est le fiat de chacune aux appels du Seigneur.

Comment discerner ces multiples appels? par l'autorité. "L'autorité! quel grand mot et quelle digne chose quand on la regarde dans son origine divine et selon l'ordonnance des plans divins"⁶⁷. Nous savons que dans sa vie personnelle, elle accorde une primauté à la conscience au-dessus des ordres des supérieures; le départ de Lewiston témoigne avec éloquence de cette conviction⁶⁸. A mesure que son autorité se transforme en autoritarisme, Mère Saint-Thomas oublie le principe de la conscience et refuse que ses soeurs y fassent appel pour guider leur propre conduite en opposition à des directives. En effet, la dissidence naît au sein de sa communauté et elle en a peur.

8. Lutte pour la "vie" de l'Institut: la Fondatrice contre la dissidence

Les problèmes se multiplient et s'aggravent. Mère Saint-Thomas se révèle administratrice lamentable⁶⁹. Comme son frère Maxime qui connaîtra un désastre dans les affaires et mourra sans un sou, Mère Saint-Thomas devient victime de

de ses sentiments⁷⁰. Elle n'informe pas l'Ordinaire de ses transactions⁷¹. Elle se fait jouer par des profiteurs⁷². Elle considère ses déboires financiers comme des risques qu'exige la folie de la charité⁷³. Même avec de si bonnes intentions, Mère Saint-Thomas pousse effectivement la congrégation au bord de la banqueroute. Elle sape les énergies de ses soeurs dans l'organisation de bazars et de réceptions en vue de cueillir l'argent qu'elle perd aussitôt⁷⁴.

A ce problème omniprésent de la communauté s'ajoute celui de la centralisation des pouvoirs. Mère Saint-Thomas remplit la charge de supérieure générale, de supérieure locale, d'économe générale, d'économe locale, de directrice du foyer, de directrice de l'école sans compter son enseignement à plein temps à l'élite de la Capitale. Comment peut-elle assumer adéquatement toutes ces responsabilités? C'est impossible pour un humain.

Des voix s'élèvent dans le désir de rectifier ces abus. Les revendications d'un groupe de pression se résument à quatre principales: 1) que Mère Saint-Thomas se fasse guider dans les finances par des hommes d'affaires compétents, sympathiques à sa personne et à son oeuvre 2) qu'elle délègue ses pouvoirs d'autorité au sein de la congrégation 3) qu'elle permette la formation professionnelle des membres de la communauté 4) qu'elle respecte la liberté de conscience de

chacune⁷⁵. A mesure que les "dissidentes" saisissent les problèmes, à mesure qu'elles cheminent dans leur propre vocation, elles éprouvent le besoin de dialoguer avec des personnes en dehors de la maison et du milieu. Il s'agit de prêtres. Mère Saint-Thomas se lance dans une guerre sainte car, pour elle, si le groupe de pression prend de la force, il fera intervenir les membres du clergé⁷⁶. Elle est convaincue que ces religieuses sont déjà "montées" par eux, présentant leurs griefs avec rigidité voire entêtement. La virulence de l'attaque de Mère Saint-Thomas s'explique donc par le fait que, par-delà les soeurs insoumises, elle affronte de nouveau son vieil adversaire: le clergé canadien-français. Si ce dernier réussit à prendre contrôle de l'Institut, pense-t-elle, eh bien! c'est la ruine de l'oeuvre. Elle seule doit garder le pouvoir car elle seule peut sauver l'esprit - et donc la vie - de la congrégation. Les problèmes financiers pourront toujours s'arranger; ils ne mettent pas en danger l'existence de l'oeuvre, mais le clergé peut tuer l'âme de la mission qui est la sienne. Une soeur remarque dans son témoignage que c'est la "hantise de la mission" qui rendait Mère Saint-Thomas si dure dans sa croisade⁷⁷.

Dans ce contexte, les conférences spirituelles servent d'arme de guerre entre les mains de la Fondatrice résolue à défendre son territoire. Elle essaie de discréditer les

révoltées et d'encourager les dociles à une obéissance encore plus servile, au nom de l'unité. Les soeurs aiment de moins en moins voir venir l'heure des entretiens. Voici ce qu'elles entendent:

Etre loyale, c'est agir en toute sincérité et droiture dans sa vie religieuse et sa vie de communauté, ne pas se servir de moyens secrets et détournés pour arriver à ce qu'on voulait faire quand on en a été empêchée. Il eut été si facile et si religieux d'y renoncer par esprit de sacrifice et de renoncement ou par obéissance. Etre loyale à ses Supérieures, à ses Soeurs, c'est agir en coopération avec elles et non en opposition, c'est ne pas faire en cachette ce que l'on sait déplaisant ou défendu, ne pas rapporter à des personnes étrangères ou familières ce qui pourrait jeter un discrédit même mérité; c'est prendre et soutenir les intérêts de sa communauté au-dessus de tous les autres et des siens propres; ne pas faire des remarques désagréables ou critiques sur les ordres donnés; ne pas entretenir de préférence ou d'ententes secrètes avec quelques compagnes.

La loyauté se révèle en mille autres manières; elle inspire la confiance et l'affection; elle vaut de l'or tandis que la trahison est une boue infecte qui souille même les plus belles choses, révèle un caractère abject et vil, indigne de confiance et même d'estime.

[...]

Enrichissons notre vie religieuse et notre caractère de cet or précieux et suivons les droits sentiers simples et larges de la loyauté; ce sera le bel et bon esprit de Dieu, tandis que la duplicité, la ruse et l'audace sont les oeuvres du diable⁷⁸.

Ce texte ne nécessite aucune explication. L'intrigue règne des deux côtés au détriment du dialogue.

Malgré tout, Mère Saint-Thomas marche sur son coeur

dans la lutte acharnée qu'elle mène durant des années:

L'autorité seule nous remplirait d'amertume et nous rendrait pénible à supporter dans nos rapports avec le prochain. Il est une pénitence qui s'accompagne d'oubli de soi-même. O sainte charité, tu es bien de toutes les vertus celle qui nous rend le plus semblables à Dieu même, centre d'amour⁷⁹.

Elle sait avec lucidité qu'elle éloigne l'affection de ses soeurs.

Pour inciter à la soumission, Mère Saint-Thomas va se référer très souvent à l'exemple de la Vierge de Nazareth: "Par son fiat si simple et si généreux, elle fut associée à Dieu même ... ainsi l'âme qui obéit avec foi s'unit à l'âme de celui qui représente l'autorité divine et s'unit à Dieu même"⁸⁰. Mère Saint-Thomas aime beaucoup Marie et ne se réduit pas, certes, à l'utiliser comme arme de guerre dans un conflit! Par ailleurs, dire de Mère Saint-Thomas qu'elle a une "âme mariale" ne serait pas plus juste. L'orientation spirituelle reste très christocentrique et sa dévotion consiste avec équilibre à s'émerveiller devant le Fiat d'une femme qui offre au monde un Emmanuel, un Dieu "avec" les hommes. Pour Mère Saint-Thomas, Marie dit Incarnation.

Nous avons à plusieurs reprises mentionné la méfiance que Mère Saint-Thomas éprouve à l'égard du clergé. Ajoutons une note intéressante à ce problème: la direction spirituelle. Pour les autres comme pour elle-même, elle ne voit ni la

nécessité, ni l'efficacité d'un conseiller; elle croit à l'Esprit-Saint. En 1942, elle explique son point de vue:

Ames anémiées, âmes tombées, âmes pétrées d'inquiétude [...] il n'est pour elles qu'un remède. Les plus grands docteurs spirituels endorment les blessures sans les guérir. Il faut que l'amendement vienne de nous et de nos actes. Ce qui guérit, ce sont les actes de vertus contraires à nos mauvais penchants, c'est l'appel intime repentant et confiant à l'effusion souvent renouvelé du Précieux-Sang de Jésus, par l'esprit et le coeur, en dehors même des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Connaître sa misère, s'en humilier, s'en repentir et donner à Dieu et au prochain un service aimant et réparateur, c'est déjà la guérison⁸¹.

Pour souligner la continuité dans sa pensée, voici un texte de 1953: "Il (Esprit-Saint) nous apportera la lumière divine qui est bien différente des lumières humaines"⁸². Pour surmonter nos problèmes et nos péchés, il suffit d'accueillir la force du Christ pour nous relever et reprendre la marche: Le "Lève-toi et marche" évangélique (Mt 9,5-6). En d'autres mots, elle énonce ce principe: on devient chrétien en agissant en chrétien; on apprend à aimer en aimant. Pour certaines personnes, un conseiller peut aider à percevoir et à vivre ce principe. A l'avis de Mère Saint-Thomas, un tel conseiller ne peut que nuire ... surtout s'il fait partie du clergé canadien-français. En général, elle fait plus confiance à l'amitié qu'à la relation d'aide.

9. La "Perdante" entre dans la kénose chrétienne

Malgré l'acharnement de sa lutte, Mère Saint-Thomas perd la guerre. Elle est démise de sa charge le 28 juin 1943. Une compagne de la fondation la remplace. Mère Saint-Thomas occupe le poste d'assistante générale. Elle s'y attendait bien sûr. N'avait-elle pas dit en avril 1943:

Ne nous croyons pas abandonnées de Dieu lorsque l'épreuve fond sur nous, lorsque nous sommes brisées et comme anéanties par la douleur qui nous afflige dans les parties les plus sensibles de notre corps ou de notre âme [...] c'est le Christ montant au Calvaire qui nous donne à porter une partie de sa croix ... on montre bien plus d'amour en souffrant avec quelqu'un qu'en partageant ses joies⁸³.

Néanmoins, la décision capitulaire lui cause un choc épouvantable. Ebranlée, elle ploiera sous le fardeau de cette répudiation, et ce, jusqu'à sa mort en 1963.

Sa douleur dépasse la simple perte humiliante du pouvoir et du prestige personnel. La situation créée par le nouveau gouvernement équivaut, selon elle, à la mort de l'Institut. La nouvelle générale, une femme de prière, une femme de souffrance intime patiemment supportée, est dépourvue d'instruction et de leadership. Le supérieur ecclésiastique de l'époque y supplée et finit par exercer de facto la charge de générale pendant de longues années⁸⁴. Par une bonne administration et un dévouement inlassable, il réussit à

sortir la congrégation de son désastre financier⁸⁵. Par ailleurs, il abolit les règlements progressistes de la Fondatrice. Une soeur s'en plaint amèrement: "Mgr X est allé chercher toutes les petites niaiseries des autres communautés ... un recul terrible"⁸⁶. Une autre décrit son rôle comme du "paternalisme à plein temps"⁸⁷. Hélas, soupire une troisième: "Des soeurs allaient tout lui dire"⁸⁸. Cet homme, bon et pieux, mais irrémédiablement étroit d'esprit, se situe aux antipodes du tempérament et de la vision chrétienne de Mère Saint-Thomas.

Mère Saint-Thomas voit se réaliser son horrible cauchemar: "Je me demande, dit-elle, que va devenir l'Institut Jeanne d'Arc avec ..."⁸⁹. Et au sujet des règlements tâtilions, elle répond sèchement à une compagne: "Ce n'est pas moi qui ai écrit cela dans la Sainte Bible. Je suis pour rien"⁹⁰. En effet, elle ne compte pas. Lorsque la supérieure générale doit prendre une décision, elle consulte Monseigneur X ainsi que l'assistante générale, à savoir Mère Saint-Thomas. Puisque les deux conseils donnés divergent toujours, la générale opte inmanquablement pour celui de Monseigneur X. Mère Saint-Thomas observe, impuissante, l'éloignement de la communauté de son idéal de fondation. Elle croit à l'échec de son oeuvre par la faute du clergé: "Vous ne saurez jamais l'idéal que j'avais pour l'Institut

Jeanne d'Arc; personne ne saura"⁹¹, ou "... quelle idée, on défait tout ce que j'ai fait"⁹².

La Fondatrice et ancienne supérieure générale se montre sujette exemplaire, selon le témoignage des autorités⁹³. Elle suit la Règle avec ferveur; elle prend part, par exemple, au chapitre des coupes avec une telle pauvreté et sincérité que les soeurs en sortent touchées.

Jusqu'à sa mort, Mère Saint-Thomas croit que la dissidence et la déposition signifiaient non seulement le rejet de son gouvernement mais de sa personne. Sa colère et son amertume se transmuient en une blessure lancinante: "On fait peu de cas de moi, on me met à l'écart, on me traite comme un chiffon"⁹⁴. "On ne m'aime plus"⁹⁵. D'autre part, quand les soeurs essaient de se rapprocher d'elle, de lui rendre service, elle répond: "Laissez-moi". Or un jour, l'une d'entre elles lui dit carrément: "Vous rabrouez les soeurs, comment peuvent-elles vous faire des délicatesses"⁹⁶? D'autres lui suggèrent avec affection qu'elle endure les souffrances réservées aux fondateurs de communauté. Elle réplique: "Vous avez raison, vous m'avez fait du bien"⁹⁷.

Mère Saint-Thomas trouve un repos dans l'adulation publique et dans le travail intellectuel; en 1953, elle écrit un petit poème sur sa tâche:

O chère tâche, sois bénie!
Tu fais la valeur de ma vie,
Je t'accomplirai de tout coeur,
Parfaitement, pour le Seigneur.
Et ceux qui te verront finie
Comprendront le but de ma vie:
Tout bien faire, de jour en jour
Avec savoir, avec amour.
Mes travaux seront vos louanges,
O Jésus, qu'adorent les Anges⁹⁸!

Texte magnifique, jeunesse admirable chez une femme de soixante-seize ans. Elle travaille dans cet esprit jusqu'à sa mort à quatre-vingt-six ans; à ce moment-là, elle enseignait six heures par jour. Pour Mère Saint-Thomas, travail et jeunesse vont ensemble: "Pour conserver l'apparence de la jeunesse, n'ayons donc pas peur du travail; persistons à porter le poids de la vie et le poids des ans avec courage et gaieté"⁹⁹.

Mère Saint-Thomas "passe à travers" son épreuve en la vivant en plénitude, sans tricherie. La douleur du rejet se transforme en défi de l'espérance: croire à l'Amour.) Une religieuse remarque: "Sa foi si profonde faisait sa grande souffrance: elle cherchait tellement la volonté du Seigneur qu'elle expérimentait les 'purifications'"¹⁰⁰. L'orientation qu'elle prend pour vivre cet événement se résume à rendre le bien pour le mal. Les textes en ce sens abondent. C'est l'attitude adoptée lors de l'enquête canonique¹⁰¹.

Dans son drame, le Dieu-Amour devient le personnage central. Elle ne Le blâme pas pour ses peines: "Il nous

laisse faire nos fautes parce que nous sommes libres. Pour ce qui arrive de mal au monde ou à nous-mêmes, ne disons pas, Dieu l'a voulu, mais Dieu l'a permis et accomplissons le bien"¹⁰². Le Dieu de Lydia toujours, Il n'afflige pas les êtres, Il les console:

Le temps serait bien long et les fardeaux bien lourds
Sans votre appui divin, et trop souvent la vie
Ne nous apporterait que les fruits de l'envie
Déguisés sous les fleurs d'inconstants amours.
Mais non! Vous nous tendez les bras comme un bon Père¹⁰³.

Forte de Son amour, Mère Saint-Thomas cherche son bonheur dans le bien: "La vie est belle quand elle est faite d'actes de bonté; un bon mot ici, un petit service là, c'est assez pour alléger le poids de bien des fardeaux"¹⁰⁴. Bien sûr, elle n'oublie pas ce qu'elle considère comme la méchanceté des humains qui seuls savent trahir:

Tant qu'il y aura dans notre entourage des êtres qui ne cherchent qu'à nous trouver en faute, à nous dénigrer, à nous ridiculiser, à nous rapter-tisser s'ils nous trouvent trop puissants ou trop grands, alors notre mouvement instinctif sera de nous défendre et de nous séparer [...] souvenons-nous chacun que nous devons à tous le respect et la charité¹⁰⁵.

Et plus en profondeur encore:

Et nous irons à Lui, riches de nos souffrances,
Après avoir subi ce contact des humains
Qui, tout en nous blessant, nous met entre les mains
Une sainte moisson d'immortelle espérance¹⁰⁶.

Elle frôle le danger du détournement des humains comme au temps de sa jeunesse¹⁰⁷. Elle n'y succombe pas, pourtant,

car son épreuve et son âge la font méditer sur la mort, à cette mort que subit chaque homme - solidarité ultime - inexorablement¹⁰⁸. Elle en a peur bien que sa peur ne l'empêche pas de fortifier en elle la conviction que la mort annonce l'arrivée à la merveilleuse destination de son voyage: la communion en plénitude avec Dieu et avec les autres.

Homme, bien que ton coeur ait gardé sa jeunesse,
Il est, au bout des ans, une ère de tristesse;
La mort trace de loin l'image du tombeau.
Dans l'humble solitude, un rayon tout nouveau
Peut encore éclairer le reste de ta vie
[...]

Cherche dans le Seigneur, la sublime puissance,
Remplis-toi de bonté, de joie et d'espérance;
Et comme le soleil, fais encor resplendir
Les rayons d'un amour qui ne saurait mourir¹⁰⁹!

Et la nature la guide dans sa méditation:

Que sera donc le ciel quand si belle est la terre?
O saintes visions si pleines de mystères,
Vous faites désirer les dons de l'avenir,¹¹⁰
Et vous nous consolez du chagrin de mourir!

10. Un Dieu fidèle, une femme fidèle

Malgré ses victoires de l'espérance fondée sur la foi en l'Amour, elle vit plus morose et accablée que jamais au sein de la communauté, à mesure que diminue son apostolat et que meurent ses amis. Elle combat même la tentation de quitter la congrégation pour mourir en paix chez les Dominicaines ou du moins dans un cloître; en visite chez des moniales, elle écrit:

J'aimais me sentir au milieu de ces chères religieuses, aux manières si douces, s'appelant entre elles [...] "Votre Charité", se prodiguant les témoignages de bonté fraternelle [...]
J'aurais vraiment aimé passer là le reste de ma vie dans la seule préoccupation de plaire à Dieu, de m'avancer chaque jour dans les pratiques de la vie intérieure et du perfectionnement des vertus¹¹¹.

Elle reste néanmoins à l'Institut. - En creusant le sens ultime de la souffrance, elle parvient à une sérénité du coeur:

Le coeur humain est si variable, les cordes qui vibrent dans nos âmes sont si sensibles que les sources de douleur sont pour ainsi dire infinies. C'est que notre vie chrétienne doit nous préparer à la mort, c'est-à-dire à la rencontre avec Dieu, et la douleur bien comprise, bien supportée produit dès ici-bas cette solitude dans laquelle Dieu devient l'ami toujours compris et aimé, la Voix qui commande, l'ami toujours présent et toujours fidèle, à qui l'on parle et qui nous répond. Celui qui suffit quand même tout man-
querait. Et c'est là le bien suprême de la douleur¹¹².

En octobre 1962, Mère Saint-Thomas fête son dernier anniversaire de fondation. Elle s'adresse ainsi à ses soeurs:

Qu'avec les années le "pointu" remplace le "rond" (allusion au changement de costume), cela ne fait pas grand'chose, mais au moins que l'idéal reste le même, l'idéal réalisé la première fois par Jeanne d'Arc. Comme elle [...] faisons aussi des choses difficiles. Préparons l'avenir, la sainteté, et disons toujours comme notre Sainte Patronne: "Vive Labeur"¹¹³.

A quatre-vingt-six ans, à cinq mois de sa mort, elle parle d'idéal, de défi, d'avenir. N'est-ce pas typique, remarquablement typique?

Ce chapitre eut comme but de décrire l'expérience chrétienne de Mère Saint-Thomas après la fondation de l'Institut Jeanne d'Arc jusqu'à sa mort (1919-1963) et d'illustrer l'évolution de son originalité spirituelle qui avait éclos lors de la mise sur pied de l'oeuvre et de la communauté (1914-1919). Son originalité touche éminemment la mission. La solidarité humaine dans la paternité de Dieu, qui envoie Son Fils sur la terre des hommes, façonne sa notion d'Eglise, inspire son engagement oecuménique, fait de son service un effort de rassemblement dans l'amitié. La solidarité confère un sens à ses propres expériences de vie, telle que la tentation du désespoir.

Son intimité avec Dieu se fortifie sans cesse, stimulant son action apostolique et lui donnant de vivre, comme Jeanne d'Arc, l'abandon et le "martyre".

Par ailleurs, la blessure de l'affectivité dont la cause remonte à l'enfance étale tous ses effets néfastes au moment où Mère Saint-Thomas doit exercer l'autorité au sein de la Congrégation qu'elle a fondée. Son handicap la fait contrecarrer ses propres convictions et charismes dans le contexte conventuel. Si par la force de sa personnalité elle transmet à son entourage sa grâce reçue de Dieu, son administration et sa prédication obscurcissent son message que ses

soeurs ne peuvent recevoir alors que dans l'ambiguïté de pensées et l'ambivalence de sentiments.

Pourtant, son coeur endolori la fait accéder, dans l'Esprit, à une saisie chrétienne de la souffrance et de la mort qui, coulant dans le mystère pascal de Jésus-Christ et avec tous les hommes, divinisent l'être humain, le transformant en fille et fils de Dieu et l'établissant dans Sa famille pour toujours.

1. MST, "Notre Journal (suite)", RJA, vol. 10, no 11, septembre 1924, p. 13.
2. Idem, "Les Dames Auxiliaires de l'Institut Jeanne d'Arc (suite)", RJA, vol. 9, no 7, mai 1923, p. 11.
3. Idem, "Le miroir des qualités de l'âme", RJA, vol. 22, no 3, décembre 1934, p. 14.
4. Maurice Villain, Introduction à l'oecuménisme, Casterman, 1964, 4e édition, 444 p.; surtout, p. 207-209.
5. Tomos-Agapès; Vatican - Phanar (1958-1970), Rome-Istanbul, 1971, 733 p.
6. Maurice Villain, op. cit.; surtout, p. 235-240.
7. MST, "Le Grand Dévouement (suite)", RJA, vol. 7, no 1, octobre 1920, p. 6-7.
8. Idem, "Une croisade", RJA, vol. 7, no 3, décembre 1920, p. 8.
9. Ibid.
10. Le mouvement religieux auquel Mère Saint-Thomas se réfère est sans nul doute les initiatives de dialogue oecuméniques que prennent au début du siècle des hommes comme Lord Halifax, le Cardinal Mercier, l'abbé Fernand Portal. Cf. "Fernand Portal (1855-1926)", dans Unité des chrétiens, no 22, avril 1976 et "Le Cardinal Mercier (1851-1926)", dans Unité des chrétiens, no 23, juillet 1976.
11. MST, "Elisabeth Seton (suite)", RJA, vol. 9, no 2, décembre 1922, p. 11.
12. Idem, conférence spirituelle, 5e Semaine du Carême, 1941, DM-D-4.
13. Idem, conférence spirituelle, 1re Semaine du Carême, 1942, DM-D-5.
14. Idem, conférence spirituelle, non-datée, DM-D-16.
15. Idem, conférence spirituelle, Semaine sainte, DM-D-5.
16. Idem, "Pensées", RJA, janvier 1941, p. 15.

17. Idem, conférence spirituelle, non-datée, DM-D-16.
18. Idem, prière non-datée, DM-B-3.
19. Interview de Sister Mary Gonzaga, Portland, 19 janvier 1973, DM-M-32.
20. MST, "Au service de deux Rois", RJA, mai 1943, p. 8.
21. Idem, "Scènes de la Vie de Jeanne d'Arc", RJA, vol. 4, no 7, avril 1918, p. 3.
22. Idem, "Jeanne d'Arc et l'Évangile", RJA, mai 1941, p. 5; cf. E. Delaruelle, "La Spiritualité de Jeanne d'Arc", dans Bulletin de littérature ecclésiastique, nos 1 et 2, 1964, p. 17-33, 81-98.
23. Idem, "Les Conseils de Jeanne", RJA, vol. 3, no 8, avril 1917, p. 12.
24. Cf. Chapitre III, enquête canonique, p. 115.
25. MST, "Jeanne d'Arc - Le Fiat", VBE, Ottawa, 1924, p. 85-86.
26. Idem, conférence spirituelle, mai 1943, DM-D-6.
27. Idem, "Jeanne d'Arc au cachot", 12 mai 1958, RJA, avril-mai-juin 1958, p. 2-3.
28. Idem, "Les Conseils de Jeanne", RJA, vol. 3, no 8, avril 1917, p. 13.
29. Cf. Chapitre II, note 9, p. 88.
30. MST, "Actualités", RJA, septembre 1938, p. 3.
31. Idem, "Actualités", RJA, vol. 11, no 5, avril 1937, p. 3.
32. Idem, "Actualités", RJA, vol. 20, no 11, septembre 1933, p. 3.
33. Cf. Chapitre II, tout l'effort de Marie d'Aquin pour se conformer à la spiritualité du temps.
34. MST, "Les Ombres", RJA, vol. 21, no 10, juillet 1934, p. 12.

35. Idem, "Le Sillon", 21 février 1935, RO, Montréal, 1945, p. 153-154.
36. Idem, "Confiance", 20 octobre 1925, VV, Montréal, Editions du Mercure, 1928, p. 25-26.
37. Idem, "Heures Sombres", 20 septembre 1926, VV, op. cit., p. 17-18.
38. Ibid.
39. Idem, "Confiance", VV, op. cit.
40. Idem, "Heures Sombres", VV, op. cit.
41. Idem, "Confiance", VV, op. cit.
42. Idem, "Résignation", 20 octobre 1927, VV, op. cit., p. 30.
43. Idem, "Invisible Pouvoir", 20 février 1927, VV, op. cit., p. 47-48.
44. Cf. Chapitre II, p. 42.
45. Interview d'une religieuse de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-L-29.
46. Témoignage de l'ensemble des religieuses de l'Institut Jeanne d'Arc, v.g., DM-L-7.
47. Interview d'une religieuse de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-L-33.1.
48. Interview d'une religieuse de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-L-18.
49. Témoignage de l'ensemble des religieuses de l'Institut Jeanne d'Arc, v.g. DM-M-3.
50. Interview d'une religieuse de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-M-24.
51. Témoignage de l'ensemble (des religieuses de l'Institut Jeanne d'Arc, v.g. DM-L-9.
52. Registre des comptes rendus de cérémonies religieuses de la communauté, 1919-19 - .

53. MST, conférence spirituelle, 22e dimanche après la Pentecôte, 1940, DM-D-3.
54. Idem, conférence spirituelle, 21 février 1951, DM-D-10.
55. Idem, conférence spirituelle, 3e semaine de l'Avent, 1942, DM-D-6.
56. Idem, Prière pour la charité fraternelle, 1962, DM-B-6.
57. Idem, conférence spirituelle, 1re semaine après Noël, 1942, DM-D-6.
58. Idem, "Quelques leçons de la Grande Semaine", RJA, vol. 22, no 6, mars 1936, p. 8.
59. Interview d'une religieuse de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-M-3.
60. MST, conférence spirituelle, 6 février 1951, DM-D-10.
61. Idem, "Randonnée d'amitié (suite)", RJA, septembre 1953, p. 14.
62. Idem, conférence spirituelle, 2e dimanche après l'Epiphanie, 1941, DM-D-5.
63. Idem, conférence spirituelle, 4e semaine du Carême, 1943, DM-D-6.
64. Interview d'une religieuse de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-M-24.
65. MST, conférence spirituelle, 24 mars 1952, DM-D-11.
66. Idem, Préparation à la Pentecôte, 19 mai 1953, DM-D-12.
67. Idem, "Notre Journal", RJA, janvier 1938, p. 15.
68. Cf. Chapitre II, p. 77-84.
69. Témoignage de l'ensemble des religieuses de l'Institut Jeanne d'Arc, v.g. DM-L-33.1.
70. Ibid, v.g. DM-L-19.
71. Ibid, v.g. DM-L-27.

72. Monseigneur Alexandre Vachon à MST, Ottawa, 2 mars 1942, DM-J-456:

De passage à Québec, j'ai appris dernièrement que les Soeurs de l'Institut Jeanne d'Arc d'Ottawa avaient emprunté, le 20 octobre 1941, la somme de \$5,000.00 et qu'elles avaient aussi fait des démarches, le 20 février 1942, pour emprunter \$10,000.00 de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi.

N'ayant jamais été mis au courant de votre intention de faire ces transactions financières, je vous demande de me faire connaître ce que vous avez alors fait pour observer les prescriptions suivantes du Code de Droit canonique:

73. MST, "Actualités", RJA, novembre 1937, p. 4.

74. Témoignage de l'ensemble des religieuses de l'Institut Jeanne d'Arc, v.g. DM-L-30.

75. Interview d'une religieuse de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-L-33.1.

76. Monseigneur Guillaume Forbes à MST, Ottawa, 8 mars 1938, DM-J-151:

Monseigneur le chargé d'affaires de la Délégation Apostolique, ayant reçu des plaintes concernant votre Institut venant de Religieuses, me suggère d'envoyer chez vous un Visiteur spécial afin de pouvoir juger jusqu'à quel point ces plaintes sont fondées. C'est mon devoir, pour l'intérêt général, tant de vous, vénérée Mère, que de votre Conseil et de la communauté entière, d'accepter cette suggestion, de même que celle du Visiteur spécial proposé. Ce sera le T.R.P. Etienne Cheli, provincial de l'Ordre des Servites d'Ottawa. Ses relations avec la Délégation Apostolique ajoutent à son ascendant personnel pour justifier son choix. Il s'acquittera de sa fonction en toute impartialité. S'il y a quelque chose en quoi il faudrait remédier en conformité avec les saints canons, cela pourra se faire sans inconvénients. Quand le R.P. Visiteur se présentera, toutes les Soeurs de la maison d'Ottawa et de celle de Westboro iront le voir. Il me fera son rapport. Agréez, ma révérende Mère, l'hommage de mon profond respect et de mon entier dévouement en N.S.

77. Interview d'une religieuse de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-L-2.

78. MST, conférence spirituelle, Octave de l'Epiphanie, 1942, DM-D-5.

79. Idem, conférence spirituelle, Carême, 1943, DM-D-6.

80. Idem, conférence spirituelle, Avent, 1939, DM-D-3.

81. Idem, conférence spirituelle, 8e dimanche de la Pentecôte, 1942, DM-D-5.

82. Idem, conférence spirituelle, Pentecôte, 19 mai 1953, DM-D-12.

83. Idem, conférence spirituelle, 5e dimanche après Pâques, 1943, DM-D-6.

84. Témoignage de l'ensemble des religieuses de l'Institut Jeanne d'Arc, v.g. DM-L-2.

85. Ibid., v.g. DM-L-19.

86. Interview d'une religieuse de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-L-34.

87. Ibid.

88. Interview d'une religieuse de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-L-2.

89. Interview d'une religieuse de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-L-12.

90. Interview d'une religieuse de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-L-14.

91. Interview d'une religieuse de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-L-8.

92. Interview d'une religieuse de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-L-4.

93. Interview de deux supérieures de MST, DM-L-14; DM-L-27.

94. Témoignage de l'ensemble des religieuses de l'Institut Jeanne d'Arc, v.g. DM-L-18.

95. Témoignage de plusieurs religieuses de l'Institut Jeanne d'Arc, v.g. DM-L-18.

L'état de Mère Saint-Thomas peut s'éclairer à la lumière du texte suivant de Louis Bouyer en parlant de John Henry Newman, dans Newman, sa vie, sa spiritualité, Paris, Ed. du Cerf, 1952, p. 353-354:

... La longue épreuve où nous avons vu Newman entrer à partir de l'été 1838 avait été non seulement pénible mais usante ... la foi, l'espérance surnaturelles ont pu s'y épurer victorieusement, mais leur rayonnement sensible en a été glacé peut-être pour toujours. Pour de pareilles âmes, de semblables sacrifices, même s'ils grandissent finalement, laissent des stigmates que la vie présente ne peut plus guère effacer ... Meurtri dans ses fibres les plus délicates, il (Newman) a perdu sans retour cette alacrité qui fait la jeunesse de l'âme. Sa foi est plus profonde et plus pure que jamais. Mais cette pureté, cette profondeur se payent d'une entrée définitive dans l'automne du coeur.

96. Interview d'une religieuse de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-L-25.

97. Interview d'une religieuse de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-L-29.

98. MST, "Ma Tâche", poème manuscrit, 6 septembre 1953, DM-C-5.

99. Idem, "Notre Journal", RJA, juillet 1943, p. 12.

100. Interview d'une religieuse de l'Institut Jeanne d'Arc, DM-L-8.

101. Cf. Chapitre III, p. 131-139.

102. MST, conférence spirituelle, 13 août 1950, DM-D-9.

103. Idem, "Action de grâces", 22 octobre 1944, RJA, octobre 1944, p. 2.

104. Idem, "Pensées et Symboles", RJA, décembre 1945, p. 8.

105. Idem, "Comment s'établira la paix dans le monde", RJA, septembre 1945, p. 7.

106. Idem, "Isolement" 21 novembre 1943, RO, op. cit., p. 151-152.

107. Cf. Chapitre II, p. 45.

108. MST, Préparation à la mort, non-datée:

Mon Dieu, à la fin de cette retraite, je me mets en esprit en face de mes derniers moments et de la grande leçon de la mort. Je n'ai qu'une vie faite d'un nombre d'années qui restera toujours inconnu. Je tiens de vous cette vie, et tandis que d'autres passent leur existence à faire face aux exigences du monde, de la société, de la famille, vous m'avez fait, à moi, votre indigne servante, l'honneur de me demander de me consacrer à vous seul, de passer mes jours dans votre maison, près de votre Tabernacle, de travailler pour une de vos œuvres les plus chères: la préservation des âmes de jeunes filles.

Vous avez voulu que plus qu'une chrétienne ordinaire je consacre ma vie à suivre les exemples du Christ, à imiter ses vertus, à tendre à la perfection par les trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, à prier pour le salut des âmes et à leur faire du bien par mes bons exemples et mes bonnes paroles.

O Christ Rédempteur je mets mon âme au pied de votre Croix. Je regarde vos pieds et vos mains percés, votre tête couronnée d'épines, votre visage pâle et glacé, votre bouche contractée par la souffrance et puisque vous avez voulu subir la mort dans toute son acception la plus cruelle et la plus abjecte, j'accepte moi aussi la mort à l'heure et de la manière où il vous plaira de me l'envoyer et je m'unis à votre mort divine.

Je désire mourir dans une contrition parfaite de mes péchés, dans un sentiment ardent de l'amour le plus parfait et le plus pur, dans le désir le plus sublime du ciel et l'espérance la plus vive de l'obtenir par les mérites surabondants de mon Jésus -

Et en attendant cette mort je désire vivre de la manière la plus parfaite dans ma sainte vie religieuse, dans la docilité aux inspirations de la grâce, la ferveur dans la piété, l'obéissance parfaite à mes saintes règles et à mes Supérieures, la charité

aimable et douce pour mes Soeurs et pour le prochain, le don joyeux et généreux de moi-même -

O Père, avec Jésus je dis cette parole que je désire avoir sur mes lèvres à ma dernière heure: Je vous aime, j'ai confiance en Vous, je remets mon âme entre vos mains. O Marie, ma bonne Mère, soyez avec moi pendant ma vie entière et à l'heure de la mort ouvrez-moi vous-même la porte du ciel. Ainsi soit-il.

109. Idem, "Coucher de soleil", 12 septembre 1949, RJA, septembre 1949, p. 2.

110. Idem, "Aux Bermudes", [sans date], RO, op. cit., p. 44-45.

111. Idem, "Randonnée d'amitié", RJA, septembre 1953, p. 14.

112. Idem, "Le Bien de la douleur", RJA, janvier 1951, p. 16.

113. Idem, mot de remerciement, fête de la fondation, octobre 1962, DM-G-6.

CONCLUSION

Toute la vie de Mère Marie Thomas d'Aquin vibre du sentiment, raffermi au cours des années, que Dieu est Amour et qu'Il l'aime personnellement d'une tendresse d'époux et de père tout à la fois. Elle vit éveillée à Sa présence, une présence qui seule la console, qui seule comble suffisamment son être pour lui permettre de dépasser ses limites et de surmonter les épreuves. Elle communie à son Dieu dans la droiture et la lucidité. La vérité de cette relation fait croître en elle un sens aigu du mystère de l'Incarnation comme portant l'expérience spirituelle proprement chrétienne. Elle trouve Dieu là où elle est, là où elle oeuvre, dans les événements qu'elle vit et dans les êtres qui l'entourent. Sa personnalité spirituelle émerge peu à peu pour manifester dans sa maturité ces caractéristiques majeures: espérance, communion, universalité.

La foi en l'Amour, fondement de son ESPERANCE, lui permet de soutenir le très dur combat de la vie. La foi en l'Amour donne cohérence et beauté à l'aventure terrestre. Sans l'espérance s'agrippant à l'Amour perçu dans la foi, sa vie et la vie en général s'écroulent dans une absurdité intolérable. Rappelons-nous ses doutes des années vingt. Le courage dont elle fait preuve - car elle est toujours fort courageuse - s'expérimente chez elle comme sa faiblesse soulevée par la force de Dieu; ce courage, merveilleusement

articulé par l'Apôtre Paul (2 Cor. 12, 9-10) la fait entrer dans le mystère chrétien de la Pâque de Jésus Christ.

Les "morts" successives de cette femme se situent, sans exception, au plan de l'isolement du coeur et de la déception des amitiés. N'est-ce pas le cas avant la fondation (famille, cloître), pendant la fondation (enquête canonique, amitié du père Gill), après la fondation (luttres intestines, déposition comme supérieure générale, déclin)? La cause de sa souffrance est donc la même: je ne suis pas aimée. Dans ces morsures broyant sa sensibilité jusqu'à l'épuisement, (elle finira par ne plus pouvoir maîtriser ses réactions de douleur) elle comprend, par grâce, avec son esprit et son coeur, que Dieu est Tout; voilà la découverte suprême que lui apporte l'espérance¹.

Malgré ses nombreuses déceptions, elle court toujours le risque de l'amour et réussit - forcé dans la faiblesse - à faire oeuvre de COMMUNION. Assoiffée de relations humaines vraies, son intériorité donne toute une densité évangélique à cette quête. Dans l'apostolat, elle crée des amitiés, c'est-à-dire elle établit un rapport de cordialité et de réciprocité plutôt qu'une relation d'aide. Son attitude dit à l'autre: je veux être avec toi; je veux que tu sois avec moi sur la route de la vie. C'est cela qu'elle essaie de communiquer à toute personne qui lui vient - elle en est

convaincue - au nom du Seigneur. Et faire de cette personne un ami (ou une amie) signifie du même coup entrer plus à fond dans son amitié avec Dieu, car Il aime tous les hommes et les aimer c'est participer à la mission salvifique du Christ et rassembler en Eglise.

Ce mouvement vers l'autre s'épanouit en UNIVERSALITE. Comment se fait-il que Mère Marie Thomas d'Aquin accède ainsi à un accueil universel dans la fraternité? Son tempérament artistique la prédispose à cette attitude viscérale de la solidarité entre l'homme et la création, entre l'homme et son semblable. Elle actualise cette solidarité en bouleversant la notion habituelle de la vie religieuse comme fuite du monde, comme existence en dehors du temps dans l'anticipation du Ciel. Mère Marie Thomas d'Aquin, au contraire, mise toute sa fidélité à l'Appel sur cette décision délibérée et coûteuse "d'être avec" ses frères et soeurs de toute langue, race, religion, dans le concret de la condition humaine ... elle avec eux ... et eux avec elle. Ensemble, ils "passeront à travers" la vie en se soutenant les uns les autres. De fait, vivre son quotidien en communion avec toute l'humanité lui permet d'aller au bout de son combat et de sa découverte de Dieu. Pour une religieuse de son temps et de son milieu, il faut reconnaître que son universalité est prophétique et plus encore son oecuménisme, autre dimension de son accueil universel.

Aucune personne n'existe qui n'ait subi diverses influences. Quelles ont été ces influences dans le cas de Mère Marie Thomas d'Aquin? Nous en avons indiqué un certain nombre. Tout d'abord, la nature prend une place primordiale dans la vie de cette femme comme signe toujours vrai de la présence toute aimante de Dieu. Puis, l'Ordre de Saint-Dominique contribue largement à sa formation spirituelle, surtout au plan de la vie de prière. Dans et par la Congrégation de Nancy, elle reçoit la semence d'une contemplation nourrie de l'Écriture et de la liturgie, d'une simplicité de relation avec Dieu et avec les autres, d'une ouverture priante sur l'universel². Mais ces qualités ne "fleurissent" vraiment qu'après sa sortie du cloître. C'est ainsi qu'elle émerveille tout son entourage par la compénétration si totale de prière et d'action dont elle fait preuve et qui actualise l'idéal le plus explicite de l'Ordre. Nous osons dire qu'en se faisant Soeur de Jeanne d'Arc, Mère Marie Thomas d'Aquin assume son identité dominicaine. En ce qui concerne l'apostolat, nous le savons, elle trouve sa propre voie; c'est son appel missionnaire qui motive son départ de Lewiston.

Quant à Jeanne d'Arc, nous avons vu que la Fondatrice s'inspire du témoignage de la Pucelle pour mieux saisir le sens de sa mission à Ottawa. La spiritualité de Jeanne, sur laquelle on a écrit très peu d'ailleurs, ne la "forme" pas

au sens strict du terme puisque Jeanne entre tard dans la vie de Mère Marie Thomas d'Aquin, de fait après la phase lewistonienne, c'est-à-dire au moment où la cloîtrée se transforme en missionnaire et pionnière apostolique. C'est donc dans la mesure où la Fondatrice décèle dans ce personnage quasi légendaire une confirmation de ses propres intuitions, que Jeanne exerce sur elle une influence.

Ceci dit, nous nous demandons si Mère Marie Thomas d'Aquin ne doit pas sa croissance dans l'Amour et l'émergence d'une personnalité spirituelle propre d'abord et avant tout à Eugénie Disclos, sa mère, qui creusa chez elle une blessure telle qu'elle eut toute sa vie à faire face au défi ou à la grâce de devoir l'assumer sans espoir de cicatrisation. C'est confrontée à cette blessure que Mère Marie Thomas d'Aquin va au bout de sa vocation chrétienne, confiante en Dieu, qui seul reste fidèle et dont la fidélité lui permet d'accueillir l'Agapè dans son coeur et dans le terreau de ses relations humaines.

L'analyse des influences ferait l'objet d'une autre étude fort intéressante en spiritualité. De plus, certains aspects de la personnalité même de la Fondatrice pourraient être examinés sous l'angle de la psychologie religieuse.

Mère Marie Thomas d'Aquin progresse dans la vie chrétienne sans guide, sans conseiller spirituel. (Elle eut

le chanoine Millac et le père Gill; toutefois, sur les deux, elle exerça un ascendant et avec les deux elle vécut une amitié beaucoup plus qu'une relation d'aide). Il nous semble que cette absence n'ait pas du tout nui à son achèvement personnel dans le Christ. A-t-elle nui à l'évolution de son institut? Nous croyons que oui parce que c'est dans sa responsabilité de supérieure générale - responsabilité qu'elle portait avec tant de difficulté - qu'elle aurait eu besoin d'une personne dont la présence aurait atténué ses peurs et soutenu sa fragilité à l'intérieur des cadres de sa "famille" religieuse et dans l'exercice de l'autorité. Elle n'a pas trouvé cette personne; elle ne l'a peut-être d'ailleurs pas cherchée.

Le problème de la direction spirituelle nous amène à aborder dans son ensemble celui du rapport qui existe entre l'expérience chrétienne de Mère Marie Thomas d'Aquin et celle de la congrégation qui lui doit la vie. D'abord, entre la femme de la priante intimité avec le Seigneur et la femme de l'apostolat de solidarité, il y a profonde et remarquable unité. La force de son témoignage réside, en effet, dans cette rare unification de l'être chrétien dans l'amour de Dieu et du prochain. Mais entre la femme apostolique et la supérieure de communauté, il y a dichotomie. La dichotomie que nous avons longuement illustrée s'enracine dans la blessure

du coeur. La blessure qui l'achemine vers Dieu fait beaucoup de tort à la communauté puisque, par le phénomène psychologique de la projection, la Fondatrice revit dans l'Institut la réalité même de la famille Branda. En d'autres mots, l'Institut (et le cloître) lui paraissent comme l'extension du foyer familial, lieu par excellence de la dispute, de l'incompréhension, de la privation affective.

Il s'ensuit que son malaise et le comportement qui en découle ne lui ont pas permis de transmettre avec transparence à ses soeurs son message plein de fraîcheur et d'actualité. Néanmoins, nous devons conclure, d'après tous les témoignages des religieuses que nous avons consultées, que quelque chose de vital a passé par elle, quelque chose que l'entourage a pu saisir, par simple osmose peut-être, et que pourrait retrouver la présente génération dans la mesure où l'essentiel de son message et de son témoignage est libéré de ses contingences historiques.

Nous touchons ici à la question du charisme de fondation. Comment évaluer ce charisme chez Mère Marie Thomas d'Aquin? Pouvons-nous reconnaître chez elle la vision, l'intuition, le dynamisme de vie tout orientés vers un service ecclésial que suppose un tel charisme? En d'autres mots, malgré ses limites d'ordre affectif et organisationnel, Mère Marie Thomas d'Aquin se range-t-elle parmi ces chrétiens

à qui l'Esprit conféra le don de susciter des disciples prêts à répondre à des besoins dans l'Eglise et cela selon une identité propre, une identité de "famille" qui met en relief un aspect ou l'autre de l'Evangile du Christ? A la lumière d'auteurs tels que le père Paolo Molinari, s.j.³ et la soeur Teresa Ledochowska, o.s.u.⁴, nous croyons pouvoir répondre par l'affirmative.

Il reste que le charisme de cette femme vise avant tout la mission. C'est une manière d'être présentes au monde qu'elle offre à celles qui veulent bien la suivre: faire profession religieuse en vue "d'être avec" tous les hommes dans leur condition humaine. De plus, son témoignage comporte une richesse particulière: dans ses traits prophétiques, Mère Marie Thomas d'Aquin nous rejoint tous. En effet, tout chrétien, tant laïc que religieux, peut s'inspirer d'elle, car qui ne peut proclamer l'espérance, la communion, l'universalité? Et fut-il une époque ayant besoin de ce message plus que la nôtre du XXe siècle et, bientôt, celle du XXIe?

NOTES POUR LA CONCLUSION

223

1. Cf. Chapitre IV, note 112, p. 214.
2. Cf. Chapitre I, note 35, p. 35.
3. Paul Molinari, "Renewal of Religious Life According to the Founder's Spirit", dans Review for Religious, vol. 27, 1968, p. 796-806.
4. Teresa Lédochowska, "A la recherche du charisme d'un institut religieux", dans Vie consacrée, vol. 49, 1977, p. 7-23.

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES MANUSCRITES

A. Ottawa: Archives de la Congrégation des Soeurs de l'Institut Jeanne d'Arc d'Ottawa.

1. Ecrits de MST

a. Cahiers de cours:

Cahiers de cours, Pensionnat Barré, DM-F-1

b. Conférences spirituelles:

1939, 9 août DM-D-2.

1939, "Avent", DM-D-3.

1940, "22e dimanche après la Pentecôte", DM-D-3.

1941, "2e dimanche après l'Epiphanie", DM-D-4.

1941, "5e dimanche du Carême", DM-D-4.

1942, "Octave de l'Epiphanie", DM-D-5.

1942, "Carême", DM-D-5.

1942, "Semaine Sainte", DM-D-5.

1942, "3e dimanche après la Pentecôte", DM-D-5.

1942, "L'Avent", DM-D-6.

1942, "1re semaine après Noël", DM-D-6.

1943, "1er dimanche du Carême", DM-D-6.

1943, 4e dimanche du Carême, DM-D-6.

1943, "5e dimanche après Pâques", DM-D-6.

1943, mai, DM-D-6.

1950, 13 août, DM-D-9.

1951, 6 février, DM-D-10.

1951, 21 février, DM-D-10.

1952, 24 mars, DM-D-11.

1953, mai, DM-D-12.

1953, "Pentecôte", DM-D-12.

c. Discours:

Récit du voyage en France, 1956, (bande sonore).

Remerciement, fête de la fondation, octobre 1962,
(bande sonore).

Textes pour des fêtes de circonstance, cahier de
Lewiston, 1904-1913.

d. Journal intime:

Carnet principal, DM-A-1.

Retraite de Prise d'Habit et de Profession, 24
février au 7 mars 1901, DM-A-2.

Feuilles détachées, DM-A-3.

Récit du voyage d'exil, (sans date), manuscrit
incomplet.

Résumé autobiographique, 10 novembre 1916.

e. Poèmes:

"Ma tâche", 6 septembre 1953, DM-C-5.

(Sans titre), poème dédié au père Thomas Maria Gill,
2 octobre 1912, DM-C-1.

f. Prières:

"Prière pour la charité fraternelle", 1962, DM-B-6.

(sans titre), (sans date), DM-B-3.

2. Correspondance

a. Lettres adressées par MST à:

Brunet, Monseigneur François-Xavier,
Montréal, 18 septembre 1914, F.4.

Ottawa, 2 octobre 1914, F.4.
Ottawa, 26 octobre 1914, F.4.
Ottawa, 12 février 1915, F.4.

La Communauté de Columbus, Ottawa, (automne) 1914,
DM-K-35.

Damian, Sister, Ottawa, 18 mai 1915, DM-K-33.

Joseph, Sister, Lewiston, 18 mars 1915, DM-K-33.1.

Paré, Aurore, Columbus, 26 avril 1914, DM-K-18.
Ottawa, 24 avril 1955, DM-K-18.

Vincentia, Mother, Montréal, 4 août 1913, F.6.
Ottawa, 4 mars 1915, F.6.
Ottawa, 21 décembre 1916, DM-K-34.

b. Lettres adressées à MST par:

Branda, Eugénie, La Rivière, 1er mars 1922, DM-I-0.

Branda, Maxime, Bordeaux, 16 août 1924, DM-I-1.
27 octobre 1925, DM-I-1.
12 décembre 1938, DM-I-1.

Damian, Sister, Columbus, 20 décembre 1914, DM-J-416.

Emmanuel, Mère Marie, (Namur), 21 juillet 1913,
DM-J-422.

Forbes, Monseigneur Guillaume, Ottawa, 8 mars 1938,
DM-J-151.

Millac, Chanoine Jean-Joseph, Bordeaux,
7 août 1904, DM-J-292.
13 décembre 1946, DM-J-292.

Vachon, Monseigneur Alexandre, Ottawa, 2 mars 1942,
DM-J-456.

c. Lettres écrites au sujet de MST:

Aubry, Mademoiselle Albina à Monseigneur François-
Xavier Brunet, Ottawa, 6 août 1917, F.2.

3. Dossier "Statut canonique"

- SC. 1, Mother Vincentia au père Gill, Columbus,
20 juin 1913.
- SC. 3, MST à Monseigneur Louis Walsh, évêque de Portland, Lewiston, 8 juillet 1913.
- SC. 5, Mère Patrice à Mother Vincentia, Lewiston,
26 juillet 1913.
- SC. 11, Indult de translation, Rome, 25 novembre 1913.
- SC. 14, Monseigneur Bruchési, archevêque de Montréal,
à Marie-Louise Marion, Paris, 24 mai 1914.
- SC. 15, Père Thomas Maria Gill, lettre de recommandation, Lewiston, juin 1914.
- SC. 17, MST à Sister Damian, Montréal, 21 juin 1914.
- SC. 20, Monseigneur François-Xavier Brunet, évêque de Mont-Laurier, à MST, Mont-Laurier, 16 septembre 1914.
- SC. 21, MST à Sister Damian, Montréal, (20-29)
septembre 1914.
- SC. 22, Père Hage au père Langlais, St-Hyacinthe,
28 septembre 1914 (copie).
- SC. 23, Mother Vincentia à MST, Columbus, 30 septembre
1914.
- SC. 24, Père Langlais à Mère Patrice, Ottawa,
2 octobre 1914 (copie).
- SC. 25, Id. à la communauté dominicaine, Ottawa,
automne 1914 (copie).
- SC. 26, Mère Patrice au père Langlais, Lewiston,
6 octobre 1914 (copie).
- SC. 34, Père Frédéric à Mother Vincentia, Ottawa,
26 février 1915.
- SC. 35, MST à Mother Vincentia, Ottawa, 26 février 1915.

- SC. 38, Idem, à Mother Vincentia, Ottawa, 4 mars 1915.
- SC. 40, Père Gill au père Rouleau, Lewiston, 7 mars 1915 (copie).
- SC. 49, Chanoine Plantin au père Hage, Ottawa, 12 avril 1915 (copie).
- SC. 50, Père Gill au père Rouleau, Lewiston, 27 mars 1915 (copie).
- SC. 57, Chanoine Plantin au père Hage, Ottawa, 12 avril 1915 (copie).
- SC. 58, "Humble Supplique en vue d'ériger en fondation diocésaine du Tiers-Ordre régulier de Saint-Dominique l'Institution des jeunes filles établie à Ottawa sous le nom de 'Institut Jeanne d'Arc'", 12 avril 1915.
- SC. 60, Mother Vincentia au père Frédéric, Columbus, 28 avril 1915 (copie).
- SC. 77, MST à Sister Damian, Ottawa, 1er novembre 1915.
- SC. 78, Père Gill à MST, Lewiston, 2 janvier 1916.
- SC. 84, Idem, au Chanoine Plantin, Lewiston, 14 mars 1916.
- SC. 89, Idem, à MST, Lewiston, 31 mai 1916.
- SC. 90, MST à Mother Vincentia, Ottawa, 20 juin 1916.
- SC. 94, Père Gill à MST, Lewiston, 14 août 1916.
- SC. 96, Mother Vincentia à MST, Columbus, 19 août 1916.
- SC. 98, MST au père Theissling, Ottawa, 3 septembre 1916 (copie).
- SC. 100, Père Theissling à MST, Rome, 6 octobre 1916 (copie).
- SC. 102, Père Langlais au père Desqueyroux, Ottawa, 3 novembre 1916.
- SC. 108, Idem, au père Hébu, (sans lieu), 3 février 1917 (copie).
-

SC. 111, Père Desqueyroux au père Langlais, (sans lieu), 28 mars 1917 (copie).

SC. 116.1, "Humble Supplique" pour la fondation non-dominicaine de l'Institut Jeanne d'Arc, 18 décembre 1918.

SC. 117.1, Rescrit de fondation, 15 juin 1919.

SC. 120, Chanoine Plantin, "Historique" de l'Institut Jeanne d'Arc, Ottawa, (1925?).

4. Interviews

a. Interviews de religieuses de l'Institut Jeanne d'Arc.

A leur demande expresse, ces témoins restent anonymes; ci-dessous, la cote seulement de chaque interview:

DM-L-2, 3, 4, 7, 9, 12, 14, 18, 19, 24, 25, 27, 27.2, 29, 30, 33.1.

b. Interviews de personnes autres que les religieuses de l'Institut Jeanne d'Arc:

Bilodeau, Olivier, membre de l'Union Nationale Française, Ottawa, 23 janvier 1973, DM-M-1.

Caron, o.p., Soeur Antonin, compagne à Lewiston, Sabattus, 16 janvier 1973, DM-M-4.

Cécile de Jésus, o.p., Soeur, élève à Nancy, Pithiviers, 23 octobre 1973, DM-M-28.

Gachet, Marie-Louise, compagne de classe au Pensionnat Sainte-Marie, Saint-André-de-Cubzac, 28 septembre 1973, DM-M-10.

Gauthier, Henri, membre de l'Union Nationale Française, Ottawa, 22 février 1973, DM-M-11.

Gill, Mabel, nièce du père Gill, Montréal, 1974, DM-M-13.1.

Hardy, o.p., Soeur Victoria, compagne à Lewiston, Valleyfield, 3 janvier 1973, DM-M-15.

Hervé, Marie-Thérèse, amie d'enfance, Riberac, 29 septembre 1973, DM-N-16.

Laflamme, o.p., Soeur Marie-Blanche, élève à Lewiston, Sabattus, 16 janvier 1973, DM-M-18.

LeLacheur, Monsieur et Madame Rex, amis, Ottawa, 5 avril 1973, DM-M-20.

Létourneau, Jacques, cousin, Jonzac, 27 septembre 1973, DM-M-21.

Marcotte, Bertha, élève à Lewiston, Lewiston, 15 janvier 1973, DM-M-22.

Marie de l'Eucharistie, o.p., Soeur, compagne à Lewiston, Lourdes, 1er octobre 1973, DM-M-30.

Marion, Séraphin, ami, Ottawa, 1972, DM-M-23.

Mary Gonzaga, Sister, élève à Lewiston, Portland, 19 janvier 1973, DM-M-32.

Mathieu, Rebecca, aide au Foyer de l'Institut Jeanne d'Arc, Ottawa, 14 février 1974, DM-M-24.

Michaud, Charlotte, élève à Lewiston, Lewiston, 15 janvier 1973, DM-D-25.

Morisset, o.m.i., Père Auguste, ami, Ottawa, 28 mars 1973, DM-M-27.

Paré, Aurore, élève à Lewiston, Lewiston, 15 janvier 1973, DM-M-29.

Pricto de Acha, Elisabeth, élève des Dominicaines de Bordeaux, Bordeaux, 25 septembre 1973, DM-M-25.

Sabas, Madame René, cousine, Bordeaux, 29 septembre 1973, DM-M-26.

Toutain, Gérard, membre de l'Union Nationale Française, 2 mars 1973, DM-M-36.

Trague, Madame T., compagne au Pensionnat Sainte-Marie, Saint-André-de-Cubzac, 29 septembre 1973, DM-M-37.

5. Notices biographiques (copies)

Joseph, Soeur Marie, professeur au Pensionnat Sainte-Marie; Millac, Chanoine Jean, conseiller spirituel.

6. Registres

"Registre des comptes rendus de cérémonies religieuses de la communauté, 1919-19—", série non-inventoriée.

B. Rome: Archives de la Congrégation Romaine de Saint-Dominique (copies).

1. Chroniques

Journal de Soeur Madeleine de Jésus, série non inventoriée.

Mémorial du Couvent du Saint-Sacrement de Chiavari, 6C. H 35.3.

Mémorial du Couvent de Saint-Thomas d'Aquin de Bordeaux, 6C. H35.

Mémorial de la Maison-Mère, Nancy-Namur, 1901-1913, 6C. G 90.3.

Mémorial du monastère du Sacré-Coeur de Lewiston, 6C. H 35.

Petit Mémoire de nos fondations et des 25 premières années de nos couvents d'Amérique, 1904-1929, série non inventoriée.

2. Registres

Constitutions, 6C. G 20.2.

Coutumier de Nancy, 6C. G 21.1.

Directoire, 6C. G 22.1.

Directoire de la prieure, 6C. G 22.4.

Indults et Demandes d'indults, 6C. D 40.

Registre des délibérations du Conseil de la Congrégation des religieuses cloîtrées du Tiers-Ordre enseignant, 6C. G 60.

Personnel de la Congrégation de Nancy-Mortefontaine de 1853 à la fusion de 1956, 6C. G 120.4.

Personnel enseignant de la Congrégation de Saint-Dominique du Tiers-Ordre enseignant de Nancy, 1874-1903, 6C. G 120.

3. Notices biographiques

Emmanuel, o.p., Mère Marie, prieure-fondatrice de Lewiston et prieure générale en 1913 lors du départ de MST.

- C. Lalande-de-Fronsac: Archives communales, registres d'état civil (copies).
- D. La Rivière: Archives communales, registres d'état civil (copies).
- E. Saint-Aubin-de-Médoc: Archives communales, registres d'état civil (copies).
- F. Saint-Romain-la-Virvée: Archives communales, registres d'état civil (copies).
- G. La Rivière: Archives paroissiales, registres de baptêmes (copies).
- H. Bordeaux: Hôpital du Calvaire, registre des admissions (copie).

II. SOURCES IMPRIMEES

A. Ecrits de MST

1. Recueils de poésie:

Reflets d'Opales, Montréal, 1945, 219 p.

Vers le Beau, Ottawa, 1924, 107 p.

Vers le Bien, Ottawa, 1916, 83 p.

Vers le Vrai, Montréal, Editions du Mercure, 1928, 74 p.

2. Articles:

"Actualités", RJA, vol. 1, no 10, juillet 1915, p. 2-10.

"Actualités", RJA, vol. 1, no 12, septembre 1915, p. 2-6.

- "Actualités", RJA, vol. 2, no 10, juillet 1916, p. 2-4.
- "Actualités", RJA, vol. 2, no 12, septembre 1916, p. 3-5.
- "Actualités", RJA, vol. 3, no 4, janvier 1917, p. 3-4.
- "Actualités", RJA, vol. 3, no 5, février 1917, p. 3-4.
- "Actualités", RJA, vol. 4, no 2, novembre 1917, p. 3-4.
- "Actualités", RJA, vol. 4, no 10, juillet 1918, p. 3.
- "Actualités", RJA, vol. 4, no 12, septembre 1918, p. 3-4.
- "Actualités", RJA, vol. 6, no 7a, mai 1920, p. 4-5.
- "Actualités", RJA, vol. 20, no 11, septembre 1933, p. 3.
- "Actualités", RJA, vol. 11, no 5, avril 1937, p. 3.
- "Actualités", RJA, novembre 1937, p. 4.
- "Actualités", RJA, septembre 1938, p. 3.
- "L'Apostolat féminin", RJA, vol. 13, no 3, décembre 1921, p. 9-10.
- "L'Appel", RJA, vol. 2, no 2, novembre 1915, p. 13.
- "L'Art de vivre (suite)", RJA, vol. 2, no 9, juin 1916, p. 8-10.
- "L'Art de vivre (suite)", RJA, vol. 2, no 11, août 1916, p. 9-10.
- "Au livre d'or des jeunes Canadiennes", RJA, vol. 2, no 12, septembre 1916, p. 7-8.
- "Au service de deux rois", RJA, mai 1943, p. 3-7.
- "La Beauté par les sentiments: la bienveillance". RJA, février 1944, p. 8-10.
- "Le Bien de la douleur", RJA, janvier 1951, p. 14-16.
- "Comment s'établira la paix dans le monde", RJA, septembre 1945, p. 7.

- "Les Conseils de Jeanne", RJA, vol. 3, no 8, avril 1917, p. 12-13.
- "Le Courrier des abonnés", RJA, vol. 3, no 13, septembre 1917, p. 11.
- "Une croisade", RJA, vol. 7, no 3, décembre 1920, p. 8.
- "La Culture de la joie", RJA, vol. 16, no 10, juillet 1930, p. 6-7.
- "Les Dames Auxiliaires de l'Institut Jeanne d'Arc (suite)", RJA, vol. 9, no 7, mai 1923, p. 10-11.
- "Elisabeth Seton (suite)", RJA, vol. 9, no 2, décembre 1922, p. 11-13.
- "L'Enthousiasme et ses forces", RJA, vol. 14, no 7, avril 1928, p. 100-103.
- "La Fête des mères", RJA, avril 1939, p. 7-9.
- "Fille d'artiste", RJA, vol. 20, no 7, avril 1933, p. 11-15.
- "Fleur des Bruyères", RJA, vol. 6, no 2, novembre 1919, p. 4-8.
- "Geneviève Hennet de Goutel. Infirmière française (suite)", vol. 5, no 2, décembre 1918, p. 11-14.
- "Glanures", RJA, vol. 5, no 3, janvier 1919, p. 7.
- "Le grand amour ou la vie donnée", RJA, octobre 1943, p. 10-12.
- "Le Grand Dévouement (suite)", RJA, vol. 7, no 1, octobre 1920, p. 4-7.
- "Une grande parole", RJA, vol. 6, no 8, juin 1920, p. 14.
- "L'Harmonie", RJA, octobre 1939, p. 7-8.
- "Les hautes études pour les jeunes filles", RJA, vol. 3, no 12, août 1917, p. 6-8.
- "Jeanne d'Arc et l'Evangile", RJA, mai 1941, p. 5-6.
- "La jeune fille et la poésie", RJA, octobre 1940, p. 8-12.

- "La Joie de vivre", RJA, juillet-août 1957, p. 2.
- "Le Journal d'une âme éclairée", RJA, vol. 4, no 2, novembre 1917, p. 5-6.
- "Le Journal d'une âme éclairée (fin)", RJA, vol. 4, no 4, janvier 1918, p. 3-5.
- "Légion d'honneur", RJA, juin-juillet 1956, p. 10.
- "Marie-Eustelle (suite)", RJA, vol. 2, no 1, octobre 1915, p. 11-13.
- "La Mère", RJA, vol. 2, no 4, janvier 1916, p. 8.
- "Le Miroir des qualités de l'âme", RJA, vol. 22, no 3, décembre 1934, p. 13-14.
- "Notre Journal", RJA, vol. 1, no 1, octobre 1914, p. 13.
- "Notre Journal", RJA, vol. 3, no 2, novembre 1916, p. 11-1
- "Notre Journal", RJA, vol. 5, no 8, juin 1919, p. 8-11.
- "Notre Journal", RJA, vol. 6, no 1, octobre 1919, p. 10-13.
- "Notre Journal", RJA, vol. 10, no 11, septembre 1924, p. 13.
- "Notre Journal", RJA, janvier 1938, p. 14-15.
- "Notre Journal", RJA, juillet 1943, p. 12-13.
- "Notre Journal", RJA, avril-mai-juin 1957, p. 11.
- "Les Ombres", RJA, vol. 21, no 10, juillet 1934, p. 12-13.
- "Pensées", RJA, janvier 1941, p. 15.
- "Pensées et Symboles", RJA, décembre 1945, p. 8-9.
- "La Puissance du caractère", RJA, vol. 22, no 10, juillet 1935, p. 10-12.
- "Quelques leçons de la Grande Semaine", RJA, vol. 23, no 6, mars 1936, p. 6-9.

"Randonnée d'amitié (suite)", RJA, janvier 1952, p. 10-15.

"Randonnée d'amitié (suite)", RJA, septembre 1953, p. 13-16.

"Le Respect de soi-même", RJA, septembre 1939, p. 7-8.

"Scènes de la vie de Jeanne d'Arc", RJA, vol. 4, no 7, avril 1918, p. 3-7.

"Souvenirs de voyage (suite)", RJA, mai-juin 1949, p. 15-16.

"Souvenirs de voyage (suite)", RJA, juillet 1949, p. 13-16.

"Souvenirs de voyage (suite)", RJA, septembre 1949, p. 11-14.

"Souvenirs de voyage (suite)", RJA, décembre 1949, p. 14-16.

"Zénaïde Fléuriot (1829-1890)", RJA, vol. 1, no 5, février 1915, p. 13-15.

3. Poèmes:

"Action de grâces", 22 octobre 1944, RJA, octobre 1944, p. 2.

"Coucher de soleil", 12 septembre 1949, RJA, septembre 1949, p. 2.

"Jeanne d'Arc au cachot", 12 mai 1958, 12 mai 1958, RJA, avril-mai-juin 1948, p. 2-3.

"Retour vers le passé", 21 janvier 1917, RJA, vol. 3, no 4, janvier 1917, p. 2.

B. Coupures de presse

(Source inconnue), avril 1914, DIM-D-1.

C. Nécrologie

Gaudreault, Pie Marie, nécrologie du père Thomas Maria Gill, 21 mars 1941.

III. OUVRAGES CONSULTÉS

1. Ouvrages:

Bouyer, Louis, Introduction à la vie spirituelle; précis de théologie ascétique et mystique, Paris, Desclée, (1960), 320 p.

Idem, Newman, sa vie, sa spiritualité, Paris, Editions du Cerf, 1952, 485 p.

Congrégation des Soeurs de la Charité et de l'Instruction chrétienne de Nevers, Annales, t. 2.

Cook, R.J., éditeur, One Hundred and One Famous Poems, Chicago, Cable Company, 1926, 186 p.

Guibert, Joseph des, Leçons de théologie spirituelle, nouvelle édition, Editions de la Revue ascétique de mystique et de l'apostolat de la prière, t. 1, 1955, 412 p.

Jombard, Emile, Manuel de droit canonique conforme au Code de 1917 et aux plus récentes décisions du Saint-Siège, nouvelle édition révisée et complétée, Paris, Beauchesne, 1958, 566 p.

Latreille, André, Histoire du catholicisme en France, Paris, Editions Spes, t. 3, 1962, p.

Tillard, Jean-Marie-Roger, Amour humain et Evangile, cours donné au Collège dominicain de philosophie et de théologie, Ottawa, automne 1979, 107 p.

Tomos-Agapès, Vatican-Phanar (1958-1970), Rome-Istanbul, 1971, 733 p.

Villain, Maurice, Introduction à l'oecuménisme, 4e édition, Paris, Casterman, 1964, 444 p.

II. Articles:

Charron, Marguerite, "Marie d'Aquin et le nouveau départ de l'Institut Jeanne d'Arc (1914-1919)", dans Société canadienne d'histoire de l'Eglise catholique, sessions d'étude, vol. 44, 1977, p. 63-80.

"Coup d'oeil sur les origines", dans Sillage dominicain, vol. 11, no 1, octobre-novembre 1956, p. 8-9.

Delaruelle, E., "La Spiritualité de Jeanne d'Arc", dans Bulletin de littérature ecclésiastique, nos 1-2, 1964, p. 17-33, 81-98.

"M. le Chanoine Millac (1862-1948)", dans L'Aquitaine, 12 novembre 1948, p. 367.

Plourde, Antonin, "Les Dominicains à Lewiston", dans Le Rosaire, août-septembre 1970.

RESUME

La présente étude constitue la première jamais élaborée sur Mère Marie Thomas d'Aquin (Jeanne Lydia Branda), fondatrice de la Congrégation des Soeurs de l'Institut Jeanne d'Arc d'Ottawa (1877-1963). Nous avons voulu, dans ce travail, suivre son itinéraire spirituel pour en dégager les traits principaux et en vérifier l'authenticité à partir d'une des données-clé de la spiritualité chrétienne: l'Agapè.

Après un aperçu d'ordre strictement biographique, nous reprenons l'histoire de cette femme au niveau de son intériorité. Peu à peu, par la manière dont elle assume les circonstances et les êtres qui tissent sa vie, une physionomie spirituelle se dessine, une personnalité émerge, une personnalité originale.

Nous découvrons une jeune Bordelaise issue du petit peuple, enfant d'une mère dont le déséquilibre psychologique creuse chez la fille une grave insécurité d'ordre affectif. Cet handicap forme, à travers les étapes de sa vie, le terreau où s'implante la Croix de Jésus-Christ.

Mais, dès son enfance, Lydia Branda rencontre dans la nature, l'étude et la religion un Dieu-Amour, infiniment tendre qui lui sera toujours fidèle. En 1899, elle se fait dominicaine pour répondre aux exigences de cet Amour. Hélas, les contraintes d'un cloître provoque chez elle une réaction de dangereuse introspection et de mélancolie. L'exil en Amérique en 1904, conséquence des lois anti-congréganistes du gouvernement français, déclenche chez Marie d'Aquin (son nom religieux) le processus intérieur d'unification entre l'amour de Dieu qu'elle éprouve depuis longtemps et l'amour du prochain dont elle doit encore saisir le mystère. Comment? Au contact des vastes espaces d'un pays d'avenir, elle discerne un appel missionnaire, un appel à annoncer la Bonne Nouvelle en étant

"avec" les gens. Lorsqu'elle quitte le cloître pour de bon et prend la direction d'un foyer de jeunes travailleuses à Ottawa, son intuition d'un apostolat de solidarité s'épanouit pleinement. Elle accueille toute personne de toute langue, race, croyance, condition sociale. Elle épouse dans sa prière et dans son travail le projet oecuménique qui démarre à peine en Europe.

Son désir "d'être avec" ses frères et soeurs la porte à vouloir assumer toute la condition humaine dans sa réalité de bien, de beauté et de vérité et aussi dans sa réalité de douleur, de péché et de mort; elle veut lutter contre le désespoir qu'entraîne le mal. L'expérience spirituelle de Mère Marie Thomas d'Aquin s'enracine profondément dans le mystère de l'Incarnation.

A l'époque de la fondation (1914-1919) où elle bâtit son oeuvre et forme sa communauté, nous la voyons confrontée à une enquête canonique mise sur pied par le diocèse d'Ottawa pour clarifier son statut au sein de l'Ordre dominicain. Cette terrible épreuve fortifie en elle une espérance qu'elle expérimente comme une force divine soulevant sa faiblesse humaine, thème paulinien par excellence. Et la patronne du foyer, Jeanne d'Arc, l'inspire à vivre dans cette ligne évangélique.

Lors de l'érection officielle de la Congrégation des Soeurs de l'Institut Jeanne d'Arc en 1919, la Fondatrice manifeste déjà une maturité spirituelle marquée par une intimité très tendre avec Dieu qui s'exprime dans un bel accueil des autres, à dimension universelle. Elle connaît la souffrance et veut la vivre chrétiennement pour soutenir l'espérance des hommes avec qui elle chemine sur cette terre. Voilà ce qu'elle apporte à ses soeurs par son témoignage de vie et par sa parole. Toutefois, son message passe dans une malheureuse ambiguïté. A cause de son malaise affectif, la Fondatrice porte mal sa charge de supérieure générale; elle se montre autoritaire et son attitude à l'intérieur de la communauté contraste négativement avec son ouverture avec le public. Ses limites administratives nuisent au bon

départ de la congrégation sur le plan institutionnel. La formation des soeurs laisse beaucoup à désirer. La Fondatrice ne prépare pas de succession. Lorsqu'elle se voit démise de ses fonctions de supérieure générale en 1943, elle croit à un rejet de sa personne. Et puisque, désormais, le clergé canadien-français conduit "de facto" les affaires de la communauté - ce clergé qu'elle avait toujours taxé d'étroitesse d'esprit - elle assiste à la mort en esprit de sa congrégation. Les nouveaux règlements contrecarrent en effet l'intuition apostolique et l'orientation spirituelle de la Fondatrice. C'est l'ultime de son dépouillement intérieur. Durant ces années de déclin, elle essaie de rendre le bien pour le mal. Elle se réfugie en Dieu et dans l'apostolat. Elle meurt dans la sérénité.

Dans la conclusion de notre étude, nous résumons les traits spirituels de Mère Marie Thomas d'Aquin en trois mots-clé: espérance, communion, universalité. Nous soulignons la rare et profonde unité que la grâce effectue en elle entre sa prière et son apostolat. Nous soulignons avec autant d'emphase la dichotomie qu'elle manifeste entre son rôle de femme apostolique et celui de supérieure religieuse.

Que dire alors de son charisme de fondatrice de communauté? Question difficile. Malgré les problèmes de transmission ci-haut mentionnés, il reste que les soeurs de l'Institut Jeanne d'Arc se montrent unanimes dans leur conviction que, de fait, quelque chose de vital a passé en elles à son contact, une orientation intérieure, un esprit qui les a identifiées, distinguées, animées, quelque chose d'existentiel, peu défini jusqu'à présent, mais non moins réel.

Une analyse des influences que subit Mère Marie Thomas d'Aquin dans son évolution spirituelle est aussi entamée: la nature, l'Ordre de Saint-Dominique, Jeanne d'Arc, mais surtout la présence de la mère qui hante la Fondatrice jusque dans sa propre vieillesse puisque Madame Branda ne meurt qu'en 1943 à l'âge de

quatre-vingt-douze ans.

Enfin, nous mentionnons comme un fait fort positif, la signification que peut avoir le témoignage chrétien de Mère Marie Thomas d'Aquin pour tout chrétien, laïc ou religieux, appelé à vivre l'Evangile, aujourd'hui et demain, dans notre XXe et...XXIe siècle.

Marguerite Charron, i.j.a.